N° 114. 20 Mars 1909.

L'ILLUSTRATION THÉATRALE

Journal d'Actualités Dramatiques

PUBLIANT LE TEXTE COMPLET DES PIÈCES NOUVELLES
JOUÉES DANS LES PRINCIPAUX THÉATRES DE PARIS

Ce numéro contient :

La Route d'Émeraude

par

JEAN RICHEPIN

(D'après le roman d'Eugène DEMOLDER)

The play « la Route d'Émeraude » is entered according to act of Congress, in the year 1909, by M. Jean Richepin, in the office of the Librarian of Congress at Washington. All rights reserved.

L'Illustration Théâtrale parait mensuellement et publie des numéros spéciaux chaque fois que l'exige l'actualité dramatique.
Aucun numéro de *L'Illustration Théâtrale* ne doit être vendu sans le numéro de *L'Illustration* portant la même date.
Tout abonné à *L'Illustration* est abonné de droit à *L'Illustration Théâtrale*.

Prix du Numéro : UN FRANC. — *Abonnement annuel :* France, 36 francs; Étranger, 48 francs.

13, rue SAINT-GEORGES, PARIS (9e).

La Route d'Emeraude au Vaudeville

Cette pièce a une qualité, en sus de beaucoup d'autres : à tous ceux qui ont lu le très beau roman de M. Demolder elle réserve l'attrait inédit, imprévu, d'un ouvrage tout à fait différent, absolument nouveau ; par cela même elle offre à ceux qui ignorent l'œuvre du romancier hollandais — si français ! — une joie qui a toute la valeur de plénitude et toute la saveur d'originalité d'une œuvre personnelle de notre grand poète.

M. Jean Richepin avait eu d'abord, paraît-il, l'idée d'écrire en prose ses cinq actes ; il prit sa plume et — tout naturellement — il les écrivit en vers et il fut, certes, bien inspiré, car, sans doute, il déploya souvent dans ses poèmes, dans ses comédies, dans ses drames, autant de verve heureuse et rayonnante: il n'en fut jamais plus prodigue. Jamais son rythme ne fut plus souple, jamais ses rimes ne furent plus spirituelles, plus chatoyantes, plus sonores ; jamais il n'avait mêlé plus de passion à plus de fantaisie, jamais il n'avait uni plus de violences à plus de lyrisme. C'est l'impression qui se dégage de la lecture de ces pages. Passons en revue les articles des quotidiens, écrits au lendemain de la répétition générale et nous verrons que c'est, à peu de chose près, l'impression même qui se dégage de la représentation au Vaudeville.

***

M. Adolphe Brisson avoue franchement qu'il n'a pas lu le roman d'Eugène Demolder d'où Richepin a tiré sa pièce et que, d'ailleurs, il ne le regrette pas, son impression n'étant ainsi altérée ou gênée par aucune réminiscence du livre. L'éminent critique du *Temps* suppose, fort justement, qu'à ce livre le poète n'a emprunté que l'événement, que l'aventure, et que tout le reste lui appartient en propre :

« On ne saurait s'y tromper. La pièce est de Richepin, elle porte sa signature, son empreinte habituelle ; elle est avant tout lyrique, il y épanche son prodigieux don verbal ; on n'en éprouve le charme que si l'on aime ses vers. Son imagination, sa sensibilité, son actuelle mentalité s'y reflètent ; elle lui ressemble ; elle est comme lui éloquente, truculente, insolente ; et elle est équilibrée, raisonnable et par instants ingénue. Elle sent bon l'amour du travail, l'amour du foyer, elle exalte l'amitié, la paix conjugale, toutes les vertus ; la pure et rassurante morale qui l'imprègne n'est plus tout à fait celle des gueux. Non pas que Richepin ait cessé de chérir les gueux ; il les adore, mais il les regarde vivre d'un peu plus loin. Comme *le Flibustier* et *le Chemineau*, c'est l'œuvre d'un brave homme exquis et tendre, et c'est l'œuvre d'un virtuose magnifique et prodigue. S'il en a composé de plus serrées et de plus profondes, il n'en a pas fait qui fussent d'une écriture plus brillante, plus verveuse, plus gaillarde, plus riche en métaphores, en rimes tintinnabulantes, en trouvailles d'expressions... »

M. Francis Chevassu déclare, dans *le Figaro*, que M. Jean Richepin a composé, sur le livret de M. Eugène Demolder, un délicieux opéra :

« Le romancier de *la Route d'Emeraude* est un peintre qui fit un tableau vivant des mœurs hollandaises au début du dix-septième siècle ; le poète, dont le Vaudeville représente le drame, est un virtuose d'une sûreté et d'une maîtrise rares, et les variations que son lyrisme en fête broda sur les thèmes du prosateur forment une ravissante symphonie, un concert plein de morceaux brillants et de jolis couplets, qui a tour à tour une douceur de pastorale et des éclats de fanfare, et où une orchestration savante accompagne des « motifs » variés sur la poésie intime du foyer, les séductions irritantes de l'aventure et du rêve. Cette transposition d'un art en un autre art est du plus piquant effet. Ainsi, il y a quelques années, un artiste célèbre, pour présenter au public une *Mort de Mozart*, qu'il venait de peindre, en donnant à son œuvre toute sa valeur d'émotion, fit exécuter des mélodies du grand musicien. A vrai dire, je ne sais s'il y a un accord parfait entre l'inspiration de M. Richepin et celle de M. Demolder. Ce dernier est un Flamand un peu lourd dont le réalisme minutieux s'attarde en des peintures rutilantes et souvent vigoureuses de kermesses ; M. Jean Richepin est un artiste de culture française et de tradition classique qui a le goût de l'ordre et de la mesure. Rien de plus souple, de plus alerte, de plus vif, que sa poésie dont les vers s'enchaînent avec une aisance familière et un bonheur de réussite constant. »

M. Henri de Régnier écrit dans le *Journal des Débats* :

« Nous avons maintenant deux *Route d'Emeraude* au lieu d'une. A un beau roman s'est ajouté un beau drame. Et c'est du drame qu'il sied de nous occuper à présent.

» Ce que j'en aime beaucoup, et que je veux constater tout d'abord, c'est que l'œuvre de M. Richepin porte très nettement la marque de M. Richepin. M. Richepin a l'esprit franc et hardi et il a agi avec hardiesse et franchise. Il n'a pas cherché à nous donner un calque dramatique du roman original, à l'adapter timidement aux nécessités théâtrales, en en conservant la teneur stricte. Ce procédé d'adaptation crée une gêne dont M. Richepin s'est affranchi très heureusement. Il s'est contenté d'emprunter au roman les personnages utiles et les données générales de l'action et des caractères. Il en a retenu ce qui pouvait le servir sans l'asservir. Il a mis à part les matériaux qui lui ont paru à sa convenance. Il s'est pénétré du sens du modèle sans s'attacher trop à la lettre, et, cela fait, il a travaillé très librement, soutenu et non entravé par son point d'appui romanesque, de telle sorte que son drame a gardé une allure et un ton personnels, fort rares d'ordinaire en ce genre d'ouvrages mixtes et qui ont le plus souvent quelque chose de gauche et d'embarrassé. Il n'en est pas ainsi du drame de M. Jean Richepin, dont les cinq parties se juxtaposent avec aisance. »

M. Henri de Régnier en vient alors à parler des qualités très personnelles et très remarquables dont M. Richepin fait preuve dans la facture de ses vers :

« Le poète des *Blasphèmes* et de *la Mer* est, comme chacun sait, un lyrique éloquent et vigoureux. Sa phrase poétique a un large mouvement et une puissante ampleur. A cette caractéristique, se joint chez M. Richepin un vocabulaire très abondant et très riche. Ses ressources verbales sont considérables et M. Richepin sait en user au théâtre avec une véritable maîtrise, tout en les appropriant à l'usage qu'il veut en faire, au si donne-t-il à son vers dramatique beaucoup de solidité et d'éclat.

» On trouve deux sortes de vers dans le drame de M. Richepin, ceux que l'on pourrait appeler les vers d'action et ceux que l'on pourrait nommer les vers de développement. Les premiers sont rapides, nets, d'une langue forte et bien venue. Les seconds sont d'une forme plus travaillée et plus brillante, et ce sont ces derniers que M. Richepin compose, on le sent, avec le plus de plaisir. Ce sont ceux-là où il se livre le plus librement à sa virtuosité de poète et de technicien. Et il y a beaucoup de ces couplets dans *la Route d'Emeraude*. »

M. Léon Blum n'était pas dans la disposition d'esprit de M. Adolphe Brisson en voyant représenter *la Route d'Emeraude* ; il avait lu le livre, il s'en souvenait. Et il écrit dans *Comœdia* :

« Pour juger un ouvrage dramatique tiré d'un roman, il faudrait, je le sais, n'écouter que la pièce et tâcher d'oublier le livre. Mais le livre de M. Eugène Demolder n'est pas de ceux qui se laissent facilement oublier. On en garde dans l'esprit, même après

(Voir la suite à l'avant-dernière page de la couverture.)

LA ROUTE D'ÉMERAUDE

DRAME EN CINQ ACTES, EN VERS

D'après le roman d'EUGÈNE DEMOLDER

par

JEAN RICHEPIN

de l'Académie française.

Au moulin de Dordrecht : le meunier Balthazar, son fils Kobus et sa nièce Lisbeth.

ACTE PREMIER, SCÈNE II

La Route d'Émeraude *a été représentée pour la première fois le 4 mars 1909 au théâtre du Vaudeville.*

PHOTOGRAPHIES BERT

PERSONNAGES

Dirk,	MM. LOUIS DECORI.
Kobus, fils de Balthazar,	LOUIS GAUTHIER.
Balthazar, meunier,	JOFFRE.
Rembrandt,	LÉRAND.
Frantz Krul, maître-peintre,	VIAL.
Roytema, riche négociant,	BOUTHORS.
Barbera, capitaine de routiers,	CAMILLE BERT.
Le Prévôt de justice,	FERRÉ.
Hans, routier flamand,	NICOLLE.
Gil, routier espagnol,	DERIVES.
Ludwig, routier allemand,	REFER.
Joë, routier anglais,	GEORGES BAUD.
Pieter Osterwelde, massier de l'atelier Krul,	PIERRE JUVENET.
Jacob Artz, élève de Krul,	LACROIX.
Joris Maan, élève de Krul,	KESSLER.
Willem Smits, chef des syndics de la draperie,	VERTIN.
Jan Kœdyk, porte étendard du syndicat,	MINVIELLE.
Lucas Uylenborgh, syndic,	DAUPHIN.
Nicolas Ternath, syndic,	FRANK.
Gerrit Eol, syndic,	CHAPINI.
Karl Steven, syndic,	RIDARD.
Siska,	Mmes MADELEINE CARLIER.
Lisbeth, cousine et fiancée de Kobus,	CARÈZE.
Katje, macette de Siska,	CÉCILE CARON.
Dame Krul,	RENÉE BUSSY.
La Vivandière des routiers,	ELLEN-ANDRÉE.

Trois Syndics, deux Elèves de Krul, dix Routiers, quatre Recors de justice.

La pièce se passe en Hollande, vers 1650.

Les actes I et V aux environs de Dordrecht, le II à Harlem, le III à Amsterdam, le IV sur les dunes du Zuyderzée, près d'Amsterdam.

Lisbeth. Kobus. Krul. Dirk. Siska.

Le peintre Krul, ses élèves et leur modèle, Siska, au moulin de Dordrecht (SCÈNE IX).

LA ROUTE D'EMERAUDE

ACTE PREMIER

LA GRANDE SALLE BASSE DU MOULIN

A droite, au premier plan, des sacs de blé, de farine et de son, des boisseaux de divers calibres. A droite, au second plan, au tiers de largeur de la salle, planté de face, l'escalier de bois, sorte d'échelle à rampe, par où l'on monte aux étages supérieurs du moulin. A droite, près du pied de l'escalier, du côté de la fenêtre, la bascule romaine et un fauteuil rustique. A gauche, au premier plan, porte donnant sur la cour qui sépare le moulin de la maison. A gauche, au second plan, entre la porte et la fenêtre, lourde table accotée au mur, flanquée de deux escabeaux, et sur laquelle sont posés, pêle-mêle, de petits sacs à échantillons de blé, une grosse Bible à images, un grand carton à dessins et un chanteau de pain piqué d'un couteau. En scène, entre la table et la porte du fond, une pile de sacs pleins. Aux solives du plafond pendent des sacs vides, des couffins de paille, des filins, des poulies de rechange. Au fond, au milieu, large porte ouverte, dont le cintre touche presque au plafond, et par laquelle, sous une lumière dorée, douce et vaporeuse d'été hollandais à l'heure de midi, on voit la plaine grasse et verte, plus loin la tour de Dordrecht, et, à l'horizon, les sinuosités de la Meuse.

Scène première

LISBETH, KOBUS

Lisbeth est occupée, près de la porte de gauche, à fringuer un pot de faïence verte, dont le reflet joue sur son cou qu'elle incline. Kobus, au bas de l'escalier, accoudé à la rampe, reste là, immobile, le regard fixe, à contempler la jeune fille. Lisbeth, s'en apercevant, le considère un moment à la dérobée, attendant qu'il parle; puis, comme il ne sort pas de cette espèce d'extase muette, elle se décide à l'en tirer brusquement.

LISBETH

Eh! Kobus?... On dirait que tu montes la garde,
Les yeux braqués...

KOBUS, lui faisant signe de ne pas bouger.

Ce n'est pas toi que je regarde,
Cousine.

LISBETH, d'un ton comiquement piqué.

Merci bien! Quel galant fiancé!

KOBUS, même jeu que plus haut.

Laisse! J'admire un ton...

LISBETH, avec un étonnement moqueur.

Un ton!

KOBUS, le bras allongé vers elle, le pouce en l'air.

Oui, nuancé,
Là, mis sur ton cou blanc, près de l'oreille rose,
Par le papillon vert du reflet qui s'y pose.

LISBETH, mutine.

Mieux vaudrait n'admirer que moi tout simplement.

Sur un geste de Kobus qui veut s'excuser.
Dame! Un peu moins en peintre, un peu plus en amant.

KOBUS, se rapprochant d'elle, et avec exaltation.
Ah! peintre!... Si j'ai tant le désir, la folie
De l'être, n'est-ce pas pour pouvoir, ma jolie,
Tous ces fins papillons de ton avril en fleurs,
En attraper au vol les dansantes couleurs,
Et fixer leur essor dans la fraîcheur première
Où vibrent sur ta peau leurs ailes de lumière?

LISBETH, gentiment ironique.
Dieu! que tu parles bien! Comme un livre, ma foi!
Tu n'en dis pas si long quand tu parles de moi.

KOBUS, très simplement.
De toi, je peux tout dire en un seul mot : « Je t'aime. »
Mon père a fiancé, le jour de ton baptême,
L'orpheline Lisbeth à Kobus l'orphelin.
Avec lui seul, depuis, nous vivons au moulin.
Nous en serons, plus tard, le meunier, la meunière.
C'est le bonheur certain dans la paix casanière.
Et je ne t'en dirais rien de pis ni de mieux
Si nous étions soudain deux époux déjà vieux.

LISBETH, même jeu que plus haut, et en souriant.
Allons! La mariée est trop belle!...

KOBUS, aimablement.
Non, certe.

De nouveau, en s'exaltant un peu.
Mais pour elle et pour moi je rêve, claire et verte,
Une route où mes vœux ne soient pas en prison.
Et marchent vers l'espoir d'un nouvel horizon.

LISBETH, toujours même jeu.
Encor trop bien parlé, Kobus!

Prenant une mine d'écouteuse ébaubie.
Vois, je t'écoute
De tout cœur, bouche bée, et je n'y entends goutte.

KOBUS
C'est pourtant simple. Peintre!... Etre peintre!... Voilà
Ma route d'émeraude à suivre.

LISBETH, gaiement.
Eh bien, suis-la.
Qui t'en empêche?

KOBUS, avec une pointe d'amertume.
Tout, parbleu! D'abord, mon père;
Puis, ma besogne, utile au moulin qui prospère;
Enfin, toi-même, à qui ça ferait du chagrin
Si je partais.

LISBETH, toujours gaiement.
Pourquoi partir, beau pèlerin?

Avec sérieux.
Ne peux-tu peindre ici, sans quitter ta fenêtre?

KOBUS, avec un peu d'embarras.
Il est des choses du métier, qu'il faut connaître,
Qu'on ne devine pas, qu'un maître vous apprend...

D'un ton méprisant :
Ici, d'ailleurs, tout est petit.

D'un air orgueilleux.
Mon rêve est grand.

LISBETH, simple et peinée.
Le mien, c'est de t'aimer. Las! Il est plus modeste.

En poussant un soupir et la main sur les yeux :
Et...

Elle s'arrête prête à pleurer.

KOBUS, légèrement agacé.
Tu pleures?...

Il se rapproche d'elle, prêt à la consoler, puis a un haussement d'épaules, et se laisse aller à son agacement.

Voyons, ne pleure pas.

Sur un ton résigné, de mauvaise humeur.
Je reste.

LISBETH, douloureusement.
Oui, mais triste.

KOBUS, sans conviction.
Oh!

LISBETH, insistant, et de plus en plus douloureuse.
Si!... Triste, et d'avance écœuré
Devant notre avenir trop doux.

KOBUS, avec une résignation tout à fait amère.
Je m'y forai.

LISBETH, avec deux gros sanglots.
Oh! oh!

KOBUS, soudain attendri et repentant.
C'est mal. Je viens d'être méchant.

Lui prenant chaleureusement les mains.
Pardonne.

Fortement et sombre.
Si tu savais, aussi, quelle fièvre il me donne,
Ce désir, et combien il a besoin, parfois,
De s'épancher avec quelqu'un à haute voix!

Très doucement.
Avec qui, si ce n'est avec toi, bonne et tendre?

Triste et dépité.
Mon père a beau m'aimer, il n'y peut rien entendre.

Avec gratitude.
Toi, si!... N'as-tu pas eu, pour mes premiers essais,
Faits en cachette, un mot dont tu les caressais?
Les informes dessins où je cherche ma voie.

Il ouvre le carton où ils sont et les montre.
N'es-tu pas le seul être au monde qui les voie,
Et se soit écrié, battant des mains devant...?

LISBETH, avec enthousiasme, et battant des mains.
Dieu! que c'est beau! Mais on dirait que c'est vivant!

KOBUS, suppliant, et dans une ardeur croissante.
Eh bien, Lisbeth, ma joie unique, mon courage,
Toi qui m'aimes vraiment, achève ton ouvrage.
Sois mon aide au grand jour et non plus en secret.
Si tu plaidais pour moi, mon père comprendrait.
Il me croit un peu fou; mais il te sait très sage.
Dis-lui que tu consens à mon apprentissage
Chez un maître,... à me voir partir; dis-lui que, toi,
Tu mets dans mon espoir ton orgueil et ta foi;
Dis-lui que tu le veux pour ton front d'épousée,
Ce nimbe aux rayons d'or dont j'ai l'âme embrasée;
Dis-lui...

Il est interrompu par Lisbeth qui lui met la main sur la bouche.

LISBETH, avec un sourire doux et triste.
Je lui dirai, Kobus, ce qu'il te plaît.
Mon bonheur sans le tien ne serait pas complet.
Je m'efforcerai donc pour qu'on te satisfasse.

Avec une pointe d'ironie mélancolique.
Mais ce beau nimbe d'or, si j'étais à ta place,
Je lui préférerais, Kobus, et de beaucoup,

En lui mettant au cou ses bras nus.
Le simple collier blanc de mes bras à ton cou.

Ils s'embrassent longuement.

Scène II

LES MÊMES, BALTHAZAR

BALTHAZAR, entrant par la porte de gauche.
M'est avis que ça va bon train, les accordailles!

Il se frotte joyeusement les mains.

KOBUS, s'écartant de Lisbeth, confus.
Père...

LISBETH, s'écartant aussi, plus confuse encore.
Mon oncle...

BALTHAZAR, toujours gaiement.
Eh bien! Suis-je un vieux sans entrailles,
Et me supposez-vous prêt à vous faire affront
Pour un baiser pressé que tant d'autres suivront?

Très paterne.
Non, chers petits. Tout au contraire, j'en suis aise.
Tu vas sur tes vingt ans, Kobus. Elle, en a seize.
Se marier si tôt, ce serait hasardeux
Pour d'autres; pas du tout, j'estime, pour vous deux.

Gravement.
Je sais que votre amour n'a rien d'un fruit précoce :

Il a mûri sous ma sagesse.
En riant.
A quand la noce?
LISBETH, bravement.
Mais, le jour où Kobus connaîtra son métier.
BALTHAZAR, avec fierté paternelle.
Ne le connaît-il pas? Si fait! Et tout entier.
Depuis A jusqu'à Z, il y est passé maître.
Les meules, les blutoirs, les poids, ce qu'il faut mettre
De toile aux ailes, tout, il connaît tout à plein,
Et c'est un fin meunier, digne de mon moulin.
LISBETH, de plus en plus hardie.
Comme meunier, mon oncle, oh! ça, je vous l'accorde;
Parfait! Mais, comme peintre?...
BALTHAZAR, suffoquant.
Hein?... Quoi?... Miséricorde!
Il t'a mis sa lubie en tête?...
Ne voulant pas y croire.
Oh! non, voyons?
LISBETH, avec énergie et parlant fort.
Si, mon oncle. Il me faut le nimbe et ses rayons...
BALTHAZAR, ne comprenant pas.
Tu dis?
LISBETH, presque emphatique.
Le nimbe d'or à mon front d'épousée...
BALTHAZAR, les bras au ciel.
Elle est folle! Quelle est cette billevesée?
LISBETH, continuant, emballée.
La route d'azur...
S'apercevant qu'elle se trompe et se reprenant vite.
Non! d'émeraude...
Perdant tout à fait contenance devant l'ahurissement de Balthazar et surtout devant les signes d'impatience de Kobus.
Ah! mon Dieu!
Pardonne-moi, Kobus, si je m'embrouille un peu
A répéter ci, ça, comme une serinette.
A Balthazar, très résolument.
Bref, mon oncle, en deux mots, voici la chose nette :
Kobus veut être peintre, et je le veux aussi.
BALTHAZAR, feignant de mal comprendre.
Ouais! Etre peintre, toi?
LISBETH, rieuse.
Non, pas moi, Dieu merci!
Avec sérieux, et en appuyant sur les mots.
Mais je veux que Kobus soit peintre.
BALTHAZAR, n'en revenant pas.
Et pourquoi?
LISBETH, gentiment.
Dame!
Afin qu'il puisse, heureux, rendre heureuse sa femme.
Avec gravité.
D'ailleurs, je crois à son génie.
Répondant au hochement de tête de Balthazar.
Absolument.
Frappant du dos de la main les dessins sur la table.
Ses dessins sont très beaux, j'en ferais le serment.
En affirmant d'un ton mutin, pendant qu'elle referme le carton.
Et pour conclure, puisque je l'aime et qu'il m'aime,
Si je n'y croyais pas, je ferais tout de même.
KOBUS, l'air ravi.
Tu vois, père. Elle, si raisonnable, entends-la.
BALTHAZAR, se révoltant.
Du diable si j'entends de cette oreille-là!
Eh! toi seul a soufflé tout ce qu'elle raconte.
Elle se sacrifie à toi. C'est une honte
De l'accepter.
S'échauffant de plus en plus.
Ainsi, tu partiras, joyeux,
Quittant tout, le moulin, elle, moi, pauvre vieux.
Tous ceux qui dans ta force ont mis leurs espérances!
Tu nous planterais là, désolés, dans les transes,
Nous disant : « Que fait-il sur les chemins, là-bas? »
Des bandes de routiers, tu ne l'ignores pas,
Y sont toujours, restant de la dernière guerre.
Qu'on en tremble pour toi, cela ne t'émeut guère.
Qu'au moulin, moi tombant ou malade ou perclus,
Tout s'arrête, cela ne t'émeut pas non plus.
Qu'elle, enfin, s'étiole, et pour ta turlutaine,
Tu t'en moques! Tu vas, tu cours la prétentaine!
Monsieur, tandis qu'on peine et qu'on souffre céans,
Fréquentera des gens de rien, des fainéants,
Des buveurs, des joueurs, des débauchés, des filles!
Sur un geste de Kobus qui veut protester.
Bon! bon! Je sais. Certains ont d'honnêtes familles
Parmi tes peintres. Mais on les compte, ceux-là.
Recommençant à s'échauffer.
Puis, si pour quelques-uns la vie est un gala,
Combien, que la misère ou le vice dévore,
Crevant de faim, crevant parfois de pire encore!
Tiens, tu n'as pas connu (ça date de longtemps)
Le grand Dirk? Il aurait aujourd'hui quarante ans.
Il en avait, alors, vingt. Ton âge, tout juste.
Un gars intelligent, bon, jovial, robuste.
Il voulut être peintre aussi, tout comme toi.
Sa fiancée, en lui, tout comme elle,
En montrant Lisbeth.
avait foi.
Il partit. Et veux-tu savoir, pour ta gouverne,
Ce qu'il devint? Un gueux, un pilier de taverne,
Un écumeur de bouge, un truand sans remords.
Sa promise, sa mère et son père en sont morts;
Et lui ne finira son ignoble existence
Qu'en dansant une gigue au bout d'une potence.
Avec une colère froide et résolue.
Si c'est de ce vin-là qu'il te faut, mon garçon,
N'attends pas que j'en sois le trop faible échanson.
J'aimerais encor mieux me montrer trop sévère
Et te casser moi-même entre les dents ton verre.
KOBUS, avec conviction.
Et tu ferais bien, certe, et je crierais merci,
Si j'étais en danger de tourner mal ainsi.
Simplement.
Mais tu sais bien que non, que je suis...
LISBETH, dans un grand élan.
Bon, fidèle,
Brave, sobre, rangé, travailleur, un modèle!
BALTHAZAR, froid et grave.
Tel Dirk pour sa promise. Elle en disait autant,
Pauvrette; et ses parents tout de même.
Avec une profonde tristesse.
Et pourtant...
Avec pitié d'abord, pour finir dans une gravité ferme et péremptoire :
La route du péché, là-bas, est si glissante!
De faux pas en faux pas, si raide est la descente!
Sur la pente où l'on fait ce que les autres font,
A peine a-t-on posé le pied, qu'on est au fond.
KOBUS, très noblement.
Père, je crois qu'on peut tenir tête aux vertiges,
Quand, les yeux vers le ciel de l'art et ses prestiges,
On marche le front haut sans regarder en bas.
BALTHAZAR, avec bonhomie.
Ça, fils, prends garde, c'est de l'orgueil.
KOBUS, avec fierté.
Pourquoi pas?
BALTHAZAR, en haussant les épaules.
Pourquoi pas?... Es-tu sûr seulement, peintre en herbe,
Avec une nuance de pitié moqueuse :
Que ta vocation, comme tu dis?...
LISBETH, dans le même grand élan que plus haut.
Superbe!
Ses dessins vivent.
BALTHAZAR, nettement ironique.
Bah!
KOBUS, l'amour-propre blessé.
Mais, elle s'y connaît.

BALTHAZAR, redoublant d'ironie.

Du moment que Lisbeth prend ça sous son bonnet!...

Avec un fond de mépris, à Kobus.

Alors, ça te suffit, à toi, sa garantie?

Insistant, devant le silence embarrassé de Kobus.

Hein?

Durement presque.

A moi, pas.

Avec un peu de regret de sa dureté et se radoucissant.

Ah! Si quelqu'un de la partie,
Un maître peintre, un vrai, gagnant gros, et, de plus,
Honnête homme, ayant vu tes dessins, mon Kobus,
M'affirmait...

Se ressaisissant, devant l'attitude trop joyeuse de Kobus.

Et puis, non, tiens! Je dirais encore :
Ce métier-là, malgré tout ce qui le décore,
Malgré tout ce qu'il semble avoir d'encourageant,
Tout ce qu'il peut promettre, ou de gloire, ou d'argent,

Se montant de plus en plus.

Ce métier-là, qui n'est qu'un métier comme un autre,
N'est pas fait pour mon gas et ne vaut pas le nôtre.

Dans une exaltation qui grandira jusqu'à la fin.

Ah! le nôtre!... Sais-tu ce qu'il est? Sache-le!
Etre libre, sur sa terrasse, en plein ciel bleu,
Chez soi, son maître, sans dépendre de personne,
Dans un clocher qui moud pendant que l'autre sonne,
Ça ne vous a donc pas sa joie et sa beauté?
Et de guetter le vent! Et, de quelque côté
Qu'il souffle, d'y tourner, comme un oiseau, son aile!
Et d'accroître à son tour la maison paternelle
Par des soins qu'après vous vos fils continueront!
Et cela le cœur pur, aussi blanc que le front,
A manier sans vol, loyal, dépositaire,

Montrant des sacs de blé, en ouvrant un.

Le plus riche trésor que l'homme ait sur la terre,

Prenant des grains à poignées et les laissant retomber en pluie dans le sac.

Tous ces grains d'or vivant dont on est le gardien
Et d'où sort pour autrui le pain quotidien!

Son exaltation tombant devant la mine consternée de Kobus.

Tu me fais bavarder, d'ailleurs, comme une pie,

En regardant vers l'étage supérieur du moulin.

Et la meule, là-haut, s'en arrête, assoupie.

En désignant un sac, d'un ton brusque.

Monte-lui donc de quoi la réveiller.

Allant vers la porte, puis se retournant.

Je vais
Jusqu'au pays, chercher des écrous de rivets
Qui nous manquent.

D'un ton radouci, quoique un peu gouailleur.

Quand j'en reviendrai tout à l'heure,
Tâche de n'avoir plus l'air d'un cierge qui pleure,

Paterne, en lui tapotant affectueusement l'épaule.

Et dis-toi bien, Kobus, sans être rancunier,
Qu'avec un mauvais peintre on fait un bon meunier.

Il sort en souriant par la porte de gauche.

Scène III

KOBUS, LISBETH

Après le départ de Balthazar, Kobus et Lisbeth se regardent d'abord, l'air déconfit. Puis, sans rien dire, Lisbeth se remet à fringuer sa faïence, et Kobus, ayant chargé un sac de blé sur sa nuque, se dirige à pas lourds vers l'escalier et le monte, une main à la rampe.

LISBETH, sur un ton de doux reproche, et de loin.

C'est de mon mieux pourtant que j'ai plaidé ta cause!
Tu n'es guère gentil, de me quitter, morose,
Sans un mot.

KOBUS, s'arrêtant à la troisième marche.

Oui, j'ai tort; pardon. Mais que veux-tu?
Je suis si désâmé de le voir si têtu!

Il monte deux marches.

LISBETH, pendant qu'il monte, toujours de loin.

Bah! Il ne l'est pas tant que ça!

KOBUS, s'arrêtant de nouveau.

Quoi! Tu l'approuves?

LISBETH, se rapprochant de l'escalier.

Il a cédé d'un cran, tout de même.

KOBUS, avec mauvaise humeur.

Ah! tu trouves?

LISBETH, souriante.

Oui, je trouve.

KOBUS, même jeu que plus haut.

En quoi donc!

LISBETH, même jeu que plus haut.

Oh! par un simple si,
Vite repris, d'ailleurs, mais qu'au vol j'ai saisi.

Kobus, étonné, pose son sac sur la rampe.

KOBUS, curieux et intéressé, penché vers elle.

Que veux-tu dire?

LISBETH, posant sa faïence sur la table.

Eh bien, qu'il pourrait se soumettre
Devant ton avenir affirmé par un maître.

KOBUS, tristement.

Hélas! Même en ce cas, n'as-tu pas entendu?...

LISBETH, vivement.

Qu'il se sentait faiblir, puisqu'il s'est défendu.

KOBUS, avec colère.

Faiblir, mon père! Plus que jamais il regimbe.

LISBETH, se moquant d'elle-même.

Oui, parce que c'est moi qui lui parle de... nimbe,
De route, où je confonds l'émeraude et l'azur,
Et qu'il ne me prend pas au sérieux, bien sûr!

Avec conviction.

Mais qu'un maître, ayant vu tes dessins, le raisonne...

KOBUS, découragé.

Quel maître les verrait? Je ne connais personne.

LISBETH, avec décision.

On s'informe. Ne peux-tu pas les envoyer?

KOBUS, de plus en plus découragé.

Non, va!

Avec une résignation amère et presque farouche.

Père a raison. Le moulin, le foyer,
Le nid, c'est pour cela que je suis fait, en somme,

En rechargeant son sac de blé sur la nuque.

Et pour trimer ici, pauvre bête de somme,
Portant mes sacs de blé moins lourds que mon chagrin,
A la meule où mes jours se moudront grain par grain.

Il gravit pesamment le reste de l'escalier et disparaît dans l'étage supérieur du moulin.

Scène IV

LISBETH

LISBETH, seule.

Avec une tristesse, au fond, mais un brave parti pris de bonne humeur quand même.

Eh bien, nous en voilà, du bonheur sur la planche!
Mais ça sera tout noir, cette maison si blanche!
Le jour où nous irons à la noce, vraiment,
Nous aurons plutôt l'air d'être à l'enterrement.

Energiquement.

Ah! mais non! Non! J'ai beau n'être pas chicanière,
Mon cher oncle, je n'en serai point la meunière,
De ce triste moulin qui devient un tombeau,
De ce moulin en deuil aux ailes de corbeau.
Je veux y vivre en joie avec celui que j'aime.

Avec confiance.

Et je trouverai bien, moi, quelque stratagème
Pour qu'il soit peintre, bon ou mauvais, mais heureux,
Puisqu'il faut qu'il soit peintre avant d'être amoureux.

Scène V

LISBETH, DIRK

A la grande porte du fond, paraît Dirk, jetant d'abord un regard furtif pour voir s'il y a là quelqu'un, puis s'y encadrant en plein. Il est d'allure débraillée, de mine à la fois goguenarde et truculente, coiffé d'un grand feutre sur lequel se dresse en aigrette ridicule une longue plume hérissée.

DIRK, hardiment.

Mam'zelle?

LISBETH, sursautant et se retournant.

Ah! Vous m'avez fait peur.

DIRK, galamment.

Je le regrette.

Désignant son chapeau dont il touche le bord.

Mon grand feutre, sans doute? A cause de l'aigrette?

Exagérant encore sa galanterie, et saluant d'une façon théâtrale en un geste large qui fait, après qu'il s'est décoiffé, trainer son chapeau jusqu'à terre.

La voici, balayant le sol devant vos pas.

LISBETH, le prenant pour un mendiant.

Pauvre homme! Vous voulez du pain?

Elle va pour couper un morceau de la miche.

Tenez!

DIRK, avec fierté.

Non pas.

Gardez pour les gueux. Moi, ça m'étouffe, la mie.

LISBETH, un peu confuse.

Oh! pardon, je croyais...

DIRK, aimable.

Sans rancune, ma mie.

On s'y trompe. Je suis d'un aspect peu soigné,
Tanné par le soleil, par la brise peigné,

Il se recoiffe, puis tapote ses vêtements.

Et vêtu de raccroc, va comme je te pousse.

Sur un ton de boniment et ses gestes suivant ses paroles.

Mais entre cet index, vous voyez, et ce pouce,

Mettant ses deux doigts dans son gousset.

Je puis faire sortir de ce gousset cet or,

Il en tire et montre avec ostentation une pincée de florins.

Démontrant que je suis un homme d'argent.

Accentuant son ton de boniment.

Or,

Cet or, et plus encor, si plus est nécessaire,

Il replonge ses doigts dans son gousset.

Je voudrais le troquer contre...

Avec une moue méprisante.

Oh! une misère!...

Rien!...

D'un air détaché.

Quelques poules, cinq ou six douzaines d'œufs,
Du jambon, même tout un jambon, même deux,
De quoi ravitailler, bref,

Glorieusement.

comme il en est digne,

Montrant le fond, dans le bas, où coule la rivière.

Ce bateau qui, là-bas, dort sur l'eau,

Lyriquement.

tel un cygne.

Reprenant sur un ton de boniment.

Et si je dis qu'il en est digne...

LISBETH, l'interrompant, sur la défensive et d'une voix sèche.

Permettez,

Monsieur; mais vos désirs seront mal contentés,
C'est un moulin, ici, ce n'est pas une auberge.

DIRK, remontant le fond et avec emphase.

Venez voir. Nos drapeaux illuminent la berge.
Ce bateau, sachez-le,

Avec une gentillesse affectée.

meunière de mon cœur,

Reprenant le ton emphatique.

Porte en ses nobles flancs, faisant la fête en chœur...

LISBETH, lui coupant la parole.

Porterait-il le pape ou l'empereur de Rome,

Avec une petite révérence sèche.

Mille excuses, monsieur;

D'un ton péremptoire.

mais ce serait tout comme.

Montrant la gauche au fond.

Allez jusqu'au pays. Par là. Ce n'est pas loin.
On y vend de tout ça dont vous avez besoin.

DIRK, l'air gourmand.

Oh! je m'en doute, et qu'on y trouve bonne chère.

D'un ton sec, à son tour, et en contrefaisant comiquement la brève révérence faite par Lisbeth tout à l'heure.

Mais pour n'y pas aller, j'ai des raisons, ma chère.

LISBETH, curieusement, impertinente.

Lesquelles?

DIRK, avec un geste mélancolique.

Des raisons n'intéressant que moi.

Avec tristesse.

Ma présence au pays causerait trop d'émoi!
Car je suis...

Avec une feinte modestie.

Mais qu'importe? A quoi bon vous l'apprendre?

Sur un ton comiquement lyrique, dont l'emphase va croître jusqu'à la fin, où elle sera sérieuse.

Ah! laissez-moi plutôt, cruelle enfant, vous rendre
Hospitalière et douce au ravitaillement

Montrant le fond derrière lui.

De ce bateau fleuri, pavoisé, fou, semant
La gloire avec la joie à toutes ses étapes,
Et portant mieux que des empereurs et des papes,
Puisqu'il me porte, moi, d'abord, et par surcroît,
Un équipage dont il est fier à bon droit :
L'atelier de Frantz Krul, et lui-même, en nature,

Et appuyant sur tous les mots.

Oui, Frantz Krul, de Harlem, ce dieu de la peinture.

LISBETH, radoucie et souriante.

Je ne le connais pas, monsieur; mais s'il est tel
Que vous dites,

Avec une émotion visible.

si c'est un grand peintre...

DIRK, triomphalement.

Immortel!

LISBETH, respectueusement.

Et vous êtes de ses élèves?

DIRK, avec orgueil.

Il s'en flatte.

Car, pour faire chanter le vert et l'écarlate,
Je n'en craindrais pas un, si,

Avec bonhomie.

par fâcheux hasard,

Je n'étais de naissance et bavard et musard,
De sorte qu'au travail je ne saurais m'astreindre
Et parle mes tableaux en place de les peindre,
Bavard, surtout! Voyez à quel point saugrenu!
J'oublie, en bavardant, pourquoi je suis venu.

LISBETH, tout à fait aimable.

C'était pour acheter ici de la provende;
Et quoiqu'il n'y soit pas d'usage qu'on en vende,
Je vous en fournirai.

DIRK, en un grand soupir de satisfaction.

Ah!

De nouveau il tire son or de son gousset.

LISBETH, de plus en plus aimable.

Et même pour rien.

DIRK, en une exclamation de joyeuse surprise.

Oh!

LISBETH

avec une révérence, sérieuse cette fois, et tout à fait gracieuse.

En l'honneur du grand Frantz Krul qui peint si bien.

DIRK, en admiration et avec des gestes de peintre.

Quel tableau! La beauté rend hommage au génie.

D'un ton attendri, en remettant l'or dans son gousset.
Touchant!
Avec une gravité comique et un geste large de bénédiction.
Qu'au nom de l'art la beauté soit bénie!
LISBETH, se dirigeant vers la porte de gauche.
Je vais jusqu'au saloir et dans la basse-cour
Chercher...
Prenant le carton à dessins de Kobus sous la table.
En attendant...
DIRK, trop galamment, la serrant de près.
Vous êtes un amour.
Il essaye de lui prendre la taille.
LISBETH, lui tapant sur les doigts avec le carton.
Bas les mains!
DIRK, penaud, en aparté.
Un peu mûr, oui, pour jouer les pages!
LISBETH, posant sur la table le carton à dessins, qu'elle ouvre.
Occupez-les plutôt à feuilleter ces pages.
DIRK, très étonné.
Des dessins?
LISBETH
Oui.
DIRK
De qui?
LISBETH
Qu'importe? Voyez-les.
Et jugez si pour Krul ils seraient beaux ou laids.
DIRK, avec une gravité burlesque.
Une expertise d'art! Parfait! J'en tiens boutique.
Quand un artiste avorte, il en naît un critique.
LISBETH, du seuil à droite.
Soyez sévère au moins?
DIRK, même jeu que plus haut.
Ça, je vous le promets.
On est critique ou bien on ne l'est pas. Ah! mais!...
Sort Lisbeth, en courant, par la porte à gauche, tandis que Dirk s'installe devant la table, pour examiner les dessins. Il tourne ainsi le dos à la porte du fond, dont le sépare la pile de sacs.
DIRK, seul. Il prend et regarde les dessins.
Mâtin! C'en est un, ça, qui connaît son affaire...!
Bien!... Très bien!...
Avec un attendrissement croissant.
Tiens! Ce coin, que j'aimais tant à faire!
Cet autre!... Tous ceux dont je fleurissais mes yeux!...
Ah! mes devoirs faits à vingt ans!...
Avec admiration.
Les siens sont mieux.
En s'attristant, et dans du remords, mais quasi-comique.
Il fallait travailler, mon vieux Dirk, être sage...

Scène VI

DIRK, JACOB ARTZ, JORIS MAAN, PIETER OSTERWELDE, puis FRANTZ KRUL, ET TROIS AUTRES ÉLÈVES DE KRUL.

Jacob Artz et Joris Maan paraissent les premiers, à la porte du fond. Ils viennent à pas de loup, le doigt aux lèvres, en guetteurs. Ils regardent tout de suite vers l'escalier de gauche, et ne voient point Dirk, que leur cache la pile de sacs.
JORIS MAAN, montrant l'escalier, du seuil.
Il est à fourrager par là quelque corsage.
Même geste.
En haut, sans doute.
JACOB ARTZ, avançant vers l'escalier.
Bon! Pris en flagrant délit,
Ça sera drôle.
Joris Maan, le suit ; mais, en se retournant vers la porte pour appeler les autres élèves, restés au seuil, il aperçoit soudain Dirk, absorbé dans l'examen des dessins.
JORIS MAAN, bas, montrant Dirk.
C'est encor plus drôle : il lit!
Reculant vers la porte.
Maître Krul, venez voir.
JACOB ARTZ, même jeu, à Krul qui entre.
On n'a pas l'habitude
De contempler tableau pareil.
JORIS MAAN, montrant Dirk à Krul.
Dirk à l'étude!
A ce moment, tous sont entrés, et, silencieusement, avec des pouffements de rire étouffés, ils contemplent Dirk.
KRUL, d'une grosse voix, à Dirk.
C'est comme ça que tu cherches des vivres, toi?
Dirk a d'abord un sursaut, puis se remet vite.
DIRK, avec calme, se levant.
J'en ai trouvé. Sois calme! A bon compte, ma foi!
Avec une déférence un peu moqueuse.
En l'honneur de ton nom, maître, et de la peinture,
On nous fournit gratis un panier de biture.
PIETER OSTERWELDE, aigrement.
Quelle farce!
KRUL, rengorgé.
Pourquoi? Ça ne m'étonne pas.
DIRK, sérieusement, et en distillant ses mots.
Ni moi. Mais ce qui va t'étonner, en tout cas,
C'est que, dans ce moulin, une humble campagnarde
M'ait dit :
En désignant les dessins éparpillés sur la table.
« Regardez ça ».
KRUL
Qu'est-ce que c'est?
DIRK, lui tendant un dessin.
Regarde
Toi-même.
KRUL, après avoir regardé, et avec admiration.
Fichtre! c'est torché, ça! Quel dessin!
DIRK, lui en présentant un second.
Et celui-ci?
KRUL, avec deux longs sifflements d'admiration.
Hu! Hu!
DIRK, emballé.
Crois-tu que c'est fort, sain,
Naïf!
TOUS LES ÉLÈVES
Faites voir.
Dirk le leur passe. Ils le regardent tous à la fois.
TOUS LES ÉLÈVES, sauf Pieter Osterwelde, avec admiration.
Oh!
PIETER OSTERWELDE, dédaigneusement.
Pas mal.
KRUL, indigné.
Pas mal? Bélître!
Es-tu capable, toi, d'en juger? A quel titre?
JACOB ARTZ
C'est superbe.
JORIS MAAN
Oui.
TOUS LES AUTRES ÉLÈVES, moins Osterwelde.
Oui.
KRUL, en haussant les épaules.
Sûr!
DIRK, brandissant un autre dessin.
Et ça, tenez!
De plus en plus emballé.
Fougueux,
Crâne! Hein! Krul?
KRUL, ayant pris le dessin des mains de Dirk et le regardant.
Un morceau, vrai, ce mufle de gueux.
Le tenant de la main gauche, et faisant, de la droite, en deux gestes de peintre, d'abord un trou dans l'air, puis un ton posé en empâtement d'un coup de pouce.
La gueule en trou qui rit sous le pif qui s'épate!

Fourrant le dessin sous le nez de Pieter Osterwelde.
Admire, toi!

PIETER OSTERWELDE, à contre-cœur.
C'est bien, oui.

Aigrement et entre ses dents.
Ça manque de patte.

KRUL, levant la main sur lui.
Imbécile!

Dirk lui prend le dessin et le montre aux autres élèves, qui le regardent avec des yeux grands ouverts d'enthousiasme.

PIETER OSTERWELDE, se garant du coude sous la menace de Krul.
Pardon, maître.

KRUL, outré.
Buse! Assassin!

Désignant du doigt le dessin que les autres élèves admirent, et parlant avec emphase, comme à un sourd.
Un chef-d'œuvre, entends-tu! Chef-d'œuvre, ce dessin!

DIRK ET TOUS LES ÉLÈVES criant, sauf Osterwelde.
Chef-d'œuvre!

DIRK, bousculant Osterwelde.
Crétin, va!

Scène VII

LES MÊMES, KOBUS

Kobus, attiré par le bruit, arrive, descendant l'escalier, et reste stupéfait en voyant tout ce monde très excité. La chaleur de la dispute fait, d'ailleurs, qu'on ne s'aperçoit pas de sa présence.

KOBUS, descendu de quelques marches.
Quoi? Qu'est-ce? On se chamaille?
Quels sont ces...?

Krul a repris le dessin, et, en désignant, du bout de l'index, un détail, il le pousse au visage de Pieter Osterwelde.

KRUL, violemment, à Osterwelde.
Rien que ça, ce gras, une trouvaille!

Avec mépris.
Que tu n'auras jamais au bout de tes cinq doigts,

Avec grandeur.
Et devant qui, sans honte, ainsi que je le dois,

Se décoiffant d'un geste théâtral.
Je me découvre, moi, maître Krul.

DIRK ET TOUS LES ÉLÈVES, sauf Osterwelde.
Bravo, maître!

Kobus a descendu quelques marches encore, sans bruit, la main au cœur, dans une profonde émotion.

KOBUS, à voix basse et étranglée.
Krul! De Harlem!... Je rêve...?

Avec angoisse et douloureusement.
Il se moque, peut-être?

Krul est revenu vers la table, y éparpille les dessins, et reprend soudain un ton plus simple, comme un peu confus de son enthousiasme excessif.

KRUL, remuant du doigt les dessins.
Je ne dis pas, oui, gauche encor, par ci, par là!

Avec une conviction simple et forte.
Mais c'est un peintre né, celui qui fait cela,

KOBUS, dégringolant l'escalier, et d'une voix tremblante.
C'est moi, monsieur.

Tout le monde se retourne. On est stupéfait.

KRUL, cloué en place.
Vous?

KOBUS, même voix que plus haut.
Oui.

Krul reprend le dernier dessin et court vivement à Kobus.

KRUL, présentant le dessin à Kobus et y désignant le détail de tout à l'heure.
Qui vous a dit de mettre
Ce détail-là, ce trait, gras?

Kobus demeure interdit, bouche bée.
Quel maître?

KOBUS, timidement.
Aucun maître.

DIRK ET TOUS LES ÉLÈVES, sauf Osterwelde, avec admiration.
Oh!

KRUL, les prenant tous à témoin.
Ce n'est pas croyable, hein?

KOBUS, extrêmement simple.
C'est vrai cependant.

KRUL, avec doute.
Vous avez appris seul?

KOBUS, même jeu que plus haut, et très naïvement.
Tout seul. En regardant
La vie,

En désignant la grosse Bible à images qui est sur la table.
et cette Bible ancienne aux bois sans grâce.

DIRK, bondissant vers lui dans un grand élan.
Sacrebleu, mon petit!

KOBUS, reculant, effaré.
Quoi?

DIRK, lui tendant ses bras grands ouverts.
Viens, que je t'embrasse!

Devant l'hésitation de Kobus, ahuri.
Et si je te dis tu, ne t'en plains pas, mon grand.
Je traite ainsi tous les rois de l'art,

Avec un sentiment de vénération sincère.
sauf Rembrandt.

Avec une emphase joviale et bon enfant, pour décider Kobus, qui reste toujours immobile.
Viens donc! Je n'y suis, moi, dans notre art, qu'un [massacre;
Mais quand on devient roi, qu'importe qui vous sacre!

Voyant que Kobus demeure, malgré tout, en place, bouche bée, ouvrant de grands yeux, sans sortir de son ahurissement, Dirk l'attire violemment à lui, et l'embrasse de force dans une étreinte à la fois tendre et brutale.

KRUL ET TOUS LES ÉLÈVES, sauf Osterwelde.
Bravo!

Scène VIII

LES MÊMES, LISBETH

Lisbeth est entrée, par la porte de gauche, juste au moment où Krul et tout l'atelier acclamaient l'accolade de Dirk à Kobus. Elle pose son panier, plein de provisions, sur la table, et s'y appuie elle-même, prête à s'évanouir de joie, tandis que les élèves, sauf Osterwelde, serrent avec effusion la main de Kobus.

LISBETH, les mains sur son cœur qui bat.
C'est lui que tout ce monde acclamerait!
Ah! mon Dieu!

Tous la voyant et suspendant leur effusion, elle s'avance timidement vers Kobus, et, d'une voix tremblante.
Tes dessins sont donc bien?

KOBUS, très modeste, à voix presque basse.
Il paraît.

DIRK, avec une bourrade affectueuse.
Dis-le plus haut, voyons, fier, en clairon qui sonne.

LISBETH, timidement, à Dirk.
Et vous croyez, monsieur, que Frantz Krul en personne
Approuvera...?

KRUL, venant à elle, et très galamment.
Frantz Krul, ma chère enfant, c'est moi.

LISBETH, très troublée, rougissant.
Oh! je ne savais pas... Excusez mon émoi,

En balbutiant.
Monsieur... maître...

KRUL, important, mais bon.
Ne vous troublez pas.
Désignant Kobus.
Votre frère
Promet d'être...

LISBETH, étourdiment.
Ce n'est pas mon frère. Au contraire!

KRUL, interloqué et souriant.
Plaît-il?

LISBETH, cherchant à se rattraper.
Je voulais dire...
En rougissant et baissant la tête.
Il est mon fiancé.

KRUL, très aimable.
Mieux encor. S'il finit comme il a commencé,
Vous serez orgueilleuse un jour d'être sa femme.

Scène IX

LES MÊMES, SISKA

Siska entre en coup de vent, par la porte du fond. Elle a l'air furieux, et va parler violemment avec des gestes, cherchant dispute à Krul, Dirk, et tout l'atelier, qui prendront des mines penaudes et se tairont, tandis que Lisbeth, un peu effrayée de cette étrange intrusion, se réfugiera près de Kobus.

SISKA, le verbe criard, les poings aux hanches.
C'est ça! Je m'en doutais! On me lâche, on m'affame,
On me prend, pour s'offrir des vivres, mes deniers,
On me plante en bas, seule avec les mariniers,
Et pendant qu'au fourneau je sue et fais du zèle,
Ils font la bouche en cœur autour d'une donzelle.
Lisbeth a un sursaut de dégoût, et se serre contre Kobus.
Ça joue au coq, au lieu d'acheter des chapons!
Interpellant Dirk en particulier.
C'est encor toi qui les as conduits, j'en réponds,
Sacré bougre de grand vaurien qui ne t'occupes
Qu'à ces tours-là, frôleur de chair, trousseur de jupes,
Groin toujours en flair de truffe à déterrer!

DIRK, conciliant et comique.
Tout doux, voyons! Tu vas me déconsidérer.

SISKA, haussant les épaules.
Fais donc le malin, va,
Avec un geste et une moue de mépris vers Lisbeth.
pour plaire à ta future!

LISBETH, indignée, à Krul.
Quelle est cette...?

DIRK, même jeu que plus haut, désignant Siska.
Une très suave créature,
Malgré son air... bizarre et son parler... trop gras.

SISKA, très canaille, lui tapant sur l'estomac.
Moins gras que ton plastron de goinfre!

DIRK, avec une désolation comique.
Patatras!
Au moment où j'allais entonner ton éloge!

SISKA, avec orgueil.
Tu n'en finirais pas en deux heures d'horloge.
Avec un geste de défi à Lisbeth.
Si votre gaupe veut me connaître, voici.
D'un bond, elle saute sur la pile de sacs, s'y campe en une pose théâtrale, hanchée, cambrée, un pied en avant, un poing à la taille, et se met à déclamer sur un ton de boniment, avec des préciosités et des brutalités voulues, comme une cabotine qui joue un rôle et veut époustoufler son monde.
Sachet fleurant la rose ensemble et le roussi.
Fille du diable noir avec des blancheurs d'ange.
Pâquerette au cœur d'or poussée en pleine fange.
Montrant les épingles à tête de verroterie qu'elle porte dans ses cheveux noirs.
Portant, comme la nuit, des astres au chignon.
Troussant sa jupe en danseuse et avec un tordion de croupe, lançant en l'air un coup de pied.
Pouvant en décrocher, de ce pied si mignon.
En prenant une pose de modèle.
Posant chez maître Krul,
Avec un geste de pauvresse qui tend la main.
quand manque
En appuyant sur le mot comiquement.
la monnoie.
Avec une expression exagérément féroce.
La plumant jusqu'au sang, quand elle attrape une oie.
Avec charme et douceur.
Bonne si ça lui dit.
Avec grandeur.
Sainte s'il le fallait.
En envoyant des vols de baisers et avec une expression frénétiquement voluptueuse.
Et folle de son corps pour l'homme qui lui plaît.
Elle saute de la pile de sacs, fait une révérence ironique, suivie d'une pirouette, puis se tourne vers Dirk, le geste impérieux, le verbe dur comme à un chien qu'on fouaille.
Maintenant, ici, toi!
Dirk, courbant les épaules, obéit.
L'as-tu, la boustifaille?

DIRK, montrant le panier.
Voilà.

SISKA, même ton que plus haut.
Prends. Houp!
Dirk prend le panier docilement.
Et viens la cuisiner, canaille.
Elle sort en dansant par la porte du fond, sans même regarder si Dirk la suit, sûre qu'elle est d'être obéie. Dirk la suit, en effet, le nez bas. Au seuil, seulement, il se retourne, pour dire ses quelques derniers mots, très vite, et en haussant les épaules.

DIRK, avec mépris, au seuil et parlant vite.
Tout ça, du boniment! cueilli dans mon bagout.
Traduction : Siska, modèle. Un point. C'est tout.

SISKA, déjà loin, à la cantonade.
Eh bien, toi?
Avec un sifflement bref, comme pour appeler un chien.
Pfuit!
Dirk a sursauté, puis se sauve en courant, pour la rejoindre.

Scène X

LES MÊMES, moins DIRK et SISKA

Un moment de gêne et de silence.

KRUL, avec un peu d'embarras, à Lisbeth.
Ce n'est, en effet, qu'un modèle.
Avec bonhomie, en souriant et en levant les bras au ciel.
Pas de tenue, oh! non!
Se remettant un peu de son embarras.
Mais on le souffre d'elle,
Avec la certitude de donner une bonne excuse.
Comme d'un animal très beau, trop familier.
Avec un sentiment d'admiration sincère.
Son galbe est si divin qu'il fait tout oublier.

LISBETH, inquiète, à Kobus.
Tu trouves, Kobus?

KOBUS, avec fermeté.
Non.
Répondant à la mine surprise de Krul.
J'aime un corps moins gracile,
Plus noble.

KRUL, se rebiffant en artiste.
Sapristi! Vous êtes difficile,
Jeune homme.
Galamment, en regardant et désignant Lisbeth.
Je comprends. Vous en avez le droit.

LISBETH confuse.

Oh! maître...

KRUL, avec une pointe de sévérité, à Kobus.

Votre goût, quand même, est bien étroit.

Avec une réelle émotion artistique.

Moi, la Siska posant, ça m'émeut jusqu'aux larmes.

KOBUS, déférent, mais ferme.

Daignez me pardonner. Elle est, pour moi, sans charmes.

LISBETH, se serrant joyeusement contre lui.

Oh! quel bonheur!

Scène XI

LES MÊMES, BALTHAZAR

Balthazar entre par la porte de gauche, et s'arrête tout surpris de voir ces gens qu'il ne connait pas.

BALTHAZAR, légèrement bourru.

Mâtin! Que de monde chez moi!

KRUL, très poli.

Mille excuses!

LISBETH, vivement, à Balthazar.

Je vais vous expliquer pourquoi,
Mon oncle. Ces messieurs sont venus d'aventure.
Ils étaient en bateau, manquant de nourriture.
Et donc... Puis, par hasard, ils ont jeté les yeux

Montrant les dessins éparpillés sur la table.

Sur les dessins...

BALTHAZAR, ironiquement un peu.

Ah! Ah!... Ils s'y connaissent?

LISBETH, avec un sourire de triomphe.

Mieux.
Beaucoup mieux que moi, ça, je peux vous le promettre.

Désignant Krul.

Car monsieur, justement, est un peintre, un grand maître.

Désignant les élèves, et avec enthousiasme.

Ses élèves les ont admirés!

KRUL, dans le même mouvement.

Moi comme eux!

BALTHAZAR, légèrement décontenancé.

Qui donc ai-je l'honneur...?

KOBUS, avec feu, en appuyant sur les mots.

L'illustre, le fameux
Frantz Krul, de Harlem.

BALTHAZAR, ouvrant de grands yeux.

Lui! Pas possible.

KRUL, avec une emphatique simplicité.

Lui-même.

BALTHAZAR, très déférent.

Votre gloire, monsieur, est de celles qu'on aime.
Le pays en est fier, et je suis fier aussi
Qu'un homme d'un pareil renom se trouve ici.

KRUL, cérémonieux.

Trop aimable, monsieur!

BALTHAZAR, même jeu.

Non. Je rends mes hommages
A qui de droit.

Avec un peu de gêne en montrant les dessins.

Alors, c'est vrai, que ces images,
Ces pauvres dessins, faits par mon pauvre garçon,
Ne vous ont point paru de trop piètre façon?

KRUL, très chaudement.

Que dites-vous? Ils m'ont ravi. C'est gras de ligne,
Chaud de couleur.

Désignant Kobus, et avec conviction.

Celui qui les a faits est digne
De prétendre au plus bel avenir, sûrement.

BALTHAZAR, inquiet et doutant.

Vous ne dites pas ça comme un vain compliment
Et pour donner un peu de joie à son vieux père?

KRUL, avec énergie.

Du tout. Vous me croyez honnête homme, j'espère?

BALTHAZAR, se récriant.

Oh!

KRUL, même jeu.

Eh bien, je l'affirme en toute loyauté,
Deux ans d'apprentissage, et Krul à son côté
Le faisant peiner dur comme un hâleur de barque,
Et je réponds qu'il est un artiste de marque,
Un dont nos amateurs s'arrachent les travaux,
Et, pour tout dire enfin, presque un de mes rivaux.

Avec une bonhomie bourrue et convaincante.

Voulez-vous? Est-ce dit, voyons? Je vous l'enlève?

Balthazar, très troublé, ne répondant toujours rien, mais haletant du combat intérieur qu'il se livre, Krul le presse de plus en plus, par des arguments familiers d'abord, puis avec une véritable et haute éloquence.

Je vous le prends gratis, oui, gratis, pour élève.
Sauf son vivre, il ne vous coûtera pas un sou.
Vingt écus par mois, quoi? Ce n'est pas le Pérou.
Et dans deux ans, je vous le rends un grand artiste.
Et puis, vous n'avez pas le droit, non, j'y insiste,
Pas le droit, ce qu'il est ne pouvant se nier,
D'étouffer son génie et d'en faire un meunier.
Ce serait criminel, sans cœur, contre nature.
Il est marqué, signé par Dieu pour la peinture!

BALTHAZAR, dompté, profondément ému, à voix étranglée.

Si vous croyez que c'est la volonté de Dieu?

KRUL, avec foi, la main sur le front de Kobus.

J'en fais serment.

BALTHAZAR, la voix brisée de sanglots.

C'est dur, quand même!... Lui, mon fieu,
Me quitter!

Se tournant vers Lisbeth qui sanglote tout bas.

Te quitter aussi!

LISBETH, bravement, malgré son chagrin.

Je sais qu'il m'aime.

BALTHAZAR, avec résignation.

Ah! rien n'arrive par hasard.

Dans un sentiment religieux.

C'est Dieu lui-même,
Je le vois,

A Krul.

qui vous a conduit dans ma maison
Pour me forcer la main et lui donner raison...

A Kobus, avec douleur.

Donc, puisqu'il le faut...

KOBUS, très tendrement.

Si... ça vous fait trop de peine,
Mon père...

BALTHAZAR, se raidissant contre son émotion.

Non, non, va. Profite de l'aubaine...

Avec un regard cherchant appui près de Lisbeth.

N'est-ce pas, Lisbeth?... Puisqu'il le faut.

LISBETH, même jeu que plus haut.

Hélas! Oui.
C'est moi qui l'ai voulu, d'ailleurs, autant que lui.

KOBUS, lui prenant la main avec tendresse.

Ma Lisbeth!

Elle s'appuie en pleurant contre la poitrine de Kobus, qui la baise au front.

BALTHAZAR, de plus en plus fort, presque bourru.

Seulement, pas de pleurs!

En s'essuyant les yeux et avec énergie.

Soyons braves!

A Kobus.

Pars d'un coup, en poulain qui casse ses entraves.

Tirant de sa poche une grosse bourse de cuir et la mettant dans les mains de Kobus.

Tiens, fils. Voici de quoi te harnacher là-bas.

Avec un triste sourire en montrant Krul et les élèves.

C'est un meunier qui part. Ils ne t'en voudront pas,
Malgré leurs beaux habits, d'avoir si pauvre mise.

KRUL, se récriant avec affection.

Oh!

BALTHAZAR, lui serrant énergiquement la main.

Merci, maître Krul.

Il se retourne vers Kobus, l'attire à lui d'un mouvement brusque, et l'embrasse en une longue étreinte silencieuse; puis, toujours avec la même brusquerie sous laquelle il cache son émotion, il le pousse dans les bras de Lisbeth.

Maintenant, ta promise!

Pendant que les deux jeunes gens s'embrassent.

Fort, pour que tout ton cœur soit plein d'elle en partant!

De plus en plus bourru, en le poussant presque brutalement parmi les élèves, mais sa brutalité démentie par sa voix étranglée d'émotion.

Là! C'est tout. Au revoir!

Il lui tourne le dos et va s'asseoir devant sa grosse Bible qu'il ouvre et où il se met à lire, tandis que Lisbeth, qu'il a emmenée près de lui, regarde partir Kobus mêlé aux élèves de Krul.

Scène XII

BALTHAZAR, LISBETH, LES ÉLÈVES, à la cantonade.

Les élèves entraînant Kobus sont sortis vivement, suivis par Krul. Quand ils ont disparu, à droite, derrière la porte, Lisbeth se détache vivement de Balthazar, et va s'appuyer au montant gauche de la porte, d'où elle regarde la bande s'en aller vers la droite. Elle a son mouchoir sur la bouche, y étouffant les sanglots, et elle pleure silencieusement.

BALTHAZAR, essayant d'affermir sa voix.

Si vous êtes content,
Veillez sur lui, Seigneur. En vous j'ai foi... j'espère...

Il fait le signe de la croix et commence le *Pater*, d'une voix qui va s'altérer de plus en plus.

Notre père qui êtes aux cieux...

Avec un balbutiement douloureux.

Notre père...

N'y tenant plus, il se laisse choir la face sur sa Bible, dans ses bras repliés, et l'on voit qu'il achève la prière en lui-même, la poitrine toute secouée de sanglots. A ce moment, dans le silence, arrive, de loin, estompée par la distance, la chanson d'atelier que chantent les élèves de Krul en approchant du bateau.

LES ÉLÈVES, à la cantonade, chantant.

Dans l'atelier du grand patron,
Lira, liron, lalirette, liron,
Reçois l'investiture,
Ture de la peinture.
Dans l'atelier du grand patron,
Lira, liron, lalirette, liron,
Les ventres blancs et les seins ronds,
On les peint sur nature.

RIDEAU

ACTE II

L'ATELIER DE FRANTZ KRUL

A droite, porte donnant sur la chambre à coucher de dame Krul. A gauche, porte d'entrée donnant sur le vestibule qui donne lui-même sur le jardin. Au fond, plantée de biais, haute et large fenêtre d'atelier dont la base est à environ trois pieds du sol et qui s'ouvre dans sa partie du milieu seulement, laissant voir alors le jardin sur lequel elle donne et les gens qui le traversent pour aller et venir entre la rue censée à droite et le vestibule censé à gauche. En scène, à gauche, entre la fenêtre et la porte du vestibule, une estrade de pose que la fenêtre éclaire en jour d'atelier. En scène, à gauche, entre la porte du vestibule et l'avant-scène, six tabourets bas pour les élèves. En scène, à droite, entre la porte de la chambre à coucher et l'avant-scène, le chevalet et la chaise haute de Krul. Par terre, le long des murs, des toiles retournées, aux murs, des toiles suspendues, quelques-unes encadrées, des estampes, des étoffes, des armes, des costumes. Fauteuils, chaises, tables, encombrés de bibelots, de boîtes à couleurs, de palettes, de pots à poudres colorées, de fioles d'huile, de cartons à dessin.

Scène première

DIRK, KRUL, KOBUS, WILLEM SMITS, JAN KŒDYK, LUCAS UYLENBORGH, NICOLAS TERNATH, GERRIT BOL, KARL STEVEN, et TROIS AUTRES SYNDICS, PIETER OSTERWELDE, JACOB ARTZ, JORIS MAAN, et DEUX AUTRES ÉLÈVES.

Au lever du rideau, les neufs syndics sont immobiles, tenant la pose, présidée par leur chef, Willem Smits, sous l'étendard porté par Jan Kœdyk. A droite, Krul peint, debout devant son chevalet. A gauche, les six élèves, sur des tabourets bas, prennent des croquis d'après les syndics. Dirk, fumant sa pipe, est en train de regarder ces croquis.

DIRK, aux syndics.

Mâtin! Vous aurez là des souvenirs exquis
De l'atelier, messieurs les syndics. Six croquis!

En envoyant du bout des doigts ce geste de baiser qui signifie qu'on parle d'une chose régalante. Après quoi, tapotant amicalement l'épaule de Kobus et à mi-voix.

Le tien surtout.

OSTERWELDE, lui tendant le sien, et avec aigreur.

Le mien, pas?

DIRK, après l'avoir regardé, et avec une moue.

Le tien?... Un peu sale.

Tournant le dos à Osterwelde qui se renfrogne plus aigre, il va vers le tableau de Krul et le contemple.

Quant à l'œuvre du maître...

Après avoir en vain cherché un mot et avec une simplicité où se traduit une profonde admiration.

Une œuvre!

Aux syndics.

La grand'salle
D'aucun syndicat...

A Krul, avec une absolue sincérité.

Vrai!

Aux syndics.

...n'a de morceau pareil.
Il fera dans le mur comme un trou de soleil.

Avec émotion, en montrant le tableau.

Toujours drôle! De l'huile et des poudres qu'on broie;
Et qu'il en sorte, fleur vivante, cette joie!

KRUL, à Kobus, et très absorbé dans son travail.

Kobus, arrange un peu les plis de l'étendard.

KOBUS, se dirigeant vers Jan Kœdyk.

Oui, maître.

Osterwelde, qui est plus près de Kœdyk, se lève vivement, comme pour couper la route à Kobus.

OSTERWELDE

Je peux bien, moi...

KRUL, furieux.

Non, pas toi, pendard!

Tu n'y entends rien.

OSTERWELDE, très vexé, s'avançant vers Krul.

Moi! Le plus ancien disciple,
Qui depuis trois ans...

KRUL, même jeu que plus haut.

Eh! ta bêtise en est triple.

Aimablement, à Kobus, qui a fini d'arranger les plis de l'étendard.

Bien, mon petit.

OSTERWELDE, en grognant.

Oh! lui! C'est votre benjamin.

Il reste immobile tandis que Kobus regagne sa place.

KRUL, avec force.

Pour sûr! Il a du goût, lui, dans l'œil et la main.

DIRK, en lançant une bouffée de fumée vers Osterwelde.

Attrape!

KRUL, même jeu que précédemment.

Il n'est ici que depuis un an, certe...

Repris de fureur contre Osterwelde qui reste toujours debout et même s'est avancé encore, lui bouchant la vue des syndics.

Ote-toi donc de là, d'ailleurs! Ta face est verte;
Ça me fait voir du rouge où je n'en dois pas voir.

DIRK, à Osterwelde qui regagne sa place tout penaud.

Te voilà coloriste enfin, sans le savoir.

Les syndics, pendant cette brève altercation, se sont un peu détendus de la pose.

KRUL, aux syndics.

Pardon! Et, s'il vous plaît, messieurs, tenons la pose.

Les syndics se redressent.

SMITS, entre ses dents.

C'est long.

KRUL, aimable.

Quelques petits détails encore.

A Dirk.

Cause,
Mon brave Dirk. Distrais ces messieurs. Je finis.

Il se remet avec fièvre à la besogne.

DIRK, en voix de boniment, aux syndics.

Messieurs, quand vous serez encadrés et vernis,
Avec... Frantz Krul, pinx...

Eternuant exprès.

Tchoum!

Reprenant, d'une voix claire.

...et vos noms en [guirlande,
Vous serez les plus beaux syndics de la Hollande.

A Krul, affectueusement, après un dernier coup d'œil au tableau.

Tu sais, ne gâte rien, mon vieux, n'y touche plus.
C'est parfait, fini.

Sur ce mot de « fini », les syndics se détendent.

SMITS, avec un grand soupir de soulagement.

Ah!

TERNATH, se frottant les mains.

Bon!

UYLENBORGH, s'étirant.

On est las.

KŒDYK, laissant s'incliner la hampe de l'étendard.

Perclus.

KRUL, les arrêtant, d'un ton et avec un geste impérieux.

Mais ne bougez donc pas!

D'une voix radoucie et presque suppliante.

Un peu de patience,
Messieurs! Que diable! C'est la dernière séance.
Plus qu'un instant, voyons, plus qu'un!...

Les syndics reprennent, tant bien que mal, la pose.

DIRK, en un reproche souriant.

Tu le dis tant,
Qu'il dure au moins depuis deux heures, ton instant.

KRUL, avec passion.

Que veux-tu? C'est si bon, de caresser sa pâte!

Posant une touche en s'éloignant du tableau.

Tiens! Cette touche-là, Dirk, tu crois que ça gâte
Quelque chose?

DIRK, avec admiration.

Oh! non, fichtre!

KRUL, posant une nouvelle touche.

Et ça?

DIRK, dans une admiration croissante.

Oh! ça! Ce bleu
Baisant ce jaune! Un pur délice!

Les lèvres allongées comme pour humer une boisson.

Sacrebleu!
J'en bave.

KRUL, fronçant le sourcil.

Tu ris?

DIRK, très sincère.

Non. Parole! Sans grimace!

S'essuyant le menton sur sa manche.

Vois, j'en ai le menton en ventre de limace.

LES SYNDICS, riant.

Ah! Ah! Ah!

DIRK, avec des grâces de remerciement burlesque.

Enchanté, messieurs! Trop indulgents!
Mais ça se paie à part, quand j'amuse les gens.

KŒDYK

Moi, je te paierai...

DIRK

Quoi?

KŒDYK

Dame! A boire, bon drille.

DIRK

Vous aurez bien raison. Plus je bois, mieux je brille.
D'ailleurs, j'ai soif.

KŒDYK

Et moi donc!

TERNATH et UYLENBORGH

Et moi!

LES AUTRES SYNDICS, en chœur.

Tous!

DIRK

avec une voix tendre à Krul, qui peint toujours avec rage.

Toi, point,
Krul?

KRUL, grandiloquent.

Si fait! Toujours.

TOUS, en un grand soupir de joie.

Ah!

Ils vont se détendre de nouveau quand Krul les arrête encore d'un geste autoritaire.

KRUL, gravement.

Sauf ma palette au poing.

Il se remet à peindre.

DIRK, avec une tristesse comique.

Moi, pour peindre, au contraire, il me faut, par principe,
Dans une main mon verre et dans l'autre ma pipe;
C'est pourquoi mes tableaux restent tous en chemin,
Jusqu'à temps qu'il me pousse une troisième main.

KRUL, se levant et joyeusement.

Cette fois, n, i, ni, j'ai fini! Sans retouches!

LES SYNDICS, se secouant.

Ouf!

DIRK

Bravo!

KRUL, tout à fait grandiloquent.

Maintenant, vous allez voir les douches
De bière et de schiedam qu'il faudra, jour de Dieu,
Jeter dans mon gosier pour en noyer le feu!

Tous les élèves se sont mis debout, l'un après l'autre. Un des syndics ouvre la fenêtre toute grande pour respirer largement.

TERNATH

A la bonne heure!

UYLENBORGH

On vous tiendra tête.

KŒDYK

Moi, j'offre
Tout ce qu'on veut.

Les élèves. Les syndics. Dirk. Krul.

Les syndics de Harlem posant en groupe dans l'atelier de Krul.

BOL, se tapant sur la gorge.
On a de la dalle.
STEVEN, se tapant sur le ventre.
Et du coffre.
DIRK, KRUL, TOUS LES SYNDICS, et aussi LES ÉLÈVES
A boire!
SMITS, l'air fouinard, les arrêtant du geste.
Si d'abord, on regardait de près...
DIRK
Quoi donc, monsieur le chef des syndics?
SMITS
Nos portraits.
DIRK, avec flamme.
Ne craignez rien. Ils sont ressemblants à miracle.
Doctoralement, avec une pointe de comique.
Devant nulle laideur, maître Krul ne renâcle.
Dans un élan oratoire, d'abord parti pour faire rire, puis qui s'enfle en enthousiasme sincère et finit lyriquement.
Eussiez-vous, cagneux, tors, manchots, pieds-bots, bossus,
De ces nez dont on dit qu'on s'est assis dessus,
De ces bouches en trou noir qui n'ont leurs pareilles
Qu'aux égouts, des forêts de poils plein les oreilles,
Des barbes en chiendent, des yeux bordés d'anchois,
N'importe! Krul peint tout, sans regret et sans choix,
Mais si bien, ô laideur, qu'en beauté tu te changes!
Des cochons peints par lui sont beaux comme des anges.
Retombant comme d'une cabriole de voix dans le ton burlesque.
Messieurs, quand vous paierez ces portraits qu'il vous [fit,
En tendant son chapeau, avec un geste qui fait la quête et d'une voix humble de mendiant.
Pensez au pauvre Dirk. C'est mon petit profit.
En voix claironnante.
Mais d'abord (j'ai tant mis de sel dans ma harangue,
Qu'il m'en pousse un bouquet d'ampoules sur la langue)
Allons boire!
TOUS, à voix éclatante.
Oui!
SMITS, à Krul, avec respect.
Passez devant, maître.
KRUL, faisant des cérémonies pour accepter.
Oh! messieurs.
LES SYNDICS
Si.
DIRK
Bien sûr.
SMITS
Nous voulons montrer à tous les yeux...
KŒDYK, secouant son étendard.
Avec notre étendard admiré de la foule...
DIRK, poussant Krul.
Que c'est en ton honneur qu'un syndicat se soûle.
Il force Krul à prendre la tête.
Marche donc.
Faisant signe aux élèves de suivre.
L'atelier suivra derrière.
Les syndics, précédés de Krul, se sont mis en marche.
Et moi,
Je le crierai, qu'on va se soûler, et pourquoi.

TOUS, sauf Krul.

Vive Krul!

Dirk a décroché une trompette et un tambourin.

DIRK, tendant la trompette à Jacob Artz.

Là dedans souffle à pleine poitrine,

Artz!

TOUS, en marche vers la porte.

Gloire au maître!

DIRK, tendant le tambourin à Joris Maan.

Toi, là-dessus tambourine,

Joris.

TOUS, continuant à sortir et quelques-uns déjà dans le jardin.

Gloire à Frantz Krul!

Artz souffle dans la trompette et Maan tape sur le tambourin.

DIRK, poussant les derniers élèves, sauf Kobus.

Bien. Gueulons! Musiquons!

TOUS, maintenant dans le jardin.

Vive Krul!

DIRK, triomphalement.

Tout Harlem va se mettre aux balcons.

Le cortège se forme dans le jardin et se met en marche avec une rumeur qui va s'éloigner et où dominent la trompette et le tambourin qui font rage.

Scène II

DIRK, KOBUS

Kobus, fuyant la bousculade du départ, est resté à droite, dans un coin, sans y être aperçu par Dirk.

KOBUS

Quels fous!

Dirk, revenu dans le jardin et de l'appui de la fenêtre, cherchant Kobus qu'il n'a pas vu dans la bande.

DIRK, le voyant et vivement.

Eh bien, et toi? Viens donc!

KOBUS, résolument.

Non. Je préfère

Rester ici.

DIRK

Seul?

KOBUS, même jeu.

Oui.

DIRK, avec chagrin et affection.

Pourquoi?

KOBUS, presque sèchement.

C'est mon affaire.

DIRK, sautant dans l'atelier par la fenêtre.

Je devine. Siska doit venir. Tu l'attends.

Devant le silence et la gêne de Kobus.

C'est ça, hein?

Avec énergie et de la douleur contenue.

Ah! bon Dieu! Si j'en avais le temps,

Quel sermon...!

Avec une colère qui éclate.

Toi, l'aimer, cette...!

Kobus lui coupant violemment la parole.

KOBUS

Assez!

DIRK, à voix sourde et en serrant les poings.

Dieu la damne!

KOBUS, troublé, essayant de se défendre.

Mais je ne l'aime pas.

DIRK, ironiquement.

Dis que je suis un âne!

Avec assurance.

Tu crois donc que je n'y vois plus depuis un mois?

Le faisant reculer d'un pas à chaque chose qu'il énonce.

Ses manigances... Vos rendez-vous... Tes émois...

KOBUS, agacé, voulant couper court à la discussion.

Ah!

Il lui tourne brusquement le dos et s'éloigne.

DIRK, d'un ton qu'il essaye de rendre bonhomme.

Bon, bon! Mon sermon, même rentré, t'embête.

Par la fenêtre, viennent encore, en vagues bouffées, des bruits de vivats, de trompette et de tambourin.

KOBUS, lui montrant le dehors, et ironique.

On boit sans toi.

DIRK, prêt à sortir.

J'y vais. Soit! Mais,

En le menaçant gentiment du doigt.

après la fête...

Se forçant pour redevenir jovial.

Et tu ne perdras rien pour attendre. *In vino Veritas.* Une fois Dirk plein comme un tonneau,
C'est sa moralité, tant elle surabonde,
Qui gicle du tonneau, quand on lâche la bonde.

KOBUS, avec mépris et colère, lui montrant la porte.

Vas-y donc t'en remplir, de ta moralité,
Ivrogne!

DIRK, avec chagrin et la voix soudainement très tendre.

Mon Kobus, ne sois pas irrité.

Douloureusement.

Oui, je suis un ivrogne, un gueux, et même pire:
Tous les vices fangeux sont l'air que je respire.
Tu me méprises. Tu fais bien.

Avec énergie et noblesse.

Mais, sois-en sûr,
Dans ma boue, il me reste encor ce coin d'azur:
Une belle amitié, tendre, qui se dévoue.

Lyriquement.

Oh! laisse à cet azur s'illuminer ma boue.

Dans un grand élan d'affection.

Laisse-moi t'aimer comme un frère.

D'une voix qu'étrangle l'émotion.

Non! Tiens! Mieux!

Avec une tendresse profonde qui lui met les larmes aux yeux.

Comme un fils.

S'essuyant les yeux d'un geste brusque, puis se ressaisissant et comme se moquant de lui-même, pour répondre à la mine étonnée de Kobus.

Ça jure, hein, des larmes dans mes yeux?

Avec une gaieté forcée et la voix encore tremblante.

Bah! va, pour une fois, ne leur sois pas sévère.

Même jeu accentué.

Ça mettra, par hasard, un peu d'eau dans mon verre.

Il se sauve en courant et en ressautant par la fenêtre.

Scène III

KOBUS, seul.

Kobus n'a pas eu le temps de retenir Dirk. Mais ce départ, après cette effusion inattendue, l'a laissé très attendri. Il s'assied et se prend à réfléchir.

KOBUS, attendri.

Mon pauvre Dirk!... C'est vrai que, malgré tout, au [fond,
Il est brave..., et qu'il m'aime... et d'un amour profond.
J'en suis certain... Et moi, je l'aime aussi, sans doute...

Non sans une certaine emphase.

C'est parce qu'il a fait naufrage qu'il redoute
De me voir sur les flots ou lui-même embarqua.

Légèrement ironique envers lui-même.

Mais quels flots?... Suis-je donc en danger?...

D'un air détaché après un temps.

Oui, Siska,

Je sais...

Comme faisant son examen de conscience et pensant tout haut.

J'ai du plaisir, certe, à vivre auprès d'elle,

A l'admirer...

Trouvant à son aveu une excuse.

comme un admirable modèle.

Se complaisant dans cette excuse.

Pour un peintre, admirer le beau, c'est un besoin.

S'examinant plus au fond.

Mon admiration va peut-être un peu loin,
Oui, jusqu'à me sentir, parfois, l'âme saisie

Avec un accent douloureux.

D'un étrange frisson presque de... jalousie,

Avec exaltation et comme s'il la voyait devant lui.

Quand Siska, toute nue, et se baignant dans l'air,
Eblouit d'autres yeux que les miens de sa chair.

En discuteur qui cède à un argument.

C'est de la jalousie, en effet.

En discuteur qui répond victorieusement.

Mais, en somme,

Le peintre seul,

En appuyant fortement sur le mot.

le peintre en souffre,

Avec conviction.

et non pas l'homme.

Il se trouve en ce moment devant le tableau de Krul.

Scène IV

KOBUS, REMBRANDT, DAME KRUL

Rembrandt et dame Krul passent devant la fenêtre du fond et s'y arrêtent un instant. Rembrandt, tourné vers dame Krul et l'atelier. C'est sa voix qui tirera Kobus de ses réflexions.

REMBRANDT, du dehors, à dame Krul.

Je n'aurais point passé par Harlem sans le voir,
Et ce m'est un plaisir plus encor qu'un devoir,

En s'inclinant, avec ses manières de gentilhomme.

Croyez-le, dame Krul, d'être un moment votre hôte.

Ils se remettent à marcher et disparaissent derrière la muraille qui sépare la fenêtre de la porte. Kobus, qui s'est dressé à la voix entendue, a eu le temps de voir la belle tournure et les gentilles façons de Rembrandt et d'en être vivement impressionné bien qu'il ne le connaisse pas.

KOBUS, un moment seul, rassis.

Quel est ce visiteur de marque à mine haute?
Comme sa voix est chaude et d'un accent prenant!

Rembrandt et dame Krul sont à la porte qui est restée ouverte et par où elle fait passer Rembrandt devant elle.

DAME KRUL, à Rembrandt.

Entrez donc.

Rembrandt entre le premier. Elle le suit et voit que l'atelier est vide, ce qui la stupéfie.

Ah çà! mais, où sont-ils maintenant?

Ne voyant même pas Kobus caché par la toile de Krul.

Quoi! Plus personne?

KOBUS, se levant et venant.

Moi, dame Krul.

DAME KRUL, de plus en plus étonnée.

Seul? Vous êtes?...

KOBUS, achevant.

Seul.

DAME KRUL, inquiète, s'avançant.

Expliquez-moi...

A Rembrandt, avec embarras.

Vous... permettez?

REMBRANDT, très doux et très poli.

Faites, faites!

Il regarde quelques-uns des tableaux accrochés au mur.

DAME KRUL, à Kobus, aigrement.

Et pourquoi diable ont-ils décampé tous ainsi?

Avec rage, en montrant le tableau de Krul.

Krul n'avait pourtant pas fini son tableau?

KOBUS, très respectueusement.

Si,

Dame Krul.

Le montrant avec admiration.

C'est même un des chefs-d'œuvre du Maître.

REMBRANDT, à dame Krul, toujours très galamment.

A mon tour, voulez-vous, de grâce, me permettre?...

Il désigne le tableau et témoigne d'une vive curiosité à le voir.

DAME KRUL, très aimable.

Mais, comment donc?

Pendant que Rembrandt se dirige vers le tableau et avec un ton mêlé d'orgueil et de colère.

Pour sûr qu'il en a, du talent!

REMBRANDT, devant le tableau et grave.

Oh! certe!

DAME KRUL, à Kobus.

Il ne vous a rien dit en s'en allant?

KOBUS

Rien, dame Krul.

DAME KRUL

Ni rien laissé pour me remettre?

KOBUS

Quoi, dame Krul?

DAME KRUL, l'œil cupide.

L'argent de son tableau.

KOBUS, en accentuant son respect pour Krul.

Le Maître,

Je crois bien, ne l'a pas encor touché.

DAME KRUL, âprement.

Mais si.

Ces messieurs les syndics devaient payer ici.

KOBUS, avec indifférence.

Ils paieront là-bas.

DAME KRUL, furieuse.

Où, là-bas? A la taverne,

Hein?

KOBUS, gêné pour son maitre et comme confus.

Dame!

DAME KRUL, à Rembrandt, avec désespoir.

Eh! oui, dès qu'il n'est plus sous ma gouverne,
C'est là qu'il va,

D'un ton emphatique pour ridiculiser le mot.

le Maître!...

Se laissant de nouveau aller à la colère.

Un beau Maître, ma foi!
Sac à bière! A schiedam! Sac à n'importe quoi!

A Rembrandt, qui a l'air attristé.

Pardon!...

Se remontant quand même.

Mais, voyez-vous, quand il boit, l'imbécile,
Tout l'argent qu'il reçoit, entre les doigts lui file,
A régaler jusqu'à plus soif un tas de gueux.

Au comble de la fureur.

Surtout, ce Dirk!

A Kobus, presque en le bousculant.

Où donc est-il, Dirk?

KOBUS, piteusement.

Avec eux.

DAME KRUL, tout à fait désespérée, presque larmoyante.

Ah! notre pauvre argent, qui fond dans leur godaille!

A Rembrandt, en s'apprêtant à sortir.

Excusez-moi...

REMBRANDT, toujours gracieux.

De rien.

DAME KRUL, même jeu que plus haut.

Mais il faut que j'y aille.
Sans quoi, tout notre pauvre argent, vous comprenez...

REMBRANDT, très sincèrement compatissant.

Je comprends, dame Krul, je comprends.

DAME KRUL, à Kobus, en s'en allant.

Vous, tenez
Compagnie à monsieur...

A Rembrandt, en se retournant, près du seuil, et voulant avoir l'air aimable.

Pas pour longtemps, je pense,
Si je le trouve avant qu'il se rue en dépense.

Reprise de sa fureur.

Et s'il a commencé, bon Dieu, tant pis pour lui!

Je suis prête à tous les scandales aujourd'hui.
Indignée.
Notre argent, notre pauvre argent, bu par ces drôles!
Avec révolte.
Oh! non.
Décidée et batailleuse, en virago.
Je vous le prends, moi, par les deux épaules,
En accentuant le mot avec l'emphase ironique de tout à l'heure, augmentée encore.
Le Maître!...
En faisant le geste de donner des coups de poing.
Et sur son dos cognant cogneras-tu,
Triomphant d'avance.
Je le ramène ici tambour battant, battu!
Elle sort en ouragan.

Scène V

REMBRANDT, KOBUS

REMBRANDT, après le départ de dame Krul, avec pitié.
Mon vieux Krul! Un pareil ménage! Triste! Triste!
Admirant de nouveau la toile de Krul.
Et pourtant, quelle joie en son œuvre persiste!
Quelle santé dans ces tons gras! Et quel esprit!
De la clarté qui chante, et de la chair qui rit!
Ce n'est pas de boisson seulement qu'il s'enivre;
C'est du bonheur jamais rassasié de vivre.
Oh! l'heureux homme!... Il est votre maître?

KOBUS
Oui.

REMBRANDT
Tant mieux!
Vous verrez tout en rose en voyant par ses yeux.

KOBUS
Je cherche à voir aussi, lui-même m'y invite,
Par les miens.

REMBRANDT
Vous avez raison. On va moins vite
Dans le métier, mais plus sûrement et plus loin.
Ah! le métier, d'ailleurs!... Certe, on en a besoin.
Mais non pas que par lui, seul, la main soit conduite.
Il faut l'apprendre à fond pour l'oublier ensuite.
Très aimablement.
Vous avez toujours eu le goût de peindre?

KOBUS, vivement.
Oh! oui.
Tout enfant, j'admirais, curieux, ébloui,
Les formes, les couleurs, leurs nuances sans nombre,
Les jeux prestigieux de la lumière...

REMBRANDT, gravement.
Et l'ombre?

KOBUS, surpris.
L'ombre?

REMBRANDT
Oui. Ce noir qui n'est jamais fait de noir pur;
L'ombre où tous les reflets sont dans le clair-obscur;
L'ombre où sommeille et rêve une lueur lointaine
Comme un rais de soleil au creux d'une fontaine.
On doit aimer aussi cela, mon cher enfant.
A coup sûr, le soleil radieux, triomphant,
Brutal, est beau; la joie épanouie est belle;
Faire chanter, danser les tons en ribambelle,
Comme Krul, être le don Juan des couleurs,
C'est admirable... Mais, les regrets, les douleurs,
Les lassitudes, les amertumes, les transes,
Tout ce que l'être humain exsude de souffrances,
N'est-ce pas de la vie encore, et dont il faut
Exprimer la tristesse et peindre le sanglot?
Avec quoi, si ce n'est avec ces clartés pâles
Qui, dans l'ombre, en pleurant, passent comme des râles?
Par elles s'illumine, à leur subtil éclair,
Ton sourire dolent, ton regard, triste chair,
O chair des pauvres, dont la tristesse réclame
Qu'on en fasse jaillir, hors des ténèbres, l'âme.
Cette âme-là, cette âme aux lamentables yeux,
Aucun ton ne lui sied parmi les tons joyeux
Dont Krul et ses pareils font flamber leur palette.
C'est quand on souffre avec elle qu'on en reflète
Le mystère, le rêve, et les étranges fleurs;
Et l'on n'en trouve les introuvables couleurs
Que dans son âme en deuil dont le prisme s'irise
De tons agonisants pendant qu'elle se brise.

Scène VI

REMBRANDT, KOBUS, DAME KRUL

Dame Krul revient triomphante, mais avec la joue rouge, la coiffe et le chignon de travers, un bout de guimpe en loques, visiblement échappée d'une acharpignade avec Krul. Elle brandit une bourse qu'elle agite comme un trophée.

DAME KRUL, bravement.
Ah! ça n'a pas été sans peine, sans gros mots,
Sans combat de jurons et de noms d'animaux,
Et même d'un peu plus...
Se frottant la joue.
J'en ai l'oreille rouge...
Mais n'empêche!
Glorieusement et faisant sonner les pièces dans la bourse qu'elle secoue.
Je l'ai là, qui vit et qui bouge,
Notre argent.
Tirant la bourse et la baisant avec tendresse.
Va, mignon, ils ne te boiront pas...
A Rembrandt, en se dirigeant vers la porte de sa chambre.
Excusez-moi. Je vais dans ma banque,
En riant.
un vieux bas,
Le mettre en dépôt, sain et sauf de toutes craintes.
En se retournant avant de sortir.
Krul vous attend à la taverne des Trois-Pintes,
Et pour tous, disent-ils, l'honneur sera très grand
De pouvoir à la fois fêter
Avec une révérence.
Krul et Rembrandt.
Elle entre dans sa chambre.

Scène VII

REMBRANDT, KOBUS

Au nom de Rembrandt, Kobus est saisi d'une vive émotion.

KOBUS, comme en extase.
Rembrandt!...
Les mains jointes, dans une humilité suppliante.
Oh! pardon!...
Avec ravissement.
Quel souvenir dans ma vie!
S'approchant de Rembrandt, avec une sorte de dévotion.
Vous, Maître que j'adore!...

REMBRANDT, avec mélancolie et douceur.
Et moi, je vous envie,
Mon enfant. Rien ne vaut la jeunesse, l'éveil,
L'aurore.

KOBUS, enthousiaste.
C'est au soir, Maître, que le soleil
Est le plus...

REMBRANDT, avec amertume.
Oui; mais dans sa splendeur rouge et verte,
Ce qu'il épanche à flots de sa poitrine ouverte,
Ce qui fait la tristesse et la gloire du ciel,
C'est le sang de son cœur, un sang mêlé de fiel.

KOBUS, avec une vénération profonde.
O Maître, la leçon que votre deuil m'enseigne,
Je l'ai comprise

D'une voix grave et résolue.

Il faut, pour être grand, qu'on saigne,
Qu'on ait aimé, pleuré, désespéré.

REMBRANDT, très simplement.

Je crois.

D'une voix grave et triste.

On ne doit se sentir un Dieu que sur la croix.

Kobus reste comme atterré. Rembrandt sort, la tête penchée sur la poitrine, d'un pas lent. Kobus le regarde une dernière fois passer, ombre mélancolique, devant la fenêtre.

Scène VIII

KOBUS, seul.

Un temps de silence pendant lequel il réfléchit.

KOBUS, à mi-voix rêveuse.

Comment choisir?... Rembrandt!.. Krul!... Quelle [différence!...
L'un exalte la joie et l'autre la souffrance...
Par quel chemin va-t-on vers ta cime, ô beauté?

Scène IX

KOBUS, SISKA.

Siska entre gaiement, vive, en coup de vent, par la fenêtre.

SISKA

Enfin, te voilà donc seul!

Avec une petite moue de dépit.

Comme il est resté,
Cet homme! Je guettais son départ dans la rue.
Quel bavard! Il m'en a fait faire, un pied de grue!

KOBUS, gravement.

C'est Rembrandt.

Dame Krul.

SISKA, d'un ton indifférent.

Ah!

KOBUS, insistant avec respect pour le maître.

Tu sais, Rembrandt!

SISKA, toujours même jeu.

Je connais, oui.
De nom, pas plus. Je n'ai jamais posé pour lui.

Scène X

KOBUS, SISKA, DAME KRUL

Dame Krul sort de sa chambre, l'air en joie, la toilette requinquée.

DAME KRUL, gaiement.

Ma foi, j'y vais aussi, là-bas, à la ribote,
Puisque c'est les syndics qui régleront la note.

Apercevant Siska, et assez aigrement.

Tiens! Que viens-tu donc faire ici, toi? Ce n'est pas
Jour de pose où l'on ait besoin

Ironiquement.

de tes appas.

SISKA, prenant un air timide.

Non. Je passais...

DAME KRUL, familièrement commère.

Tu n'en es point de la godaille,
Petite gaupe?

Devant le silence de Siska qui, d'ailleurs, sourit.

Bon! Je vois. L'œil en bataille,
La bouche en cœur,

Avec un ton et une mine aux sous-entendus égrillards.

tu viens ici pour...

KOBUS, révolté.

Permettez,
Dame Krul!

SISKA, affectant la pudeur offensée.

De pareils soupçons!...

DAME KRUL, jovialement agressive.

Quels effrontés!

Montrant Kobus.

Ça fait le coq, avec son air sainte nitouche!

Montrant Siska.

Et cette autre, jouant l'hirondelle farouche!

Dans un brusque coup de mélancolie tendre.

Dire qu'on fut ainsi, Krul et moi, dans les temps!

En se rengorgeant.

Un joli couple, dame!

SISKA, du bout des lèvres.

Il y a quarante ans.

DAME KRUL, se rebiffant.

Non, coquine, pas plus de vingt.

SISKA, même jeu que plus haut.

Mettons-en trente.

DAME KRUL, fièrement.

N'empêche que j'étais alors sans concurrente,

En se carrant.

Comme modèle.

SISKA, comme en étouffant un rire.

Vous?

DAME KRUL, se carrant de plus en plus.

Oui, moi, je t'en réponds.

Dans une marche d'allure orgueilleuse, en roulant fortement les hanches.

Un corps au gabarit de navire à trois ponts!

Avec un regard méprisant, de haut en bas, pour Siska.

Mieux en chair que le tien, nymphe à la Harlequine!

Retombant à une pose avachie et avec tristesse.

Ce qu'on devient, pourtant, quand l'âge vous fait quine!

Avec une pitié à fond de méchanceté, à Siska.

Tu verras ça, mignonne.

Lui montrant Kobus.

Et tu le verras, lui,
Etre l'ivrogne épais qu'est mon Krul, aujourd'hui.

La pitié faisant de plus en plus place à la méchanceté, puis cette méchanceté se fonçant de colère et d'âpre

amertume jusqu'à la fin où le tout se fondra en une sorte d'éloquence rageuse, triste et canaille.

Allez, recommencez, le coq et l'hirondelle,
Notre ancien roman rose entre peintre et modèle!
S'il dure, il finira dans le noir, mes petits,
Par un couple hargneux de vieux désassortis,
Où l'amour tourne en haine et la frimousse en trogne,
Où l'on se dit pour noms d'oiseaux: « Bandit!
[Carogne! »
Où l'on est deux forçats, l'un à l'autre enchaînés,
Qui ne s'embrassent plus qu'en se mangeant le nez!

SISKA, avec un rire mauvais.

Ah! Ah!

DAME KRUL, amère et sombre.

Tu ris de ça, toi?

SISKA, insolente.

Faut-il que je pleure?

DAME KRUL, même jeu que plus haut.

Sûr!... Quand nous rentrerons, Krul et moi, tout à
[l'heure,
Soûls, regarde-nous bien : tu ne riras plus tant.

Elle se dirige vers la porte.

SISKA, même jeu que plus haut.

Pourquoi?

DAME KRUL, du seuil, prête à sortir, et sinistrement.

Parce que nous, c'est vous.

Elle sort par la porte de gauche, les laissant atterrés. Un silence soudain, on la voit passer devant la fenêtre et les regarder avec un mauvais rire silencieux. Siska prend soudain Kobus par le cou, et d'une voix aigre, insolente, crie à dame Krul.

SISKA

Pas pour l'instant,
La vieille!

KOBUS, avec reproche.

Oh! Siska.

Dame Krul leur montre le poing et disparaît.

Scène XI

KOBUS, SISKA

SISKA, répondant au reproche de Kobus et en colère.

Quoi! Cette caricature
Nous tire à bout portant la mauvaise aventure,
Et je la lui paierais avec un compliment!
Ah! par exemple, non! D'autant plus qu'elle ment,
La sorcière! En voilà des contes! C'est stupide.
Parce que son pochard de Krul...

KOBUS, même sentiment que plus haut.

Oh!

SISKA, continuant.

...dilapide
A la taverne tout l'argent de sa maison.

Avec un grincement de joie mauvaise.

(Et, d'ailleurs, c'est bien fait, dame!)

Reprenant le fil de son raisonnement.

Est-ce une raison
Pour t'accuser aussi d'être un ivrogne?

KOBUS, conciliant.

En herbe!

SISKA

C'est tout comme.

Sa colère se faisant moqueuse.

Et son corps!... Hein? De quel air
[acerbe,
Et de haut, elle a dit:

Imitant le ton et la pose de dame Krul tout à l'heure.

« Mieux en chair que le tien! »

Tout à fait en gouaille et s'y délectant.

Je te crois! Il devait lui falloir du soutien,
Tout un échafaudage et construit sur commande,

Avec le geste de soutenir des seins énormes.

Pour supporter ses deux barils de chair flamande.

Allant et venant et se donnant l'air dépité contre ce goût des Hollandais pour les grosses femmes.

Oh! je sais bien, les poids, les masses, les largeurs,

Elle a souligné chaque mot du geste, le ridiculisant.

Vous aimez ça, dans ton pays de gros mangeurs.

KOBUS, gentiment.

Pas tous.

SISKA, radoucie.

C'est vrai. D'aucuns sont d'avis, tu t'y ranges,

En se mettant la main sous les seins pendant la seconde partie du vers.

Qu'on peut aux potirons préférer les oranges.

KOBUS, même jeu que plus haut.

Certe.

SISKA, avec perversité.

Ainsi, tiens, son Krul!

Refaisant le même geste que plus haut et avec un regard lascif vers sa gorge.

Ce qu'il en est friand!

Avec une assurance et en soulignant d'un sourire mauvais un clin d'œil pervers.

Je le lui soufflerais d'un clin d'œil, en riant,
Son Krul!

Dans une bouffée d'orgueil qui monte.

Et pas lui seul! Mais le Krul de bien d'autres!

En se rengorgeant de plus en plus dans la conscience orgueilleuse de sa séduction.

Car plus d'un y voudrait dire ses patenôtres,
A l'autel de beauté de ce joli corps-là;
Et même on y dirait la messe en grand gala,
Si je voulais.

En se pavanant, triomphante.

Mais oui! Que le désir me prenne
De revoir Amsterdam, et j'en serai la reine.

En s'asseyant, rêveuse, et comme prise à des souvenirs.

Je l'étais bien, voilà trois mois!

Avec un geste vague et un fond de regrets.

J'étais...

Brusquement, se débarrassant de ses souvenirs.

Un jour,
J'ai tout planté là.

Avec un geste d'insouciance gamine.

Pft!

KOBUS, timidement curieux.

Et pourquoi?

SISKA, comme si elle allait répondre.

Pourquoi?... Pour...

Après un instant de réflexion et avec un sourire étrange.

Je ne sais pas.

Comme ayant trouvé une suffisante explication.

Je m'ennuyais.

Avec énergie.

Quand je m'ennuie,
Je pars. Devant moi!... Tout, plutôt que cette pluie
Dans l'âme!

Avec un frisson en se pelotonnant sur elle-même.

Frrr!

Avec une pitié un peu moqueuse.

Vous, dans ton pays, en radeau,
C'est drôle, on aime ça, les ciels gris, noyés d'eau.

KOBUS, en peintre et poétiquement.

Oui, leur mélancolie a des tons fins, les charmes
D'un sourire parmi des pleurs.

SISKA, d'un ton farouche.

Je hais les larmes.

KOBUS, après un temps et avec une curiosité inquiète.

Quel est-il ton pays, à toi?

SISKA, même sourire étrange que plus haut.

Je ne sais pas.

Devant l'étonnement de Kobus.

Non, ça non plus.

En rêverie.

Là-bas! Il doit être là-bas,
Très loin.

Son imagination s'exaltant.
Sous un ciel bleu, d'un bleu dur, où flamboie
Un soleil fou versant du feu dans la joie.
Avec passion, les mains crispées sur sa poitrine.
Ah! ce feu, cette joie, ils sont là, je les sens.
En tristesse.
Pourtant, c'est en Hollande, ici, que des passants
Me trouvèrent, un soir de pluie, au seuil d'un bouge,
Pauvre petit tas noir dans un grand foulard rouge.
Qui m'avait mise là? Quelle fille de quai,
Maîtresse d'un soudard espagnol rembarqué?
Avec un geste de détachement.
Je n'ai point là-dessus fait de recherches vaines.
Dans un mouvement d'éloquence qui va monter peu à peu et finir en violence farouche.
Mais, j'en suis sûre, au feu qui me court dans les [veines,
Au fauve éclair qui dans mes yeux d'or resplendit,
Mon père en était un de ceux, qui, m'a-t-on dit,
Ont tenu si longtemps ton pays sous leur botte
Et l'ont noyé de sang en en faisant ribote.
KOBUS, dans une noble révolte de patriotisme indigné.
Nous en avons tiré vengeance. Ils n'y sont plus.
SISKA, soudainement radoucie et humble presque.
Oh! ne te fâche pas! Vous êtes résolus,
Braves, tenaces, fiers,... et vainqueurs, je l'avoue.
D'une voix caressante.
Ça te va bien, d'ailleurs, cette flamme à la joue;
Avec un sourire et une pointe de malice.
Et ce que j'en ai dit, c'était, grand innocent,
Pour mettre à ta peau blanche une rose de sang.
KOBUS, attendri et troublé.
Siska!
SISKA, se faisant très tendre et soumise.
Je ne suis pas, tu sais, aussi méchante
Que j'en ai l'air. Souvent, être douce m'enchante;
Très douce; je me sens de chez vous, comme si
Ma mère dans mon cœur voulait revivre aussi.
Je deviens Hollandaise alors plus qu'Espagnole.
Celle-ci gronde en moi; mais l'autre y rossignole.
KOBUS, de plus en plus troublé, jusqu'à l'inquiétude.
Quel être singulier tu fais!
SISKA, même sourire étrange que plus haut.
Peut-être!... Et puis?...
Est-ce ma faute?... Il faut m'aimer comme je suis.
Comme regrettant ses paroles.
Mais de quoi vais-je là te parler? Je suis folle.
Tristement.
Loin de moi ta pensée, en m'écoutant, s'envole.
Jalousement et la voix basse.
Près de...
Avec un désespoir résigné, simple.
Ça se voit bien, que tu ne m'aimes point.
KOBUS, avec douleur.
Oh! Siska, quel reproche injuste!
Elle fait de la tête signe que non. Il insiste avec force.
Au dernier point.
Elle continue à faire signe que non.
Réfléchis. Suis-je donc, en vérité, près d'elle,
Avec une admiration passionnée.
Lorsque là, me grisant de toi?...
SISKA, avec une pointe d'ironie.
Comme modèle!
Avec un geste l'empêchant de répondre.
Sans doute, la beauté, la grâce de mon corps,
Les lignes, les couleurs, t'en plaisent. Leurs accords
Dans ton âme de peintre allument une extase;
Avec une passion violente.
Mais, quand on aime, c'est tout l'être qui s'embrase,
Et qui se fond d'un coup dans ce brasier ardent.
Ah! si tu le voulais, mon Kobus, cependant!
Comme on serait heureux!
Devant son air un peu effaré de cette passion.
Tais-toi! Laisse-moi dire.
Si j'ai crié des mots trop forts, je les retire.
Avec supplication, tendresse, câlinerie, de plus en plus jusqu'à la fin.
Oh! non, non, ne crains rien, va, notre amour charmant
N'aurait rien d'un brasier farouche et consumant.
Il serait bon, gentil, câlin. La Hollandaise
T'y ferait un nid doux, fleuri de calme, d'aise,
De travail. Oui, surtout de travail, tu verrais!
Mon logis d'Amsterdam est si joli, si frais!
Ton art aurait en moi sa petite servante,
Qui, morte à tous les yeux, aux tiens toujours vivante,
Garderait toutes les roses de son rosier
Jalousement, pour toi, seul. A t'extasier
De mon corps, quand dans l'air qui le baise, il frissonne,
Tu serais, m'entends-tu, le seul, le seul. Personne
N'en pourrait jamais plus voir les trésors secrets.
Ah! le beau rêve, et quels chefs-d'œuvre tu ferais!
KOBUS, dans un élan d'enthousiasme.
Oui, oui, je les ferai, j'en ai la certitude,
Ces chefs-d'œuvre.
Avec passion, presque délirant.
Ah! ton corps! Ton corps!...
En peintre grisé d'art.
Chaque attitude
De ton corps m'en révèle un qui naît par hasard,
Fleur éclose de ton caprice, fleur sans art,
Où tout l'art cependant épuiserait ses veilles
Sans en pouvoir jamais traduire les merveilles.
Avec force et foi.
Et je les traduirai, j'en suis sûr, je le veux.
En détaillant, avec une fièvre d'admiration artistique aussi ardente qu'une fièvre amoureuse.
Et ton visage si mobile, et tes cheveux
En grappes de raisins où grouille une couleuvre,
Et ton sourire, et ce chef-d'œuvre des chefs-d'œuvre,
Tes yeux, tes yeux d'or fauve et d'or vert, miroitants
Comme la mer quand il va faire mauvais temps,
Tes yeux lourds de caresse ensemble et de menace.
Dans un enthousiasme d'art et une exaltation vers la gloire qui vont grandissant jusqu'à la fin où ils s'épanouissent en explosion d'orgueil.
Dans quel enthousiasme enivré, fou, tenace,
Je travaillerai, seul, tout seul à les avoir,
Ces trésors! Quel divin, quel suave devoir,
En étant le gardien, d'en être l'interprète!
Va, toute la ferveur de mon âme y est prête.
Si c'est mon existence entière qu'il y faut,
Je l'y consacrerai dans un culte dévot.
Ton corps miraculeux de couleur et de ligne,
Par le miracle de mon art j'en serai digne,
Et je lui donnerai, peint tel que je le vois,
En l'immortalisant, ma gloire pour pavois.
SISKA, ravie.
O Kobus, mon Kobus, c'est donc vrai, que tu m'aimes?
KOBUS, toujours dans la même exaltation.
Oui.
SISKA, à voix douce et mutine.
Dis-le-moi... Mais par d'autres mots.
KOBUS, surpris.
Quels?
SISKA, même jeu que plus haut.
Les mêmes
Que ceux dont je me sers et qu'on dit en aimant.
KOBUS, ouvrant de grands yeux.
Je ne te comprends pas.
SISKA, très câline.
Dis-moi tout simplement:
« Je t'aime. »
KOBUS, répétant, sans fièvre sensuelle.
Je t'aime.
SISKA, de plus en plus câline.
Oh! mieux que ça. Dis encore.
KOBUS, avec plus de force.
Je t'aime.
SISKA, toujours même jeu.
Dis que tu m'adores.

KOBUS, avec passion.
Je t'adore.
SISKA, le pressant.
Dis qu'avec moi tu partiras.
KOBUS, énergiquement.
Je partirai.
SISKA, tout contre lui, avec l'air de douter.
Bien sûr?
KOBUS, même jeu que plus haut.
Oui.
SISKA
Dis que tu le jures.
KOBUS, très sérieux.
C'est juré.
SISKA, très douce et lentement.
Et quand partons-nous?
KOBUS, gêné.
Mais...
SISKA, vivement.
Tout de suite, j'espère?
KOBUS, résistant, effaré de cette brusquerie.
Oh! tout de suite!...
Siska fronce les sourcils.
Il faut que j'écrive à mon père.
SISKA, avec une sourde irritation.
Pourquoi ça?
KOBUS, la calmant.
Réfléchis. Je dois lui faire part
De mon projet...
SISKA, franchement colère.
Ce n'est qu'un projet?
KOBUS, vivement.
Non. On part.
Je l'ai juré.
Avec hâte, pour la forcer d'écouter jusqu'au bout.
Pourtant je ne puis me permettre,
Voyons, de quitter Krul, qu'il m'a choisi pour maître,
Sans donner mes raisons, sans dire au pauvre vieux
Qu'Amsterdam, dont il a si grand peur, me vaut mieux,
Sans lui faire entendre...
SISKA, l'interrompant enfin et brusque.
Et s'il ne veut pas entendre?
KOBUS, la rassurant.
Il suffira d'un peu de patience...
SISKA, éclatant.
Attendre!
KOBUS, un peu penaud.
Dame!
SISKA, même jeu que plus haut.
Le bon vouloir d'un...
Avec un rire nerveux.
Ah! Ah!
Dédaigneuse et résolue.
Non, merci!
KOBUS, suppliant.
Ma petite Siska!
SISKA, exaspérée.
Mais je m'ennuie ici!
Je m'ennuie à mourir. Je m'en veux, me déteste
D'y rester. Pour toi seul, depuis trois mois j'y reste.
En se tordant les bras d'indignation douloureuse.
Ah! misère, c'est ça qu'il appelle aimer, lui!
Malgré les protestations de Kobus et avec ironie et cruauté.
Soit! Soit! Ecris! Attends!... Moi, je pars aujourd'hui.
KOBUS, avec désespoir.
C'est impossible.
SISKA, avec férocité.
Tout à l'heure! Tout de suite!
Et c'est mieux qu'un départ, tu sais, c'est une fuite.
Ce corps que je t'offrais, auquel tu fais affront,
Tu ne le verras plus et d'autres le prendront.
KOBUS, les mains jointes, presque à genoux.
Non, non, je t'en supplie! Oh! non. Pas ça! De grâce!

Scène XII

LES MÊMES, DIRK

Dirk paraît pendant que Kobus dit le dernier vers. Il est gris, titubant un peu. Il comprend tout de suite, à l'attitude de Kobus suppliant, à celle de Siska furieuse, qu'il tombe en plein dans une scène.

DIRK, à la fenêtre, à voix pâteuse.
Déjà la guerre!... Et moi qui, grave, en voix basse,
Venais expectorer le plus beau des sermons...
Il continue son chemin vers la porte.

Scène XIII

KOBUS, SISKA

SISKA, énervée.
Oh! ce Dirk!
KOBUS, conciliant et câlin.
Ma Siska!... Puisque nous nous aimons,
Ce qu'il va dire, ou rien, qu'est-ce que ça peut faire?
SISKA, toujours même jeu, s'accentuant.
Non! Non! Ecoute ses sermons.
KOBUS, toujours même jeu.
Mais!...
SISKA, toujours même jeu.
Je préfère.
KOBUS, toujours même jeu.
Voyons!
SISKA, toujours même jeu.
Ils sont parfaits.
KOBUS, toujours même jeu.
Tes baisers sont meilleurs.

Scène XIV

LES MÊMES, DIRK

DIRK, encadré dans la porte, riant.
Ah! Ah! Ah!
SISKA
Toi, va donc cuver ta bière ailleurs!
DIRK, jovial, la bouche pâteuse.
Ma bière et mon schiedam, l'un faisant couler l'autre.
KOBUS, avec un peu de colère et plus encore de dégoût.
Laisse-nous.
DIRK, même jeu que plus haut.
Point. Je tiens à mon rôle d'apôtre.
J'y suis parfait.
Essayant de prendre une pose digne.
Je veux le jouer, nom de nom!
Titubant.
Les pieds vont de travers un peu.
Se raidissant, fixe.
La tête, non.
SISKA, voulant se détacher de Kobus.
Adieu, Kobus!
KOBUS, la retenant et avec feu.
Je pars avec toi.
DIRK, stupéfait, dégrisé un peu.
Hein? Ensemble!
KOBUS, résolument.
Oui.
SISKA
triomphante et ironique, en appuyant sur les mots, avec un regard de défi à Dirk.
Pour Amsterdam.
Dirk se passe la main sur les yeux et le front comme pour en chasser l'ivresse.
DIRK, à voix étranglée.
C'est sérieux?
SISKA, gouailleuse.
Il me semble.
Siska, profitant d'un geste de Dirk, a passé derrière lui et couru à la porte.

KOBUS, violemment.

Oui, oui! Pour Amsterdam. Avec elle.

DIRK, les yeux grands ouverts.

Es-tu fou?

KOBUS, avec passion.

Pire encor, si tu veux! Mais j'irai n'importe où,
Avec elle. C'est mon idole, mon modèle,
Ma muse, tout. Je ne peux plus me passer d'elle.

DIRK, avec supplication, prenant les mains de Kobus.

Kobus, je t'en supplie, un mot!... C'est mon devoir...
Attends...

KOBUS, appelant Siska, tenu par Dirk.

Siska!

SISKA, du jardin, à la fenêtre.

Je pars dans une heure. Au revoir!

Elle se sauve en courant.

Scène XV

DIRK, KOBUS

Kobus a voulu s'élancer pour rejoindre Siska ; mais Dirk l'a repoussé et se tient entre la fenêtre et lui.

KOBUS, pendant que Dirk le tient encore.

Siska! Siska!

Dégagé de Dirk et repoussé par lui, mais voyant que Dirk est résolu à ne pas le laisser sortir, l'interpellant avec colère.

Tu vas me laisser, toi, j'espère,
Passer?

DIRK, très ferme.

Non.

KOBUS, furieux.

De quel droit?

DIRK, avec autorité.

Du droit qu'aurait ton père.

KOBUS, de plus en plus furieux.

Va-t'en! Tu ne l'es pas.

DIRK, avec tendresse.

Si, mon Kobus, un peu.

KOBUS, tout à fait hors de lui, menaçant et s'avançant.

Mais mon père en personne...

Dirk se rue sur lui et le repousse avec force.

DIRK, en se ruant sur lui.

Ah! tonnerre de Dieu!

Après l'avoir repoussé et en marchant vers lui.

Mauvais fils, dont le cœur crache un pareil blasphème,
Que rien n'arrête, quand je devrais, toi que j'aime,

Les mains ouvertes, tendues vers Kobus, et l'empoignant au cou.

Te tenir par la gorge au bout de mes deux bras
Pour te forcer à m'entendre, tu m'entendras.

Kobus a, un moment, la velléité de lutter, puis y renonçant soudain, méprisant et froid, il s'assied, l'air têtu et sourd.

KOBUS, à dents serrées.

Soit, Dirk! Je t'entendrai; mais les oreilles closes.

En haussant les épaules et l'arrêtant du geste.

Je sais ce que tu vas me dire! Un tas de choses
Contre elle. Je me les suis dites. Des regrets,
Des remords, oui, j'en ai. Cuisants.

Les bras au ciel.

Et puis après?

Sombre et ardent.

Je l'adore, voilà. Tous les prêches du monde
N'y feront rien. Tant pis! Trouve-moi lâche, immonde!
Je l'adore!... Je veux...

DIRK, avec pitié et force.

Mais, mon pauvre petit,
Tu ne le vois donc pas, quel gouffre t'engloutit,
Quel mælstrom de démence et de malheur t'emporte,
Combien tu vas pleurer, souffrir, saigner?

KOBUS, avec exaltation.

Qu'importe!

Debout et avec un lyrisme légèrement déclamatoire.

O toi, dorénavant mon maître, ô grand martyr,
O Rembrandt, j'ai raison, n'est-ce pas, de partir?
Les plus atroces croix sont les femmes méchantes,
Cruelles. Donc...

DIRK, surpris et moqueur.

Ah çà! Qu'est-ce que tu me chantes?

KOBUS, avec gravité, puis redevenant lyriquement déclamatoire.

On ne doit se sentir un dieu que sur la croix,
M'a dit Rembrandt. Si c'est la femme que tu crois,
Celle dont je me fais l'humble esclave, la chose,
Tant mieux! Je monte en croix pour mon apothéose!

Dirk a écouté ces paroles déclamatoires, d'abord avec surprise, puis avec une expression moqueuse ; et la dernière emphase lui donne une envie de rire qu'il réprime à grand'peine.

DIRK, avec un geste d'une intonation d'admiration ironique.

Diable!

KOBUS, avec tristesse et un peu de mépris.

Pourquoi ris-tu?

DIRK, très pince-sans-rire.

Je ne m'attendais point
A des mots d'aussi large envergure.

Avec les mains battant l'air comme des ailes prenant un essor gigantesque, et son geste en raillant le lyrisme démesuré.

Un tel point
De vue...!

Très simplement.

Et si je ris, c'est que tu me désarmes.

KOBUS, gravement.

Rembrandt m'a dit cela, le cœur gonflé de larmes;
Et moi qui l'écoutais, j'en avais les yeux pleins.

Avec une pitié hautaine.

Si tu ne comprends pas, pauvre homme, je te plains.
Sans t'en vouloir, d'ailleurs; car ce n'est pas ta faute.

Avec importance.

Mais tu vois, ma raison de partir est plus haute
Que tu ne pensais.

DIRK, sur le même ton exagéré pour en souligner le ridicule.

Oh! la soif d'être un martyr,
Je vois...

Avec l'admiration ironique de plus haut.

Sublime!

KOBUS, très digne.

Alors, tu me laisses partir?

DIRK, le prenant par le bras et très paterne.

Oui, mon petit Kobus, oui.

Gentiment, comme à un enfant.

Mais pas avec elle
Toute seule.

Répondant vivement à la mine interrogative de Kobus.

J'en suis aussi, de sa séquelle,
Moi, tu sais. Les Siskas n'ont-elles pas besoin
D'avoir toujours un Dirk qui traîne dans un coin?

Avec une bonhomie et une jovialité qui vont aller croissant jusqu'à la fin, parmi des bourrades et des étreintes affectueuses dont il le roule et l'enveloppe tout en parlant.

Une reine veut son bouffon. Voici le vôtre.
Elle et moi ne pouvons nous passer l'un de l'autre.
Il me faut sa splendeur. Il lui faut mon esprit.
Et puis, et puis, plus on est de fous, plus on rit!
Vive l'amour! Vive Amsterdam! Vive la joie!
Et puis, tu verras ça, fiston, quand on se noie,
Comme il est bon d'avoir, au moment du danger,

En le serrant dans ses bras.

Un ami qui vous aime,

Avec un geste de la main droite traçant dans l'air la courbe que fait le corps d'un plongeur qui pique une tête.

et qui sait bien plonger.

RIDEAU

Katje. Siska. Kobus.

SCÈNE PREMIÈRE. — Katje : « *On ne peut pas toujours être en bras de chemise !* »

ACTE III

LA CHAMBRE A COUCHER DE SISKA

A droite, au fond, en pan coupé, porte donnant sur l'escalier qui mène au rez-de-chaussée. A droite, cheminée hollandaise. A gauche, au fond, en pan coupé, faisant pendant à la porte de droite, porte donnant sur un cabinet noir au bout duquel est censé s'amorcer un escalier de service menant à la cour de derrière. A gauche, en pendant à la cheminée, une table de toilette près d'une psyché. Au fond, au milieu, dans une alcôve à tentures chaudes, un lit ayant le chevet à gauche et le pied à droite. Meubles disparates, mais riches pour la plupart, parmi lesquels une petite table pour en-cas de mangeaille, près du lit, puis des coffres en cuir de Cordoue, un bahut à liqueurs et friandises, une armoire à lingerie et à robes, des fauteuils et des chaises en tapisserie, des bibelots précieux, des objets exotiques de Java, de Chine, des Indes, de rares étoffes, des faïences, des pièces d'argenterie, des cabinets de laque, etc... La chambre, encombrée de trésors, doit donner surtout l'impression d'un nid d'amour, très opulent, mais encore plus voluptueux.

Scène première

SISKA, KOBUS, KATJE

Siska, en peignoir, est assise devant la table de toilette où Katje est en train de la coiffer. Kobus, en bras de chemise, est assis sur le pied du lit, accoudé au bois.

SISKA, bâillant et s'étirant.

Hah!... J'aurais bien, jusqu'à midi, fait la marmotte.

KOBUS, même jeu.

Et moi, donc!

Katje prend sur la toilette un flacon qu'elle débouche et met sous le nez de Siska.

KATJE

Flairez! Fort! C'est de la bergamote.

SISKA, après avoir respiré le flacon.

Oui, ça réveille.

Katje repose le flacon et déploie une robe dont elle va revêtir Siska tout en parlant.

KATJE, faisant admirer la toilette.

Est-il coquet, ce négligé!

KOBUS, avec une pointe de dépit.

J'espère que vous la faites belle, Katje!

KATJE, avec importance.

Il faut.

KOBUS, même jeu que plus haut.

Pour recevoir qui?

KATJE, après avoir cherché un instant.

Le maître de danse.

KOBUS

Quel personnage!

KATJE, piquée au jeu.

Mais... c'est quelqu'un d'importance.

KOBUS, même jeu.

Fichtre!

KATJE, gravement.

Il fréquente chez nos plus honnêtes gens,
Et professe à bon droit des goûts très exigeants
Sur le maintien, monsieur Kobus, et sur la mise.

Pendant qu'elle revêt Siska de la toilette, et avec une révérence ironique à Kobus.

On ne peut pas toujours être en bras de chemise.

Kobus saute du lit et vient vivement à Siska.

KOBUS, amoureusement.

Je resterais avec moins encor.

Plus amoureusement incliné vers Siska qu'il baise dans le cou.

Tu veux, dis?

KATJE, le repoussant.

Prenez garde! Vous dérangez les bigoudis.

KOBUS, avec des yeux de désir.

Ça te fâche, Siska?

SISKA, avec une pointe d'agacement.

Quoi?

KOBUS, même jeu que plus haut, se rapprochant.

Que je les dérange.

Katje fait, sans être vue de Kobus, des gestes à Siska pour lui dire de renvoyer Kobus.

SISKA, même jeu que plus haut, accentué.

Mais oui, voyons.

Kobus insiste, et de nouveau baise Siska sur la nuque, quoiqu'elle veuille s'écarter de lui.

KOBUS

Ta peau sent l'œillet et l'orange.

La respirant avec passion.

Humph!

SISKA, le repoussant.

Tu l'as respirée assez.

KOBUS, avec flamme.

Jamais assez!

Ah! comme au premier jour, depuis trois mois passés,
J'en adore l'odeur, qui m'est toujours nouvelle,
Qui me grise, me fait chavirer la cervelle,
Me jette, pantelant d'amour, à tes genoux.

Il s'agenouille, en effet, devant elle, l'enlace, la serre dans ses bras.

Ah! Siska, ma Siska, vivons seuls, entre nous,
Sans importun qui nous sépare, sans personne,
Rien qu'à nous aimer!

KATJE, furieuse.

Vrai, madame, il déraisonne.

Dites-le-lui donc.

SISKA, se désenlaçant et presque brutale.

Oui, sois sage.

KOBUS, ardemment.

L'ai-je été,
Quand pour toi, pour te suivre ici, j'ai tout quitté?
Le suis-je, quand je mens à mon père en des lettres
Où je raconte mes travaux, mes nouveaux maîtres?

Avec amertume.

Des maîtres! Je n'en ai plus qu'un : toi! Mes travaux?
Finis!... Ce que j'avais rêvé, ce que je vaux
Peut-être?... Oublié!...

Avec une énergie sombre.

Toi! c'est toi la plus forte.
Ton corps est le tombeau de ma volonté morte.

Dans une exaltation farouchement passionnée.

Oh! je ne m'en plains pas. Je ne t'en veux de rien.
Je sais que je suis fou. Je trouve que c'est bien.
Mais au moins, laisse-moi la boire, ma folie,
Jusqu'à plus soif, jusqu'au tréfonds!

KATJE, froidement.

Jusqu'à la lie.

KOBUS, interloqué.

Hein? Vous dites?

KATJE, doucereuse et chattemite.

Je dis, hélas! ce qu'il en est.
Que votre cœur en croie un cœur qui s'y connaît,
Le cœur d'une humble vieille, experte en bien des choses,
C'est à les manier qu'on effeuille les roses;
Un paradis trop chaud tourne vite en enfer.
Bref, vous seriez gentil d'aller prendre un peu l'air.
Vous y rafraîchiriez votre sang qui fermente.
Puis, au retour, Siska vous serait plus charmante,
Reposée, après sa leçon, j'en aurai soin,
Dans un bain à l'iris pimenté de benjoin.

Elle fait de nouveau à Siska des signes pour l'exciter à renvoyer Kobus.

SISKA, insinuante et ferme en même temps.

Elle a raison, Kobus, va.

KOBUS, résistant.

Mais...

SISKA, lui donnant sa veste.

Va, je t'en prie.
Tu vis trop renfermé. Ta mine est défleurie.

Prenant un miroir et le lui présentant.

Tu perds de jour en jour tes belles couleurs. Vois.

Avec câlinerie.

J'aimais tant ton visage en pomme, d'autrefois!

D'une voix de plus en plus amoureuse.

Si tu veux que j'y morde encore à pleines lèvres,
Rends-le-moi tel qu'il fut et doit être, sans fièvres,
Sans pâleurs, sain, joyeux, épanoui, vermeil,
Comme un fruit où je mange à même du soleil.

KOBUS, convaincu et gai.

Voilà ce qu'il fallait me dire!... A la bonne heure!

Se regardant de nouveau dans la psyché.

C'est vrai, que j'ai mauvais visage, un teint de beurre,
Les yeux creux.

Se requinquant d'un geste, prenant son manteau et son feutre.

Ah! mais non! Je t'obéis. Je sors.

D'un ton lyrique.

Je vais humer le vent de mer aux grands essors,
Et, salé par son sel et tanné par son hâle,
T'en ramener un gas qui ne sera plus pâle.

Il jette son manteau sur ses épaules, se coiffe de son feutre, embrasse violemment Siska une dernière fois sur la bouche, et sort à larges enjambées, en coup de vent.

Scène II

SISKA, KATJE

A peine est-il sorti, que Katje se met vite à tout ranger, fourrant dans le bas du chiffonnier les deux tasses vides et la chocolatière, retapant le lit, mettant les deux oreillers en un seul tas.

KATJE, tout en rangeant fébrilement.

Enfin, on en est quitte! Ouf! Il n'était que temps.

SISKA, souriante.

Calme-toi. Roytema peut venir. Je l'attends
De pied ferme.

KATJE, continuant sa besogne.

Moi pas.

Avec une peur sincère.

Il est d'une colère!

SISKA, avec insouciance.

Bah! je l'enverrai bien encor faire lanlaire.

KATJE, les bras au ciel.

Dieu t'en préserve!

Reprise de peur et en insistant sur les mots.

Il est à bout, à bout, tu sais,
De patience.

SISKA, d'un ton méprisant.

Lui?

KATJE, en affirmant fortement.

Lui.

SISKA, sûre d'elle-même et d'un ton détaché.

Jaloux par accès.
J'y mets la muselière, à son humeur grognonne.

KATJE, très affirmative.

Tu ne l'y mettras pas cette fois-ci, mignonne.
Il est résolu, ferme, il l'a dit tant et plus,
A ne point te garder si tu gardes Kobus.

SISKA, en haussant les épaules.

On verra.

Avec énergie.

Puis, tant pis! Kobus, je l'aime encore.

KATJE, péremptoirement.
Et tout ce luxe dont Roytema te décore,
Tu ne l'aimes point?

SISKA, même jeu.
Si.

KATJE, presque avec menace.
Veux-tu le perdre?

SISKA, chantant et pirouettant.
Tra
La la la! Tra la la!

KATJE, les poings aux hanches, ironique.
C'est-à-dire?

SISKA, en clignant de l'œil.
On verra.

En ce moment, on entend le bruit d'un pas montant l'escalier. Katje se tourne vers la porte et prête l'oreille.

KATJE
A l'instant même, tiens! Voici son pas qui monte.

On heurte à la porte.

SISKA, gaiement.
Entrez!

Katje court ouvrir la porte.

Scène III

SISKA, KATJE, DIRK

Katje ouvre la porte obséquieusement, avec une révérence. On voit dans la porte ouverte s'encadrer Dirk.

KATJE, désappointée.
Ce n'est que Dirk.

DIRK, entrant, jovial.
Lui-même, qui, sans honte,
Ayant soif par hasard, vient...

KATJE, lui coupant la parole, et aigrement.
Comme tous les jours...

DIRK, avec un salut burlesque, à Katje.
Se rincer l'amygdale...

Avec un sourire aimable, à Siska.
Et boire à tes amours.

SISKA, gaiement à Katje.
Vite, des craquelins avec du vin d'Espagne.

Katje va tirer de l'armoire les objets demandés et les pose sur la petite table, près de laquelle Dirk et Siska se sont assis.

KATJE, allant à l'armoire.
Bien.

SISKA, sérieuse, à Dirk.
Tu crains Roytema, toi, Dirk?

DIRK, prenant une mine terrifiée.
Le voir sans pagne
M'effraierait, car c'est un formidable poussah.

Il mime la corpulence de Roytema.

SISKA, fâchée.
Sois sérieux. Il n'est pas question de ça.

A ce moment, Katje verse le vin dans les verres.

Je te demande...

DIRK, l'interrompant pour prendre son verre plein.
Attends! D'abord, mon amygdale.

Il avale une grande lampée.

Là!... Vas-y!

SISKA
Le crois-tu capable d'un scandale?

DIRK, tout en grignotant et buvotant.
Lui! Capable des faits les plus exorbitants,
En dépit de sa pause et de ses cinquante ans.
C'est comme négrier qu'il gagna des fortunes.
Barbera le bandit, tu sais, l'homme des dunes,
L'Espagnol balafré que tu dis ton cousin,
Contrebandier pour rire, et pour sûr assassin,
M'a raconté sur lui des choses fantastiques.
Aujourd'hui Roytema possède trois boutiques,
Dix vaisseaux, une banque, et c'est un de nos rois.
Gros, il a l'air bon. Mais, regarde ses yeux froids.
Une âme violente et mauvaise bougresse
Vit dans ce corps massif, en muscles, sous sa graisse.
Qu'on le plume, mais sans le faire trop crier;
Ou celui qui criera, c'est l'ancien négrier.
Cette bonbonne d'huile est un fût de vinaigre.
Roytema vous tuerait son chrétien comme un nègre.

KATJE, triomphant, à Siska.
Là, tu vois, si j'avais raison d'être en émoi.

Avec supplication.
Sois prudente.

SISKA, avec une moue de dédain.
Allons donc! Je ne crains rien pour moi.

DIRK, insinuant.
Mais pour Kobus?

SISKA, songeuse.
C'est une autre paire de manches.

DIRK
Tu comptes faire quoi?

KATJE
toussotant derrière Dirk pour attirer l'attention de Siska.
Hem! Hem!

Elle se pose l'index sur les lèvres pour lui signifier de se taire.

DIRK, qui a vu le signe.
Soyez donc franches.
Je connais mieux que vous où vous blesse le bât.
Roytema me l'a dit, hier, à moi-même.

KATJE, stupéfaite.
Bah!

DIRK, froidement.
Oui, tout. Je viens ici pour ça. Le cas est grave.

A Siska.
Certes, je te sais forte, aventureuse, brave,
Tout de même, comment vas-tu sortir de là?

KATJE, aigrement.
Elle répond: « Kobus, je l'aime! » et « Tra la la! »

DIRK, avec une mine d'admiration excessive.
Très crâne, tra la la, très joli!

Sérieusement.
Mais ensuite?

SISKA, résolument.
Qui m'empêche de prendre avec Kobus la fuite?

KATJE, les bras au ciel, désespérée.
Jésus, mon Dieu, ce qu'il faut entendre, pourtant!

SISKA, agacée.
Tais-toi donc!

DIRK, en raisonnant.
Soit! J'admets. Tu sauves, en partant,
Kobus, toi-même. Et puis? Après? Quoi?

Avec tristesse et pitié.
La misère!
Les Roytema vous sont un fumier nécessaire,
Pauvres jasmins d'amour vivant de vos appas.

KATJE, très mielleuse et à voix pénétrante.
Hélas!... Ah! Si Kobus...

SISKA, vivement.
Il n'accepterait pas.

DIRK, non moins vivement.
Quoi donc?

SISKA, un peu gênée.
Ce qu'elle pense.

DIRK, ayant compris.
Ah! j'y suis.

Avec fermeté.
Non, sans doute.

KATJE, naïvement.
Quel singulier garçon!

DIRK, comme abondant dans le sens de Katje.
N'est-ce pas, somme toute?
La maigre pension que son père lui fait,
Il croit que ça suffit à garnir le buffet.
Et dans ce luxe, sans le voir, il se goberge,
Tranquille, innocent, pur, comme dans une auberge.
Dont il paierait, en stricte honnêteté, le prix.

D'une voix gouailleuse.
Quarante sous par jour, le service compris.
En raisonneur.
Lui prouver que pour toi, Siska, femme à la mode,
Il faut plus, un peu plus, ce n'est guère commode.
Pourtant, c'est là-dessus, d'abord, qu'il vaut le mieux
(Adroitement, s'entend) lui dessiller les yeux.

KATJE, énergiquement.
Moi, je m'en charge. On peut s'en fier à mon zèle.
Au besoin, je saurais le renvoyer.
Avec dépit, en montrant Siska.
Mais elle,
Cette sotte!...

SISKA, très résolue.
Je l'aime et veux qu'il m'aime.

DIRK, froidement.
Bon!
Garder le jouvenceau sans lâcher le barbon,
Tel est donc le problème à résoudre.

SISKA
Tout juste.

KATJE
J'y reviens. Si Kobus, l'estomac plus robuste...

SISKA, colère.
Mais puisqu'il ne l'a pas.

KATJE, colère aussi.
Par ta faute, bon Dieu!

SISKA, même jeu.
Par ma faute?

KATJE, cynique.
Mais oui. Ce ne serait qu'un jeu
Pour toi, malgré son fond de vertu, de scrupule,
Si tu le voulais bien, d'en faire une crapule..

DIRK, à part, entre ses dents.
Sale vieille!

KATJE, insistant, à Siska.
Va donc, fût-ce au moins pour savoir,
En distillant ses mots.
Sur lui, que tu crois tien, jusqu'où va ton pouvoir.

SISKA, troublée, à Dirk.
Qu'en penses-tu, Dirk?

DIRK, surmontant son dégoût.
Moi? Hem! que tu fais la chatte,
Qui, la crème étant là, tourne autour de la jatte.

KATJE, tout à fait en macette déchaînée, à Siska.
Eh! mets-y hardiment la langue, sapristi!
A Dirk en le prenant par les épaules et face à face avec lui.
Et toi, Dirk, dis-lui donc que c'est le bon parti.
Je parle aussi dans ton intérêt, égoïste.
Sans luxe, la maison va te sembler si triste!
Toi qui t'y plais quand on y mène grand gala,
Dis-lui donc que c'est fou, bête, son tra la la
De gamine, qu'il faut la joie ici, la fête,
L'or en cascade à quoi sa main prodigue est faite,
Pour elle un train de reine, et pour ses vieux amis
L'éternelle bombance où ton couvert est mis;
Dis-lui que la sagesse est là, qu'elle s'y tienne,
Que mon opinion là-dessus est la tienne,
Et qu'enfin son devoir, qui pare à tout guignon,
C'est Roytema pour maître et Kobus pour mignon.

SISKA, anxieuse, à Dirk.
C'est... ton avis, Dirk?...

KATJE, voyant qu'il hésite à répondre, et énergiquement.
Sûr. Il n'ose pas le dire,
C'est si lâche, tu sais, les hommes! Qu'on leur tire
D'abord le vin; après, ils s'en soûlent entre eux.
Dirk sera dans la joie avec Kobus heureux,
Et le premier à s'en désopiler la rate.

SISKA, de plus en plus anxieuse, à Dirk.
Kobus, heureux... de...?

KATJE, de plus en plus cynique
Bah! Essaye.

SISKA, très troublée.
Et si je rate?

KATJE, joviale.
Je me serai noyée, alors, dans mon crachat,
Et dirai la souris plus forte que le chat.

SISKA, tendant l'oreille vers la porte.
Cette fois, j'en réponds, c'est Roytema.

KATJE, maternelle.
Sois sage,
Câline. Promets tout ce qu'il veut.
Lui dégrafant le haut de son corsage.
Ton corsage
Plus ouvert! Comme ça. Bien. Doux, très doux, les yeux!
C'est ton affaire à toi, d'endoctriner le vieux.
En allant à la porte.
Le jeune, Dirk et moi nous lui ferons entendre...

Scène IV

LES MÊMES, ROYTEMA

Roytema entre avec violence, la marche brusque, la mine rébarbative. Katje le reçoit avec de profondes révérences, la bouche en cœur, la parole melliflue.

KATJE
Ah! Seigneur Roytema, quel air souriant, tendre,
Ce matin! Rajeuni de dix ans. Ce que c'est
Que d'être aimé! Madame en s'habillant disait :
« Comme il tarde! » Elle vous adore, le cher ange.

ROYTEMA, en un grognement prolongé.
Non!

SISKA, gracieuse.
Qu'avez-vous? D'où vient ce regard sombre, étrange?

KATJE
Nous vous importunons peut-être, Dirk et moi?
On va vous laisser seuls.
Entraînant Dirk vers la porte.
Sortons, Dirk.
Dirk, à partir de ce moment, restera immobile dans le coin de la pièce, où il est allé avec Katje.

ROYTEMA, les retenant d'un ton bourru.
Non. Pourquoi?
Au contraire, restez. C'est en votre présence
Que je vais, las de ma trop grande complaisance,
Dire enfin ce que j'ai sur le cœur, jusqu'au bout.

SISKA, très gracieuse.
Ne vous fatiguez pas à le dire debout;
Et si votre discours, cher, doit être morose,
Versant du vin d'Espagne dans son propre verre.
Trempez-le dans ce vin, du moins, qui sent la rose.
C'est mon verre.
Elle y trempe ses lèvres.
Et je mets un baiser sur le bord.
Elle le lui tend.

ROYTEMA, refusant avec dureté.
Merci.

SISKA, tendant sa joue, de plus en plus aimable.
Mais embrassez votre Siska d'abord.

ROYTEMA, en insistant avec colère sur le mot *ma*.
Ma Siska! Vous osez dire : « *Ma* Siska! »

SISKA, avec son plus joli sourire.
Dame!
A qui suis-je, sinon à vous?

ROYTEMA, faisant effort pour se contenir.
Tenez, madame,
Un bon conseil! Je veux être calme, clément...
Avec un grondement qui monte peu à peu.
Mais ne vous moquez pas plus qu'il le faut, vraiment,
D'un homme qui voit clair, et qui n'est pas facile
A se laisser traiter comme un vieil imbécile.
Se contenant à nouveau et essayant de raisonner à froid.
Je satisfais à tous vos désirs. En retour
J'exige quoi? De la passion? De l'amour?
Non. Je sais qu'un galant de mon poil, de mon âge,
Quand il demande tant, joue un sot personnage.
Sa colère reprenant le dessus.
Mais je ne jouerai pas non plus, vous comprenez,

Celui, plus sot encore et qui me pend au nez,
Du bonhomme, très cher au monde qu'est le vôtre,
Et qui garnit le lit pour y coucher un autre.
Tout ce que vous voudrez, mais pas ça.

Se remettant à raisonner.

Que chez vous
Viennent Dirk, ses pareils, des boute-en-train, des fous,
J'admets. Qu'à la rigueur, pour l'un d'entre eux, bon [drille,
Vous ayez un sourire aguichant, l'œil qui brille.
J'admets encor, pourvu que je n'en sache rien.

Presque conciliant.

Vous n'êtes point de bois, ni moi de fer. C'est bien.

Dans une brusque bouffée de rage qui montera de plus en plus jusqu'à la fin.

Mais souffrir près de vous un Kobus à demeure!
Non! Il doit déguerpir, je le veux, et sur l'heure,
Ou sinon... Ce n'est pas sur vous, en vous quittant,
Que je me vengerai... Lui, serait trop content!
C'est sur lui-même, vous m'entendez, sur lui-même...

Au comble de la fureur.

Et vous verrez un peu si son museau de crème
N'est pas plus rouge encor qu'au feu de vos baisers

En frappant l'air de ses poings crispés, en un geste d'assommer.

Quand ces deux lourds poings-là s'y seront écrasés.

SISKA, très calme.

Vous avez tout dit?

ROYTEMA, farouche.

Oui.

SISKA, avec une moue de reproche, souriant.

C'est ça votre clémence,
Votre calme?

ROYTEMA, même jeu que plus haut.

J'exige...

SISKA, avec un cri suraigu, puis d'un ton las et excédé.

Oh! non. Il recommence!
Pas moyen de placer un pauvre mot!

ROYTEMA, décontenancé peu à peu.

Si, si.
Parlez.

SISKA, s'installant comme pour une longue attente.

Quand vous serez tout à fait radouci.

ROYTEMA, de plus en plus décontenancé.

Je le suis.. Qu'avez-vous à répondre? J'écoute.

SISKA, très coquette et en distillant ses paroles.

Une chose qui vous satisfera... sans doute,
Et dont je vous aurais régalé tout d'abord,
Si dans mon verre, avec mon baiser sur le bord,
Vous aviez bu, trouvant tout au fond ma pensée.
Combien votre colère est absurde, insensée,
Vous le sauriez déjà,

Avec son inflexion la plus câline.

méchant!

Redoublant de coquetterie mutine.

Pour vous punir,
Si, cette chose dont vous allez me bénir,
Je ne la disais pas, hein?

Avec un joli geste de menace gracieuse.

J'en ai bien envie.

De sa voix la plus douce.

Mais non! Rien que pour voir votre mine ravie,

Avec une moue enfantine.

Puis aussi parce que je suis bonne... (A quel point!... Trop!)

Gentiment.

Je vous la dirai.

Avec taquinerie.

Vous ne devinez point?

ROYTEMA, très troublé.

Non.

SISKA, avec des inflexions de reproche tendre.

Eh bien... Ce que vous exigiez, vilain homme,
Brutal qui me traitez en coupable, oui, tout comme,
Jaloux, à qui mon cœur en l'attendant, rêvait...

ROYTEMA, doutant et rognonnant.

Hon!

SISKA

avec une sorte de pudeur et comme un fond de rancune.

Certe...

Comme faisant un aveu, avec une joie contenue.

Eh bien, ce que vous exigiez, c'est fait.

ROYTEMA, suffoqué.

Quoi!... Kobus...

SISKA, très résolument.

Je l'ai mis à la porte, moi-même.

ROYTEMA, n'y croyant pas encore.

Non? Vrai?

SISKA, venant s'appuyer à l'épaule de Roytema.

Douterez-vous encore qu'on vous aime?

Se retournant vers Katje et d'une voix d'enfant.

N'est-ce pas que c'est vrai, Katje?

KATJE, avec énergie.

J'en jure Dieu.

SISKA, vers Dirk et en empêchant Roytema de le voir.

N'est-ce pas, Dirk?

KATJE, bas, à Dirk, qui hésite.

C'est pour ton Kobus. Fais son jeu.

DIRK, fortement.

Oui, Kobus est dehors; et, j'en tiens la gageure,
Pour toujours. C'est moi, Dirk, son ami, qui le jure.

SISKA, vivement, et sans lâcher Roytema.

Katje, ma coiffe, ma zibeline, mes gants?

Katje lui obéit et apportera vite les objets demandés.

ROYTEMA, soumis, à Siska.

Vous sortez?

SISKA, volubile et gaie, en se vêtant.

Oui, j'ai des désirs extravagants
De me montrer en ville, à votre bras, faraude.
Puis j'ai vu chez Brunswig, l'orfèvre,

Avec des yeux d'admiration et de désir.

une émeraude...!

En montrant son cou avant de le cacher dans le collet de fourrure.

Ça ferait chanter, là, le rose de ma chair...

En tapant des mains qu'elle joindra ensuite.

Grosse! Belle!... Deux cents ducats. Ce n'est pas cher.

ROYTEMA, amoureusement.

Je vous l'offre.

SISKA, souriant.

D'ailleurs, nous voir joyeux ensemble,
Ça va rendre enragés tant de gens!

ROYTEMA, épanoui.

Il me semble.

SISKA, orgueilleusement coquette.

Dame! Tous ceux pour qui mes yeux sont de la glu,

En le cajolant et lui tapotant la joue.

Et qui vous envieront d'être le seul élu.

ROYTEMA, se frottant les mains.

Je me fais du bon sang d'avance à leur martyre.

Siska le pousse dehors en continuant à le cajoler.

KATJE, pendant qu'ils sortent.

Ah! vous êtes aimé, monsieur, on peut le dire!

ROYTEMA, lui donnant une pièce d'or

Tiens!

Ils sortent, parmi les révérences de Katje.

Scène V

LES MÊMES, moins ROYTEMA

SISKA, dans l'escalier, à la cantonade, en remontant.

J'oubliais... Et mon drageoir?

Reparaissant dans la porte ouverte, et parlant fort, à Roytema, vers le bas de l'escalier.

Allez toujours!
Je redescends.

A Dirk et à Katje, d'une voix basse, brève et nette.

Vous deux, ouvrez l'œil, mes amours!

A l'œuvre! Je vous donne une heure, moins peut-être,
Pour que Kobus rentré consente à disparaître
Jusqu'à ce soir.

A Roytema, dans la cage de l'escalier, d'une voix forte.

Je l'ai.

A Dirk et à Katje, avec sa voix de tout à l'heure.

Sans quoi tout est perdu.

A Roytema, même jeu que plus haut.

Je viens.

A Dirk et à Katje, un pied sur l'escalier, déjà.

C'est entendu, n'est-ce pas?

KATJE, avec fermeté.

Entendu.

Elle referme la porte sur Siska.

Scène VI

KATJE, DIRK

DIRK, avec angoisse.

Que faire?

KATJE, réfléchissant.

Attends.

Ayant trouvé une idée.

Tu peux, tiens, avant qu'il ne monte,
Guetter Kobus en bas, puis, au moyen d'un conte
L'emmener.

DIRK, en haussant les épaules.

Au moyen d'un conte?... Tout le jour?...
Es-tu folle?... Lui qui rentre assoiffé d'amour!
Il me bousculerait, oui, pour monter plus vite.

KATJE, très décidée.

Disons-lui tout, alors, d'un coup?

DIRK, même jeu que plus haut.

Je t'y invite!
On serait bien reçu!... Puis crois-tu, là, soudain,
Que tu vas faire d'un honnête homme un gredin?

KATJE, scandalisée.

Un gredin?... Ouais! Dirait-on pas que c'est un crime,

Naïvement et avec conviction.

D'accepter un partage, en somme, pour la frime,
Puisque c'est Roytema qu'elle trompe, et pas lui?

En poussant Dirk du coude avec un coup d'œil malin.

Voyons, toi, Dirk, dans ton jeune temps?... Avoue... Oui?

DIRK, brusque.

Ce que j'ai fait ou non ne regarde personne.

KATJE, très bonne femme.

Je ne t'en blâme pas, tant s'en faut! Je raisonne.
Eh! que diable, à vingt ans (il les a, tu les eus),
On n'est pas un gredin pour ça, mon doux Jésus!

Le poussant encore du coude, très familière et cynique.

En quelques mots adroits, sucrés, dits à l'oreille,
Je réponds, moi, de l'y préparer.

DIRK, avec colère.

Tais-toi, vieille!
Ou, ces mots-là...

Les mains tendues vers elle et menaçantes.

dans ta gorge les étouffant...

KATJE, surprise et très sincère.

Tu ne l'aimes donc pas?

DIRK, avec une émotion profonde.

Si, comme mon enfant.

KATJE, avec une sorte d'admiration.

Et tu ne fais pas tout, même sauter la carte,
Pour le sauver?

DIRK, avec une énergie sombre.

Le seul remède, c'est qu'il parte.

KATJE, très persuasive.

Eh bien, en lui disant tout net ce qu'il en est,
Mettons que ça lui donne en plein cœur un soufflet,
Crois-tu qu'il partira?

DIRK

De dégoût, je l'espère.

KATJE, triomphant de sa conclusion.

Laisse-moi donc le lui donner, et fais la paire
En lui donnant aussi ta gifle... pour son bien.

DIRK, avec tristesse, puis énergie.

O mon pauvre Kobus, quel atroce moyen
De te sauver! Mais il le faut, coûte que coûte.
Tout, plutôt qu'il ne tombe à cette ordure!

KATJE, prêtant l'oreille vers la porte.

Ecoute.
C'est lui.

Avec une résolution farouche.

Convenu, hein? Je tire à bout portant.

Dirk fait de la tête signe que oui.

Scène VII

LES MÊMES, KOBUS

KOBUS, entrant gaiement et voyant Dirk.

Ah! Dirk!...

Avec chaleur.

Bonjour.

DIRK, la voix gênée.

Bonjour.

KOBUS, amicalement.

Tu n'as pas l'air content?

Dirk ne répond rien, détourne la tête. Kobus s'aperçoit alors seulement que Siska est absente.

Tiens! Et Siska?

En désignant la porte de gauche à Katje et en se dirigeant de ce côté.

Par là?

KATJE, sèchement.

Non, madame est sortie.

KOBUS, étonné.

Ah!

Se ressaisissant et avec un sourire.

Pour me chercher?

KATJE, encore plus sèche.

Non.

KOBUS, tout à fait désappointé.

Ah!

KATJE, en distillant ses mots.

Pour une partie
De promenade qu'est venu lui proposer
Quelqu'un à qui Siska ne peut rien refuser.

KOBUS, sourdement irrité.

Est-ce vous qui perdez la tête, ou moi?

KATJE, avec impertinence.

Personne.
Seulement vous dormiez. C'est le réveil qui sonne.

KOBUS, stupéfait, regardant Dirk.

Que veut dire?

KATJE, très brutalement.

Cela veut dire, simplement,
Que madame est avec son amant.

KOBUS, sursautant et d'une voix basse qui râle.

Son amant?

KATJE, même jeu que plus haut, accentué.

Celui qui paie ici tout ce qu'on y dépense.

KOBUS, prenant les mains de Dirk et même voix que plus haut.

Dirk, je ne comprends pas.

KATJE, ironique et insolente.

Est-ce que monsieur pense,
Pour vingt écus par mois, juste, qu'il nous fournit,
Etre le seul seigneur et maître de ce nid?
Il n'en a donc jamais remarqué l'opulence,
Le goût, les bibelots, les meubles, rien?

KOBUS, avec indignation.

Silence!
Vous mentez.

Avec supplication, à Dirk.

N'est-ce pas, Dirk?

En secouant Dirk qui se tait et baisse la tête.

Dis-moi qu'elle ment.

Dis-moi que tout cela, c'est à Siska.
Dirk détournant la tête.
KATJE, d'une voix geignarde.
Comment
L'aurait-elle gagné, la faible créature?
Est-ce en posant dans les ateliers de peinture?
D'une voix doucereuse, en s'approchant de Kobus qui s'est affalé sur une chaise, écrasé de honte et de douleur.
Au reste, si monsieur se plaît à la maison,
Que monsieur, après tout, se fasse une raison.
Comme il demeure absorbé, l'œil fixe, elle lui pose la main sur l'épaule, et continue à lui parler d'une voix tout à fait câline.
Hein? Voyons, mon petit, ne soyez donc pas triste.
A l'oreille, avec un clin d'œil abominable.
Tout s'arrange.
DIRK
la tirant violemment en arrière, et d'une voix sourde entre ses dents.
Assez!
KATJE, à Dirk, même voix que plus haut.
Tu ne veux pas que j'insiste?
Quelques mots bien sentis sur les noirs lendemains...!
Même clin d'œil que plus haut, en désignant Kobus toujours immobile.
Je crois que...
DIRK, même jeu que plus haut, la poussant vers la porte.
Va-t'en!
KATJE, avec onction.
Soit! Je m'en lave les mains.
J'ai fait tout mon devoir, moi, tout, à fond, et preste.
En haussant les épaules, et étouffant un rire de mépris.
Le tien?
Avec un regard de pitié sincère vers Kobus.
Pauvret, va! Si gentil!
Au seuil avant de sortir, très bonne femme.
Tâche qu'il reste.

Scène VIII

DIRK, KOBUS

Dirk revient près de Kobus sans oser rien dire encore. Il lui prend seulement la main. Kobus lève la tête.

KOBUS, d'une voix émue, basse et qui tremble.
Alors, c'est vrai, Dirk?
DIRK, simple et grave.
Oui, c'est vrai.
KOBUS, fondant en larmes et en sanglots.
Mon Dieu! mon Dieu!
Il a la tête dans ses bras. Dirk lui caresse doucement les cheveux comme à un enfant.
DIRK, très tendre.
Pleure, va. Détends-toi les nerfs. Pleure, mon fieu.
Un coup pareil, en plein amour, ça vous assomme.
D'une voix plus ferme et remontante.
Mais sois fort. Quand on s'en relève, on est un homme.
Avec résolution.
Qu'il te frappe aujourd'hui, d'ailleurs, tant mieux, ma [foi!
Kobus relève la tête et le regarde.
Si tu savais ce qu'on voulait faire de toi!...
Avec force.
Un infâme acceptant la honte...
KOBUS, se cachant le visage de ses mains.
Oh! non, de grâce!
Ne me dis pas...
Dans une rage sourde, s'enflant peu à peu.
Me croire, elle, l'âme assez basse
Pour...
Les deux poings crispés et tendus.
Oh! la gueuse! La gueuse!
En s'effondrant de nouveau, la tête dans ses bras.
La gueuse!
Dirk garde un moment le silence, pendant que Kobus sanglote en grinçant des dents.
DIRK, reprenant sa voix encourageante de tout à l'heure.
Allons,
Redresse-toi, Kobus, ferme sur tes talons,
Le front haut,
En l'obligeant à relever la tête et à le regarder.
sans remords, et pur, puisque tu souffres.
Songe que tu risquais de tomber dans des gouffres.
Tu n'es que sur le bord; je t'y tiens par la main;
Et pour te rendre à toi je connais le chemin.
KOBUS, s'essuyant les yeux, mais avec des sanglots encore.
Oh!
DIRK, d'un ton léger, à dessein.
Non, ne pleure plus. Ça n'en vaut pas la peine.
On prend ces amours-là comme une bonne aubaine,
Un beau rêve qui par hasard vous arriva.
Merci, pendant qu'il dure! Adieu, quand il s'en va!
Ça se guérit, le cœur, par la philosophie.
KOBUS, avec une expression douloureuse.
Puis-je arracher du mien ce morceau de ma vie,
Sans saigner tout le sang de mes veines.
DIRK, avec autorité.
Sois fort,
Et saigne, mais arrache! Il n'y faut qu'un effort,
Le premier. Fais-le. Fuis, loin, vite, à tire-d'aile;
Fuis cette chambre chaude où tout te parle d'elle.
KOBUS
dans un sursaut de rage, et sa rage s'enflant ensuite de plus en plus jusqu'à la fin.
Oui, tout m'en parle, mais pour la maudire! Là,
C'est là, dans cette chambre où l'on m'ensorcela,
Et dont le lit m'a l'air de ma tombe qu'on creuse,
C'est là, là, qu'elle osait m'aimer, la malheureuse,
Là, parmi ces objets, ces meubles, ces décors,
Dont je ne savais pas que le prix fût son corps.
Et dont chacun soudain me soufflette et me crie
Qu'elle y vendait ce corps comme à la boucherie!
Avec une énergie farouche.
Oh! oui je m'en irai, je fuirai cet égout:
Mais pas sans y cracher contre elle mon dégoût,
Pas sans lui dire...
DIRK, vivement et fortement.
Non. Il ne faut rien lui dire.
Quand le loup se sent pris dans un piège, il s'en tire
En coupant près du fer sa patte avec ses dents.
Il ne laisse après lui que des lambeaux pendants;
Mais nul cri de douleur n'a trahi son martyre.
Fais comme lui. C'est digne, et sûr. Pars sans rien dire.
Tous les mots qu'on dit là sont des mots superflus.
Et crois-moi, quand on les a dits, on ne part plus.
KOBUS, indigné.
Pourquoi me juges-tu le plus lâche des hommes?
DIRK, avec tristesse et énergie.
Je te juge tel qu'on est tous, tant que nous sommes,
Près d'une femme dont le charme tout-puissant,
Quand on la hait le plus, vous brûle encor le sang.
Ah! j'ai passé par là. Crois-moi, crois-moi, te dis-je.
Si fort qu'il soit, nul n'y résiste, à ce vertige.
Avec une sagesse amère qui essaie de sourire.
Elle te répondra... (n'importe quoi d'ailleurs...
Les pires arguments sont alors les meilleurs)
Que ce n'est pas sa faute, et, peut-être sincère,
Qu'elle craignait pour elle et pour toi la misère,
Et qu'elle t'aime, oh! ça, qu'elle t'aime surtout...
Elle ne répondra peut-être rien du tout,
Car c'est là leur défense encore la plus sûre;
Mais douce, humble, acceptant le reproche, l'injure,
Les coups même, elle te tendra ses jolis bras,
Et sur sa bouche, en t'y pâmant, tu resteras.
KOBUS, énergiquement.
Non, je ne serai pas ce vaincu sans vergogne.
Je te promets, j'en fais le serment...

DIRK, haussant les épaules.

Serment d'ivrogne!

Avec supplication.

Kobus, Kobus, je t'en supplie, allons-nous-en!

Kobus fait signe qu'il ne veut pas.

Tiens, demain, tu pourras...

KOBUS, violemment.

Pourquoi pas à présent?

DIRK, cherchant des raisons.

Mais, parce que demain, après la nuit passée...

KOBUS, même jeu.

Passée à quoi?... Loin d'elle!... Et plein de sa pensée!...
A me manger les sangs!...

Montrant le lit avec fureur.

A la voir, là!

Les yeux hors de la tête.

Jusqu'où?

Avec un grand geste d'horreur.

Horreur!

Tout à fait égaré déjà.

Et si demain j'étais devenu fou?

DIRK, de plus en plus pressant et fort.

Qu'importe! Tout vaut mieux, tout, fût-ce la démence,
Que cette ignoble vie à trois, qui recommence.
Toi le sachant, et de ton plein gré cette fois,
Si, pour en outrager Siska, tu la revois.
Car je te le répète encore, et sans relâche,
Si tu veux la revoir, c'est que tu te sens lâche,
C'est que tu vas rester, c'est que tu resteras,
Comme un mort qu'elle roule au linceul de ses draps.

Avec une explosion de dégoût, puis de pitié méprisante.

Il est propre, au surplus, ton linceul! Ah! pauvre être!
Elle t'y roule après combien de...

KOBUS, avec des sanglots.

Tais-toi, traître!

DIRK, dans de l'attendrissement.

Ça, par exemple!... Lui! C'est lui qui la défend!
Et tu voudrais lutter contre elle, aveugle enfant
Vaincu d'avance?

Avec une énergie grandissant jusqu'à la fin.

Oh! non. De mes mains paternelles
Je te forcerai bien à rouvrir tes prunelles,
Et toutes grandes, pour regarder sur quel tas
D'immondices tu vas choir, si tu ne pars pas.
C'est la fille, entends-tu, la ribaude, la goule...

KOBUS, refusant d'entendre.

Assez!

DIRK, continuant.

Celle pour qui l'or coule et le sang coule...

KOBUS, même jeu.

Non!

DIRK, continuant.

Pour qui l'on devient voleur et meurtrier.

KOBUS, avec douleur.

Ah! tu me tords le cœur à le faire crier.

DIRK, féroce et s'exaltant de plus en plus.

Que ne puis-je le tordre assez, comme une éponge,
Pour qu'en giele à jamais l'eau sale qui le ronge!
Oui, l'eau sale, l'eau du ruisseau, l'eau des pavés,
Que vomissent les chiens qui s'en sont abreuvés,
Tous ceux qu'empoisonna la bourbe où tu te vautres,
Tous, Krul, son atelier, et moi comme les autres!

KOBUS, hors de lui.

Misérable! Bandit!

Se ruant sur lui, les poings levés.

Je...

DIRK, sans reculer, terrible.

Tout ce que tu veux!

Insulte!

Offrant son visage aux coups.

Frappe!

Les bras croisés et avec un mépris souverain.

Et reste après, si tu le peux!

Scène IX

LES MÊMES, KATJE

KATJE, entrant brusquement par la porte du fond à gauche.

Alerte! Les voici qui reviennent. Alerte!

D'une voix rapide et en montrant la porte du fond à gauche.

Filez par l'escalier noir. La porte est ouverte.
Celle au bout de la cour aussi. Je vais en bas
Les recevoir.

Voyant que Kobus reste immobile.

Eh bien, petit, tu ne sors pas?

KOBUS, d'une voix altérée.

Si! Si.

Il se dirige, d'un pas de somnambule, vers la porte de gauche.

KATJE, à Dirk, joyeuse.

Tu vois que tout s'arrange. A la bonne heure!

Elle sort vivement par la porte de droite qu'elle referme.

Scène X

DIRK, KOBUS

A peine Katje est-elle sortie, que Kobus s'arrête et revient en scène, l'air résolu et sombre.

DIRK, voulant l'entraîner par la porte de gauche.

Viens vite, viens!

KOBUS, fermement, et non sans mépris.

Fuis si tu veux; moi, je demeure.

DIRK, en haussant les épaules.

Fuir devant une femme, est-ce fuir?

KOBUS, même jeu que plus haut.

Oh! permets!
Je fuirais devant elle, oui. Devant lui? Jamais!

Scène XI

LES MÊMES, SISKA, ROYTEMA, KATJE

Par la porte, ouverte soudain, entre Siska, derrière qui on voit, achevant de monter l'escalier, Roytema et Katje.

SISKA, entrant et voyant Kobus, avec terreur.

Toi!

Elle referme la porte vivement, pousse le verrou, et crie, à travers, à Roytema.

N'entrez pas!

DIRK, qui a pris Kobus à bras le corps, et qui le supplie en le retenant.

Kobus!

SISKA, à Dirk, sans lâcher la porte.

Oui, oui, tâche qu'il sorte!

KATJE, derrière la porte, en voix aiguë.

N'ouvrez pas, madame.

ROYTEMA, derrière la porte, à voix de tonnerre.

Ouvre, ou j'enfonce la porte.

Il y donne des coups de poing, tambourinant. Siska quitte la porte et court vers Kobus que Dirk tient toujours.

SISKA, d'une voix suppliante, affolée.

Kobus, va-t'en!... C'est toi, toi que j'aime.

Roytema, d'un coup de poing formidable, fait sauter la porte et paraît suivi de Katje qui reste au seuil.

ROYTEMA, bondissant dans la chambre.

Sang-Dieu!

Voyant Kobus.

Lui!... Je comprends.

Avec un rire effrayant.

Ah! Ah!

En retroussant ses manches, prêt à cogner.

Nous allons rire un peu.

Dirk lâche Kobus et se plante à côté de lui, en posture de bataille aussi, son couteau tiré.

DIRK, le couteau au poing.

Nous serons trois.

ROYTEMA, reculant devant l'arme.

Alors?...

Il empoigne à deux mains, par le haut du dossier, un lourd fauteuil qu'il brandit comme une massue.

KATJE, folle, au seuil, puis dégringolant l'escalier.

On se tue! A la garde!

Au meurtre!

Scène XII

LES MÊMES, moins KATJE

Siska s'est précipitée vers Roytema, les mains en avant, essayant de s'interposer, mais sans pouvoir parler.

ROYTEMA, écumant de rage.

Arrière, toi!

D'un coup de hanche, il la repousse, elle va tomber sur le lit où elle s'affale, terrifiée. Pendant ce temps, Kobus a pris d'une main le poignet armé de Dirk, et de l'autre main, il lui arrache le couteau.

KOBUS

Donne, ça me regarde.

A ce moment, Roytema marche sur Kobus, prêt à l'écraser sous le fauteuil brandi. Kobus court au-devant du coup, et, avant que le fauteuil ne tombe, il plante le couteau dans la gorge de Roytema.

Tiens, brute!

Roytema s'écroule, le couteau dans la gorge. Kobus reste figé d'horreur. Siska bondit vers le corps. Dirk aussi. Tous deux s'agenouillent pour le regarder.

DIRK, restant à genoux.

Mort!

SISKA, se relevant, farouche.

Il l'a voulu. Tant pis pour lui!

Courant à Kobus, lui prenant la tête à deux mains et le baisant avec frénésie sur la bouche.

Je t'adore, tu sais, toi, je t'adore.

KOBUS, toujours saoûl d'horreur.

Oui, oui.

DIRK, relevé, allant prendre les manteaux.

Et la Katje qui va nous faire prendre!

Montrant la porte de gauche.

Au large!

SISKA, énergique, serrant Kobus dans ses bras.

Le prendre, lui! Jamais! Nous non plus! Je m'en charge.
Je sais où campe sur les dunes Barbera
Et sa bande.

Entrainant Kobus.

Viens! Viens! Avec eux on vivra,

Dans une exaltation farouche.

Dans l'aventure et la liberté pour alcôves,
En couple traqué, soit! Mais un couple de fauves.
Viens!

KOBUS, affolé.

Oui.

SISKA, se retournant, à Dirk.

Tu viens aussi, toi, Dirk?

DIRK, tragiquement.

N'en doute pas.

Au gouffre où tu le tiens, je vous suis jusqu'en bas.

Il les suit et tous trois disparaissent, fuyant par la chambre sur laquelle donne la porte du fond à gauche

RIDEAU

La rencontre de Kobus et de Roytema chez Siska

Kobus. Dirk. Siska. Barbera

SCÈNE III. — Barbera. *« Jette ça tout de suite, sinon... »*

ACTE IV

LES DUNES DU ZUYDERZEE

A droite, une ancienne hutte de douaniers, en ruines aux trois quarts ; et, contre un mur de pisé, un foyer de bivouac, en pierres plates, garni de tourbe au feu rouge, au-dessus duquel est suspendu un gros chaudron. A gauche, un repli de la dune, précédé d'un monticule de sable. Au fond, la mer que l'on ne voit point et qu'on devine seulement au bruit de ses vagues déferlantes, sous l'obscurité d'un ciel nuageux. La scène n'est éclairée que par le feu de tourbe, d'une lumière rougeâtre et sinistre. La dune est au-dessus du niveau de la mer, environ de dix pieds. On distinguera la mer et l'horizon, jusque-là tout noirs, au moment où s'allumera là-bas le feu rouge du brick en partance, marchant de gauche à droite.

Scène première

SISKA, DIRK, KOBUS, LA VIVANDIERE, HANS, LUDWIG, JOE, GIL et DIX AUTRES ROUTIERS de Barbera.

Siska, Dirk et Kobus sont couchés à gauche, dans un pli de la dune où ils dorment, Dirk et Kobus enlacés comme un père et son enfant, et Siska un peu séparée d'eux, pelotonnée sous sa fourrure. A droite sont groupés les routiers, autour d'un feu de tourbe sur lequel la vivandière fait cuire un ragoût dans un grand chaudron. Les uns sont allongés à terre et y dorment. D'autres, debout, fourbissent leurs armes. Quatre sont tout près du feu, accroupis, s'y chauffant les mains et fumant des pipes.

HANS, à la vivandière.

Eh! la mère, il n'est pas encor cuit, ton fricot?

LA VIVANDIÈRE, soulevant le couvercle.

Si! On peut manger.

Elle prend le chaudron par l'anse et y met la louche.

TOUS, avec joie.

Ah!

Les endormis se réveillent, secoués par leurs voisins. Tous, leur écuelle au poing, accourent à la distribution. Gil, qui fourbissait son arquebuse, tout à fait à gauche, arrive le premier et veut mettre sa main à la louche du chaudron pour y prendre un morceau.

HANS, lui arrachant la louche.

Après moi, moricaud!

GIL, en chat qui se hérisse.

Dis donc, toi! Je suis du pays du capitaine.

HANS, brutal.

Moi, du mien. On s'y sert le premier.

Il se sert en effet.

LA VIVANDIÈRE

Pas la peine

De se battre.

Montrant le chaudron.

C'est plein. Chacun aura sa part.

Avec la louche, que lui a rendue Hans, elle sert les hommes qui se mettent à manger tout en causant, les uns debout, les autres rassis.

Dame! il faut se lester, quand c'est en mer qu'on part.

LUDWIG

Pour le rendre aux poissons!

JOE

On va loin?

LA VIVANDIÈRE

J'imagine.

Le Barbera fait tout embarquer.

JOE

Pas en Chine

Qu'on va pourtant?

GIL

Sans doute en Espagne.

HANS, mécontent.

Ah! merci.

Trop chaud!

GIL

Puisqu'il n'y a plus rien à frire ici.
Naguère, on y pillait des fermes. Sur vos dunes
On ne risque aujourd'hui sa peau que pour des prunes.

HANS, approuvant.

Ça, c'est vrai. Sans compter que des soudards poilus,
Comme nous, dans la bande on n'en recrute plus.

Montrant avec mépris les trois dormeurs de gauche, Dirk, Kobus et Siska.

Du jupon! Du blanc bec! C'est tout ce qu'on ramasse!
Ça sert à quoi, depuis six jours? La fille, passe!
Elle est jolie.

GIL, ironique.
Oh! pas pour ton nez.
HANS, même jeu.
Pour le tien
Peut-être?
LA VIVANDIÈRE
Pour celui de Barbera, oui.
HANS, avec une sourde irritation.
Bien!
Qu'on la garde! Mais pas, ventre-Dieu, les deux autres!
Que font-ils? Le gros dit, je crois, des patenôtres
Au marmouset, dès qu'il le tient seul un instant.
Lui, geint, la larme à l'œil, en chien qu'on va fouettant.
C'est la fille, d'ailleurs, tous deux, qui les commande.
En voilà des gaillards d'attaque pour la bande!
LA VIVANDIÈRE, conciliante.
Bon! Bon! Ils s'y feront, au service. Ils sont las.
Ils n'ont reçu pour arme encor qu'un coutelas.
On n'est pas avec ça bon cheval de trompette.
Mais qu'ils aient la rapière au flanc et l'escopette,
Tu verras!
HANS, haussant les épaules.
Laisse donc! On n'a pas besoin d'eux.
LUDWIG, à la vivandière.
Quel mauvais coup ont-ils pu faire, à tous les deux,
Elle et le petit? Toi, la mère, que t'en semble?
HANS, avec mépris.
Pas grand'chose, va!
LA VIVANDIÈRE
Si, puisqu'ils restent ensemble,
Sans oser se lâcher, collés comme deux glus,
Lui malgré ses remords, elle ne l'aimant plus.
JOE
Elle ne l'aime plus, tu crois?
LA VIVANDIÈRE
J'en suis certaine.
LUDWIG
Qui te l'a dit?
LA VIVANDIÈRE
Les yeux qu'il fait au capitaine.
GIL
Il en est jaloux?
GIL, en s'esclaffant.
Lui, jaloux de Barbera,
Le marmouset!
HANS
Tu sais, le gros le défendra.
Il l'adore.
LUDWIG, en joie.
On va rire un peu.
JOE, même jeu.
Ce sera drôle.
TOUS, même jeu.
Oui.
HANS
C'est comme bouffons, alors, qu'on les enrôle?
LUDWIG
Est-ce qu'on les emmène à ce voyage-ci.
GIL, avec dédain.
Eux, en Espagne! Oh! non.
HANS
Tant mieux!
LA VIVANDIÈRE, avec assurance.
La fille, si!
Depuis un moment, Siska s'est soulevée, écoutant. Elle se dresse tout à fait et vient au groupe de droite.
SISKA
Parlez moins haut.
LA VIVANDIÈRE
Tu nous écoutais, fine oreille?
SISKA
Oui.
LA VIVANDIÈRE, lui offrant une écuelle.
Veux-tu?...
SISKA
Non.
Curieusement, à voix basse.
C'est quand, dites, qu'on appareille?
LA VIVANDIÈRE
Tout à l'heure, aussitôt Barbera de retour.
SISKA, montrant Dirk et Kobus.
Ah! S'ils pouvaient dormir, ces deux-là, jusqu'au jour!
LA VIVANDIÈRE
Pour venir avec nous tu leur ferais la nique,
Hein?
SISKA, avec un mauvais sourire.
Dame! Seulement, s'ils s'éveillent, bernique!
Du grabuge!... Par chance, ils n'ont pas clos les yeux
Depuis deux nuits. Alors...? Quand même, il vaudrait [mieux
Ne pas trop leur sonner matines.
Elle fait signe à la vieille de ne pas ramasser les écuelles avec trop de bruit.
LA VIVANDIÈRE
Bah! qu'importe?
Que Barbera le veuille, et le diable m'emporte
S'il ne t'emmène pas, seule, et contre leur gré.
SISKA, rêveuse.
Voudra-t-il?
LA VIVANDIÈRE, avec un clin d'œil.
Si tu veux.

Scène II

LES MÊMES, BARBERA

BARBERA, entrant par le fond.
Eh bien! On est paré?
GIL
Oui, capitaine. On a le ventre et l'arquebuse
Bien chargés.
BARBERA, montrant la mer au fond.
Le brick l'est aussi, plein sa cambuse.
GIL
On ne voit pas ses feux.
BARBERA
C'est au large, en partant,
Qu'il les allumera, juste au dernier instant.
GIL
On embarque en quel ordre?
BARBERA
En deux tours de chaloupe.
Vous les premiers. Allez!... sans bruit.
Hans, Ludwig, Joe, la vivandière et les dix soudards s'enfoncent, à pas feutrés, dans la nuit en s'en allant par le fond à droite.
GIL, resté en arrière, à Barbera.
Le dernier groupe,
Ceux par qui le chemin de la crique est barré?
BARBERA
Je m'en charge. C'est moi qui les embarquerai.
Gil sort, rejoignant les autres déjà sortis.

Scène III

BARBERA, SISKA

Siska, pendant le bref colloque, est restée à gauche. Barbera vient s'asseoir près du feu et y prend un tison pour allumer sa pipe.

SISKA, d'une voix très douce.
Est-ce vrai que ton brick fait voile pour l'Espagne?
BARBERA
Oui, petite.
SISKA, avec des yeux câlins.
Et tu veux que je t'y accompagne?
BARBERA
Bien sûr.

SISKA, montrant Dirk et Kobus.
Mais... eux, alors?
BARBERA
Eux? Ils viennent aussi.
SISKA, en souriant, et laissant sa phrase en l'air.
Tu n'aimerais pas mieux...?
BARBERA
Quoi?
SISKA, lentement.
Les laisser ici.
BARBERA
Pourquoi faire? Pour les léguer à la potence?
SISKA, en haussant les épaules.
Tu crois?
BARBERA
Si je crois!... Fichtre! Un crime d'importance
Tel que le leur, j'en sais le prix: la corde au cou.
Avec une bonhomie brutale.
Et, ma foi, Dirk pendu, ça m'ennuierait beaucoup.
Il me plaît. Avec lui j'ai roulé les tavernes.
Il dit, quand il est soûl, d'énormes balivernes
Qui me font rire, moi qui n'ai pas le vin gai.
SISKA, avec une moue de mépris.
Peuh! Un bouffon dont on est vite fatigué!
Comme en s'excusant d'être si sévère.
Je le dis sans aigreur. Je l'aime comme un frère.
Très enjôleuse.
D'ailleurs, j'y suffirai bien seule, à te distraire.
Ce pauvre Roytema n'était pas gai non plus;
Et j'en faisais pourtant le roi des goguelus,
En lui contant des mots drôles, des tas de choses
Que vous apprennent les rapins entre deux poses.
Puis, si j'étais déjà de bonne humeur ici,
Dans leur sale brouillard et sous leur ciel transi,
Songe, là-bas, sous ton chaud soleil qui vous dore,
Combien je serais folle, ardente!
Dans une exaltation de plus en plus passionnée.
Je l'adore,
Ton pays, ton Espagne au sang rouge et cuisant.
J'en suis presque. J'en ai plein moi, de votre sang,
Par mon père qui fut soldat dans vos armées.
Vos chansons au piment, brutales et pâmées,
Je les chante. Et je sais, sur vos airs alhambrins,
En mimant une danse de Grenade, lascive, qu'elle fredonne.
Faire danser ma croupe au roulis de mes reins.
A sa voix qui chante, Kobus s'est éveillé. A genoux, soulevé sur ses poignets, il la contemple, effaré. Brusquement, il secoue Dirk qui se dressera aussi.
KOBUS, d'une voix étranglée.
Dirk, Dirk, regarde.
SISKA, éclatant de rire à le voir.
Ah! ah!!
KOBUS, même jeu que plus haut.
Tu disais vrai. La goule...!
L'horrible fille!...
SISKA, même jeu que plus haut.
Ah! ah! ah!
KOBUS, même jeu que plus haut.
Pour qui le sang coule.
Dirk l'a pris par un poignet et le retient.
Pour qui j'ai déjà mis un homme chez les morts,
Le poing tendu vers elle.
Et qui va...
SISKA, insolente et farouche.
Tais-toi donc! Tu crèves de remords
Depuis que tu l'as fait, ce coup qui t'épouvante.
Et tes yeux sont hagards du spectre qui les hante.
Kobus, veut parler. Dirk lui met la main sur la bouche.
Oui, tais-toi! C'était par hasard, sans le savoir,
Que tu fus brave un jour, lâche, et fis ton devoir.
Ah! ce jour-là, quand je t'ai vu frapper, farouche,
Tout mon être conquis a baisé sur la bouche.
Je te croyais le mâle au bras fort qu'il me faut.
Et pour te suivre, j'ai tout quitté, sans un mot,
Sans un pleur de regret sur ma vie en décombres.
De ma joie en soleil j'illuminais nos ombres;
Et notre sort nouveau de gueux et de bandits,
Si tu l'avais voulu, c'était le paradis.
Mais non! Tu n'en veux pas, de ces amours de lave.
C'est dans le repentir que ton âme se lave,
Ame de pleutre, qui par tous les joints fait eau,
Ame qui coule à pic pour un coup de couteau!
Va, va les retrouver, ton moulin, ton vieux père,
Ta promise, avec qui tu feras bien la paire.
Et deviens auprès d'eux, si tu n'es pas pendu,
Le tranquille bourgeois qui meurt de gras fondu!
Je m'en vais avec ceux, moi, qui sont de ma race,
Les hardis, les maudits, ceux, quand je les embrasse,
En étreignant Barbera passionnément.
En qui je sens flamber l'enfer pareil au mien,
Et battre un cœur de loup au lieu d'un cœur de chien!
DIRK, tenant Kobus et lui parlant à voix basse, mais avec force.
Ne dis rien. Laisse-la partir. Contiens-toi. Tâche
Encore un peu. C'est la dernière épreuve.
SISKA, bondissant vers lui, exaspérée.
Lâche!
Lâche!
KOBUS, toujours tenu par Dirk, à voix tonnante.
Va-t'en! Va-t'en, donc! Ou tu vas voir...
SISKA, le bravant, avec une ironie terrible.
Quoi?
KOBUS, tirant et brandissant son coutelas.
Si j'ai peur de tuer des monstres tels que toi.
SISKA
Au secours, Barbera!
Elle se réfugie, en courant, derrière Barbera.
BARBERA, avec autorité, à Kobus.
Jette ça, tout de suite,
Il a tiré de sa ceinture un pistolet et le braque vers Kobus.
Sinon!
DIRK, cramponné à Kobus
Kobus, Kobus, je t'en prie!...
KOBUS, avec dégoût.
Oh! la fuite!
Toujours!
Avec fureur.
Non! Assez! Non!
En se débattant contre Dirk.
Laisse!
BARBERA, le pistolet toujours braqué.
Il y restera,
Tu sais, Dirk. Retiens-le!
SISKA, férocement.
Tire donc, Barbera!
Tire!
D'un violent mouvement en avant Kobus entraîne Dirk avec lui, bondissant vers Siska.
KOBUS, en bondissant.
Ah! garce!
Barbera tire le coup de pistolet. Dirk, accroché toujours à Kobus, s'est jeté au-devant du coup sans lâcher Kobus. Tous deux roulent par terre, Dirk, blessé, se cramponnant à Kobus.
SISKA, à Barbera qui les regarde.
Filons, nous! Tes hommes attendent.
Barbera et Siska se sauvent en courant, dégringolant la dune par le fond à droite.

Scène IV

DIRK, KOBUS

Ils sont restés un moment immobiles et muets, Dirk ayant empoigné Kobus par la gorge à l'étouffer.

KOBUS, se dégageant la tête.
Tu m'étouffes! Dirk! Dirk!
DIRK, desserrant son étreinte et s'effondrant.
Han!

KOBUS, sur les genoux.

Ses doigts se détendent.

Se frottant le dos de la main gauche avec sa paume droite et avec horreur.

Ça, tiède, sur ma main, c'est du sang?

DIRK, d'une voix faible et entrecoupée.

Oui. Le coup
A porté là,

Il se redresse sur son séant et touche son épaule gauche.

dans mon épaule, près du cou.

KOBUS, le soutenant et avec tendresse.

Dirk!

DIRK, vivement et avec inquiétude.

Toi, tu n'as rien?

KOBUS

Non.

DIRK, avec un soupir de soulagement.

Tant mieux!

KOBUS

avec rage, le poing tendu vers le côté par où Siska est sortie.

Elle, c'est elle
Qui...

En faisant ce geste, il s'est soulevé un peu et a cessé de soutenir Dirk.

DIRK, se raccrochant à lui, et d'une voix suppliante.

Reste! Oh! reste...

Avec autorité, dans un doux sourire.

Si ma blessure est mortelle,
Que ma mort ne soit pas, au moins, du bien perdu,
Que j'en reçoive le salaire qui m'est dû,
En te sachant, toi, sain et sauf, tiré du gouffre,
Délivré d'elle!

En deux gémissements de douleur physique.

Oh! oh!

KOBUS, le soulevant de nouveau, avec compassion.

Tu souffres?

DIRK, bravement.

Oui, je souffre;
Mais heureux, puisque enfin t'en voilà délivré.

Se soulevant sur les genoux.

Et c'est avec la joie au cœur que je mourrai,
Si je suis sûr que pour le tien elle est bien morte,

En montrant la mer au fond.

Quand s'en ira là-bas le bateau qui l'emporte.

KOBUS, avec fermeté.

Tu peux en être sûr. Je t'en réponds.

DIRK, lui serrant la main.

Merci.

KOBUS, avec un accent de sombre désespoir.

Tout est fini pour moi!

DIRK, sur ton d'affectueux reproche.

Ne parle pas ainsi.
Tu n'en as pas le droit, vois-tu. Que moi, je meure,
C'est bien. Mais toi, tu dois, dans ta vieille demeure,
Rendre à ton père, à ta promise, leur Kobus,
Redevenir près d'eux un brave homme, et, de plus,
Un bon peintre.

Avec bonhomie et presque gai.

Mais oui! Peintre et meunier. Sans doute!
Goyen est jardinier. Jan Steen brasseur.

L'attirant, comme pour une confidence importante.

Ecoute:
Non seulement un bon peintre!...

Comme s'il voyait dans l'avenir.

Peut-être un grand!

D'une voix grave, lente et presque religieuse.

Songe au mot que tu m'as répété, de Rembrandt,
Sur les dieux mis en croix. T'y voici. Sois-en digne.
Deviens un de ceux-là devant qui l'on se signe.

KOBUS, profondément ému et modeste.

Non, Dirk, ne me dis pas ces choses. C'est trop haut.

Avec attendrissement.

Puis, tu t'épuises. Pense à tes forces, qu'il faut
Ménager pour pouvoir marcher vers quelque gîte.
Tu te dépenses, dans la fièvre qui t'agite.

Essayant de le mettre debout.

Mieux vaudrait, à nous deux, tâcher...

DIRK, essayant de marcher.

Je ne peux pas.

KOBUS, avec énergie.

Si! Si! Fais un effort. Je soutiendrai tes pas.
Mais ne restons pas seuls dans cette solitude.
Au besoin, de mes bras... J'en avais l'habitude,
Tu sais bien, au moulin, de porter des fardeaux.

DIRK, retombant.

Laisse-moi...

D'une voix languisante et de nouveau entrecoupée.

Je voudrais... m'étendre sur le dos,

Kobus l'aide à se coucher, le torse appuyé contre un monticule de sable.

Et là...

En écartant Kobus du geste.

seul...

Avec une voix de rêve un peu égarée.

m'évoquer, comme un visionnaire,
Ce jeune et pâle juif d'Amsterdam, poitrinaire,
Qui m'a dit... C'était dans l'étable où, chaque jour,
Il buvait du lait chaud...

Avec un sourire.

Moi, j'y faisais la cour
A la fille.

Gravement.

Il aimait parler philosophie.

Avec la force qui convient aux aphorismes.

Il pensait: Dieu, c'est tout ce qui est. Notre vie
Est un point de la sienne.

D'un ton plus simple.

Effectus in causâ,
Disait-il en latin, lui, Baruch Spinosa.

Avec une exaltation lyrique montant de plus en plus jusqu'à la fin.

Mais, de ce latin noir, sortaient ces blanches choses:
Les nobles actions renaissent dans les roses;
Et, d'un gueux tel que moi, charogne sans tombeau,
L'âme, belle, changée en lys, rend Dieu plus beau.

En roulant sa tête, comme pour y éveiller d'autres souvenirs.

Il disait encore...

KOBUS, apercevant soudain le feu qui s'allume en mer, au fond, et le montrant avec un grand cri.

Ah! regarde ce feu rouge
Qui s'allume, là-bas, en mer!

DIRK, se soulevant. Avec des frémissements de joie.

Regarde! Il bouge.
Il s'éloigne. Il va fuir, mourir à l'horizon.

Debout et très exalté.

C'est elle, elle qui meurt! Fils, c'est ta guérison!...

KOBUS, exalté aussi, et l'entraînant vers la gauche.

Allons-nous-en! Viens!

Voyant Dirk faiblir sur ses jambes et le prenant sous les aisselles.

Marche!

Avec supplication, puis énergie.

Oh! marche! Ou je te porte.

DIRK, se raidissant pour marcher.

Oui, je marche, oui!

Avec force et joie.

Je veux vivre, puisqu'elle est morte.

Cramponné à Kobus et soutenu par lui, Dirk le suit vers la gauche.

RIDEAU

ACTE V

LE TERRE-PLAIN DU MOULIN

A gauche, la maison de Balthazar dont la porte seule et un bout de mur sont en vue. A droite, au second et au troisième plan, un tiers seulement en vue, le moulin, dont les ailes sont tournées vers le fond. A droite, dans le mur du moulin, faisant face aux spectateurs, une lucarne. A droite, dans le mur du moulin, petite porte donnant sur le terre-plain. Entre le moulin et l'avant-scène, espace vide par où l'on est censé venir des champs, quand on aborde le moulin par derrière. La petite porte qu'on voit ici, à droite, est celle qui, au premier acte, se trouvait à gauche du décor et par où l'on sortait pour se rendre à la maison et traverser le terre-plain et la cour. La grande porte du premier acte est censée, ici, faire face au fond. En scène, dépliée et étalée à terre, la toile des ailes, puis des poids de fonte, puis une brouette à mancherons courts et à deux roues. Le jour commencera de se lever au lever du rideau et ira grandissant jusqu'à la fin de l'acte, où le soleil, alors, montera au-dessus de l'horizon, éclairant en plein tout le panorama de la plaine de Dordrecht, aperçu par la grande porte au premier acte.

Scène première

BALTHAZAR, LISBETH

Par la lucarne et la porte ouverte, on voit, dans l'intérieur du moulin, Lisbeth aller et venir, occupée à mettre de l'ordre. Sa lanterne, posée sur la table, l'éclaire. Une autre lanterne, posée sur le dossier de la brouette, éclaire le terre-plain où Balthazar achève de dégarnir la dernière aile du moulin, halant à terre les plis de toile qui font un grand tas devant lui.

BALTHAZAR, la besogne finie.

Là! Plus un bout de toile à tes quatre ailerons.

Il amarre le bois de l'aile, avec un câble, à un anneau de fer dans le mur.

C'est dimanche aujourd'hui. Nous nous reposerons,

En donnant au mur une tape amicale, comme à un être vivant, et en parlant au moulin.

Hein, mon vieux?

En retournant à son tas de voiles.

Toi, du moins. Nous, toujours sur la brèche.
Vois-tu, les hommes.

En allongeant sa toile sur le sol pour pouvoir ensuite la replier en plis réguliers.

Jour de marché. Jour de prêche.

Montrant le fond où est Dordrecht.

Et pour être à Dordrecht le premier arrivé,
Il faut se mettre en route au petit jour levé.

Voyant que le jour commence à poindre, en effet, quoique bien vague encore, il souffle sa lanterne pour continuer sa besogne à la lueur suffisante du petit jour. A ce moment, Lisbeth, de l'intérieur du moulin, ferme la lucarne. Balthazar la voit et, avec attendrissement.

Notre pauvre Lisbeth n'a pas dormi son compte,
Sûr!

Trouvant sous ses pieds, près de la maison, les poids de fonte qui servent à fixer la queue du moulin.

Faut-il les laisser dehors, mes poids de fonte?

Il se gratte la tête en réfléchissant, puis prend une décision.

Ma foi, non!

Il mène vers les poids de fonte la brouette.

LISBETH, sortant du moulin, sa lanterne éteinte au poing.

J'ai fini. Tout rangé, le moulin.

Elle s'apprête à en fermer la porte.

BALTHAZAR

Ne ferme pas encor, dà! Sur le terre-plain
J'ai ma toile et mes poids à rentrer.

LISBETH, brave.

Je vous aide?

BALTHAZAR, mettant un poids dans la brouette.

Non, petite. C'est lourd. Trop. Ça te rendrait laide.

LISBETH, tristement.

Oh! qu'est-ce que ça fait? Puisqu'il n'est pas là, lui!

BALTHAZAR, gaiement, suspendant sa besogne.

S'il allait, par hasard, revenir aujourd'hui!
Pour nous dédommager de deux longs mois sans lettre...

LISBETH, avec un gros soupir.

Oui, deux mois!...

BALTHAZAR, continuant.

Il voudra nous surprendre peut-être,
Par le brusque bonheur d'un retour imprévu.

LISBETH, avec mélancolie.

Vous dites ça tous les matins.

BALTHAZAR, décontenancé, reprenant sa besogne.

C'est vrai.

LISBETH, avec angoisse.

Pourvu
Qu'il ne soit pas malade, en danger.

BALTHAZAR, se remontant et la remontant.

Non, fillette.
On nous l'aurait écrit.

LISBETH, attristée et dépitée, le suivant.

Rien ne vous inquiète,
Vous, alors?

Balthazar s'arrête tout à fait de travailler.

BALTHAZAR, gravement, puis ardemment.

Moi, j'ai mis ma confiance en Dieu,
Et m'en rapporte à lui pour veiller sur mon fieu.
Un brave petit gars, si travailleur, si sage,
Tout au soin d'achever son rude apprentissage,
Ne demandant jamais un sou de supplément
Aux vingt écus par mois dont il vit chichement,
Lui, par tous ses patrons cité comme un modèle,
Que la grand'ville tente et qui se garde d'elle,
Qui s'y garde pour toi, pour nous, droit, le cœur pur...
Sois tranquille, Dieu nous le rendra, j'en suis sûr,
Et la route qu'il lui fait suivre est sans ornières.

LISBETH, non convaincue.

Pourtant...

BALTHAZAR, vivement.

Te souvient-il que ses lettres dernières
Nous parlaient de travaux en train, de gros travaux?

LISBETH

Oui.

BALTHAZAR, avec assurance.

Sans doute il en a commencé de nouveaux,
Enragé de besogne et poussé par son maître,
Et c'est ça qui lui fait de jour en jour remettre...

Lisbeth hoche la tête tristement. Balthazar insiste plus ardemment.

Mais puisque je te dis que si, j'en suis certain,
Et qu'il nous surprendra, joyeux, un beau matin,
En nous criant, les bras grands ouverts dès la porte:
« C'est moi! Vous attendiez ma lettre. Je l'apporte. »

Lisbeth continue à hocher la tête tristement. Balthazar, devant son obstination, hausse les épaules, puis reprend, bonhomme.

Quand je dis « un matin », entendons-nous, pardi!
Le coche d'eau n'arrive à Dordrecht qu'à midi.
Ce sera donc plutôt par une après-dînée

Qu'il nous viendra. Tant mieux! La tête illuminée
D'un chaud soleil qui lui mettra...
Avec un sourire un peu narquois.
Comment, voyons,
Nommais-tu ça?...
Il feint de chercher, puis de trouver brusquement.
J'y suis.
Avec une emphase comique.
Le nimbe et ses rayons!
Avec un rire de triomphe.
Ah!
Avec tendresse.
Tu ne souris pas un brin à cette idée?

LISBETH, de plus en plus tristement.

Oh! non. Pourquoi vouloir, de mon âme obsédée,
Par cette gaieté feinte, arracher le souci
Dont la vôtre en secret est obsédée aussi?
Doucement.
Avouez, avouez, mon oncle, que vous-même...?
Balthazar se remet à travailler tandis que Lisbeth se laisse aller tout haut à ses pensées tristes.
Nous laisser si longtemps sans nouvelles!... S'il m'aime,
C'est impossible...
Avec force.
Ou bien, c'est qu'il est en danger,
Je le maintiens.
S'arrêtant à une des hypothèses qui l'inquiètent.
Peut-être a-t-il dû voyager?
Et ces soudards errants, débris des vieilles guerres,
Ces bandes de routiers dont vous parliez naguères,
Qui sait s'il n'en a pas trouvé sur son chemin?
C'est bientôt fait, un guet-apens, un coup de main!
Obligeant Balthazar à suspendre encore son travail pour l'écouter.
Ne vous a-t-on pas dit qu'ici même, où nous sommes,
Depuis quatre ou cinq jours on voit rôder des hommes
D'allure louche, et qu'au pays nul ne connaît?
Pourquoi fermez-vous tout quand on part, si ce n'est
Par peur d'eux?

BALTHAZAR, très calme.

Je me suis informé. Sois sans crainte.
Ces gens sont, paraît-il, porteurs d'une contrainte
Avec un geste vague.
Visant quelqu'un qu'on doit appréhender au corps.
En affirmant.
Ils ont l'air de voleurs, oui.
Narquoisement.
Dame! Des recors!

LISBETH, curieuse et vivement.

C'est quelqu'un du pays qu'ils cherchent?

BALTHAZAR, levant les bras.

On l'ignore.
Se remettant énergiquement à sa besogne.
Ah çà! mais... nous jasons, nous jasons!...
Regardant le ciel qui s'éclaire de plus en plus.
Et l'aurore
Va nous surprendre.
Montrant le fond déjà rose et vert pâles.
Vois! C'est déjà clair là-bas.
Le marché s'ouvrirait sans nous? Il ne faut pas.
Ni manquer le premier sermon à la chapelle.
Va vite t'habiller, mignonne, et fais-toi belle.
Je rentre ça. Je jette un coup d'œil dans les coins,
Je prends ma Bible, et, tout paré, je te rejoins.
Lisbeth se met en marche vers la maison.
Apprête-moi mon vieux justaucorps, dont les manches
Sont neuves.

LISBETH

Et pour moi?

BALTHAZAR, avec une énergie joviale.

Ta robe des dimanches,
La plus riche, avec tous tes jolis affiquets.

LISBETH, mélancoliquement.

Vous croyez? Sont-ils pas, loin de lui, trop coquets?

BALTHAZAR, avec bonté.

Tu n'as pas si souvent l'occasion, pauvrette,
De porter rubans fins et blanche gorgerette!
Avec une pointe d'humeur bourrue contre l'absent.
Tant pis s'il ne voit pas ta toilette, parbleu!
Très bonhomme et très tendre.
Ne la mets pas pour lui. Mets-la pour le bon Dieu.
Lisbeth entre dans la maison à gauche.

Scène II

BALTHAZAR, seul.

Dans la brouette où il a posé, au fond, les poids de fonte, puis, sur les poids, les trois premiers paquets de toile soigneusement pliés, il installe le dernier paquet. Il se trouve, à ce moment, vers le milieu de la scène.

BALTHAZAR, regardant rentrer Lisbeth.

C'est vrai, ça. Je voudrais lui faire un peu de joie.
Toujours seule, avec nous, le moulin qui tournoie,
Moi qui tournaille et quinze ou vingt poules gloussant,
C'est triste. Il devrait bien y penser, notre absent!
Elle a raison. Je m'en tracasse la cervelle.
Deux mois, sans nous donner l'ombre d'une nouvelle.
Avec résignation, en empoignant les mancherons de sa brouette.
Enfin!... Prenons les jours tels que Dieu les a faits!
Se mettant en marche vers la porte du moulin.
La brouette non plus ne dit rien sous le faix.

Scène III

BALTHAZAR, KOBUS

C'est au moment où Balthazar, poussant sa brouette, se trouvera au dernier tiers à droite de la scène, face à la porte du moulin, que paraîtra Kobus, pâle, le visage défait, la tête nue, les vêtements boueux. Il viendra de l'avant-scène, à droite, devant le moulin, auquel ainsi il est censé arriver non par la façade, mais par le derrière.

KOBUS, d'une voix faible et tremblante.

Père!...

BALTHAZAR, suffoqué, faisant halte.

Toi, Kobus, toi!
Il lâche sa brouette et court à Kobus qui fait aussi quelques pas, mais timidement. Balthazar prend Kobus à plein bras et l'embrasse longuement, sans rien dire d'abord. Puis il se détache du jeune homme, se recule d'un pas, le considère, et voit l'affreux désarroi et, soudain, très ému, inquiet, l'interpelle d'une voix haletante.
Mais quoi? Cette venue
A travers champs... par la nuit noire.. tête nue...!
Que signifie?... On t'a donc attaqué, mon gas?
Des routiers?

KOBUS, avec embarras, la voix étranglée.

Des routiers, oui.

BALTHAZAR, tendrement, le palpant.

Les gueux ne t'ont pas
Fait de mal, blessé?...

KOBUS, même voix toujours.

Non, mon père.

BALTHAZAR, avec un profond soupir de satisfaction.

Ah! je respire.
Voulant l'entraîner vers la maison.
Allons près de Lisbeth...

KOBUS, vivement et en frissonnant.

Il ne faut rien lui dire,
Repris d'embarras et avec une terreur sourde.
C'est à vous, à vous seul...

BALTHAZAR, douloureusement surpris.

Pourquoi me dis-tu vous?
Pourquoi cet air navré, ces yeux qui semblent fous,

Comme si, de rentrer dans ta vieille demeure,
Ça t'effrayait?

KOBUS, toujours la voix étranglée.

Vous le comprendrez tout à l'heure,
Quand je vous aurai tout expliqué, sans témoins.

BALTHAZAR, dans une violente explosion de paternité.

Ah! ne me traite pas en étranger, du moins!
Mais en père, voyons, qu'on aime et qu'on tutoie!
Je l'attendais depuis si longtemps, cette joie!
Et tu m'en prives!

KOBUS, un peu rassuré par cette affection.

Soit, père, je t'obéis.
Sache donc qu'en secret je ramène au pays...

De nouveau avec la voix tremblante et en jetant un regard inquiet du côté par lequel il est arrivé.

(C'est pourquoi nous venons par là, dans l'ombre...)
[un homme
Qu'il s'agit de cacher.

BALTHAZAR, stupéfait.

De cacher!

KOBUS, en baissant la tête.

Moi, tout comme,
Mon père.

BALTHAZAR, avec un sursaut.

Toi? Ce n'est pas vrai. Toi?

KOBUS, vivement.

Lui, surtout.
Je peux m'enfuir plus loin, moi...

Balthazar lui prenant les mains, presque indigné.

Je te dirai tout...
Mais lui, mon père, lui, ne peut plus.

Avec désespoir et pitié.

C'est à peine
S'il marche. Il est à bout de forces. Je le traîne.

Montrant l'endroit d'où il vient.

Derrière le moulin tout seul, je l'ai laissé,
C'est pour lui que j'implore asile. Il est blessé,
Mourant. J'ai peur, à chaque instant, qu'il ne trépasse.

Sa voix, peu à peu, s'affermit, se fait pressante et forte.

Et s'il le fait, je veux, je lui dois cette grâce,
Et toi de même, que ce soit chez nous, chez toi.
Car le coup dont il meurt, il l'a reçu pour moi.

BALTHAZAR, très ému.

Pour mon Kobus!

KOBUS, avec insistance.

Sans lui, j'étais tué, mon père.

BALTHAZAR, avec élan.

Vite, allons le chercher, et le sauver, j'espère.

KOBUS, appelant vers la droite, et y courant.

Dirk!

BALTHAZAR, le retenant par la main.

Dirk! Quel nom dis-tu?

Le regardant au fond des yeux, avec effarement.

Quoi! C'est Dirk, cet homme?

KOBUS, délibérément.

Oui.

BALTHAZAR, avec terreur.

Dirk, le...

KOBUS, avec énergie.

Tu n'aurais plus ton fils, père, sans lui.

Scène IV

LES MÊMES, DIRK

Dirk arrive de l'avant-scène, à droite, faible, blême, s'appuyant des mains à la muraille du moulin. Il a l'épaule gauche et le cou enveloppés d'un pansement fait de linges loqueteux et sanglants.

DIRK, d'une voix rauque et angoissée.

Il accepte...?

BALTHAZAR, après une dernière et brève hésitation.

Oui, j'accepte.

Montrant la porte du moulin et se reculant.

Entrez là.

Dirk s'arrête à mi-chemin de la porte, se laissant choir sur le banc de pierre, le long du mur.

DIRK

Pas encore.
Je veux reprendre haleine ici,

En regardant le ciel, de plus en plus rose au fond.

dans de l'aurore,
Dans du soleil.

S'adossant contre le mur, avec une expression de bien-être.

Puis, là, je m'adosse. On est bien.

A Kobus, qui s'est approché de lui, tandis que Balthazar reste un peu à l'écart, près de sa brouette.

Toi, va...

Écartant Kobus du geste, pour voir Balthazar à qui, respectueusement, il s'adresse, de loin.

Vous permettez?

Avec un sourire doux.

Votre enfant c'est le mien,
Un peu, dame! Sur lui j'ai quelques droits, en somme.

Gravement.

Je l'ai sauvé pour vous. Je vous le rends un homme,
Donc...

Montrant la maison à gauche.

Sa Lisbeth, elle est là-bas, dans la maison?

BALTHAZAR, toujours de loin.

Oui.

DIRK, à Kobus.

Va près d'elle.

KOBUS

Mais...

DIRK

Si! Si!

Devant l'effarement de Kobus.

J'ai ma raison.

Avec autorité.

Ne lui raconte rien, tu sais! Je te l'ordonne.
Moi, je vais à ton père, afin qu'il te pardonne,
Tout dire. Et quand j'aurai tout dit, à ma façon,

Avec tendresse, puis impérieusement.

Jure-moi, mon Kobus, jure en loyal garçon,
Que tu ne me feras, en aucun cas, l'injure
De me démentir. Tu le jures?

KOBUS, subjugué par l'autorité de Dirk.

Je le jure.

DIRK, calme et satisfait.

Maintenant, va trouver Lisbeth et laisse-nous.

KOBUS, avec désespoir.

Que lui dire?

DIRK, avec une douceur infinie.

Mets-toi simplement à genoux
Devant elle, et dis-lui, de ta voix la plus tendre,
Qu'il est fini pour vous, le long tourment d'attendre,
Que tu l'aimes toujours, et que tu lui promets...

Avec assurance.

(Tu le peux)... de ne plus t'en aller,

Avec une foi profonde.

plus jamais.

KOBUS, à voix basse et terrifiée.

Songe à demain...

DIRK

J'y songe.

KOBUS, même jeu que plus haut.

Il est plein de menaces
Pour nous... pour moi...

DIRK, même jeu que plus haut.

Je sais.

KOBUS, même jeu que plus haut.

N'est-on pas sur nos traces?

DIRK, même jeu que plus haut.

Oui.

KOBUS, dans une épouvante grandissante.

Ces gens...

Montrant l'endroit d'où ils sont venus.

Qui là-bas...?

DIRK, redoublant d'assurance.

Je les dépisterai.

KOBUS, avec désespoir.

Comment?

DIRK, avec un bon sourire.

Rapporte-t'en à moi.

Gravement, sur un geste évasif de Kobus.

Tu l'as juré.

KOBUS, à voix plus haute, et comme pour prendre son père à témoin.

Je veux connaître au moins...

Répondant au regard de Kobus, Balthazar s'est rapproché.

DIRK, avec force.

Tu n'as rien à connaître.

Comme prenant aussi Balthazar à témoin.

Ton père et moi, les deux à qui tu dois ton être,
Nous t'obligeons tous deux à ce devoir sacré
De faire comme nous voulons. Tu l'as juré.

D'un geste impérieux, il montre la maison. Entraîné par cette autorité, Balthazar fait le même geste, puis accompagne pendant quelques pas Kobus, le forçant à obéir. Kobus, dominé par leur volonté, s'achemine à pas lents vers la maison et y entre.

Scène V

DIRK, BALTHAZAR

BALTHAZAR, en revenant vers Dirk.

Enfin, je vais l'avoir, le mot de ce mystère!

DIRK, entre ses dents, avant que Balthazar soit près de lui.

A moins que dans la mort avec moi je l'enterre.

BALTHAZAR, vivement.

Que dites-vous tout bas?

DIRK, d'une voix comme égarée.

Je cherche, en hésitant,
Dans ma mémoire... J'en ai tant à dire, tant!...

Avec un sentiment de dégoût pour lui-même.

C'est comme un tas de boue affreux, ma vie ancienne,
Si vous saviez!...

Avec énergie.

Alors quand j'ai senti la sienne
Près du premier faux pas qui vous jette au bas-fond...

Tendrement, puis avec exaltation.

Je m'étais pris pour lui d'un amour si profond,
Si tendre!... Il me semblait voir toute ma jeunesse
Renaître... Et j'ai dit : « Oui je veux qu'elle renaisse,
» Mais belle, pure! Un Dirk tel que je fus jadis,
» Avant la boue... » Alors, ce qu'on fait pour un fils
En danger de mort... Tout devient bon, légitime,
N'est-ce pas?... Je l'ai fait.

Avec un air égaré, des yeux fixes.

Tout, oui, tout!... Jusqu'au crime...
Car c'est moi qui devais le commettre...

BALTHAZAR, terrifié.

De quoi
Me parlez-vous? Quel est ce crime?

DIRK, comme dément, avec un rire soudain.

Ah! Ah! Leur loi...!
Qu'exige-t-elle? Un homme à pendre. On le lui nomme...
Avec preuves... Suffit!

Avec une joie sinistre.

Elle l'aura, son homme.

BALTHAZAR, même sentiment que plus haut.

Que dites-vous encor tout bas?

DIRK, dans une exaltation froide et sourde.

Qu'il va venir
Des gens ici, chargés de prendre et de punir,
Comme il l'a mérité, puisqu'il a fait la chose,
Un assassin.

BALTHAZAR, dans un cri d'épouvante.

Ce n'est pas Kobus, je suppose!

DIRK, avec force et tendresse.

Oh! non, père, soyez tranquille, Dieu merci!
Non, non, ce n'est pas notre enfant.

Scène VI

LES MÊMES, LE PREVOT ET QUATRE RECORS DE JUSTICE

A ce moment paraissent, au fond, à droite et à gauche, le prévôt et ses quatre recors, qui viennent se ranger silencieusement sur le terre-plain.

DIRK, les apercevant, avec joie.

Ah! les voici.

Balthazar s'écarte, vers la maison. Dirk reste immobile.

LE PRÉVOT, s'avançant, à Dirk.

Ton nom?

Dirk descend jusqu'à la brouette, en se raidissant.

DIRK, simplement.

Dirk.

LE PRÉVOT, à ses hommes.

Assurez-vous de lui.

DIRK, se laissant choir assis sur les paquets de toile.

Pas la peine.
Je me rends.

Entendant les quatre recors remuer une chaîne dont ils s'apprêtent à le charger.

Epargnez le poids de cette chaîne

Avec une expression de profond abattement.

A mes bras que la mort bientôt aura perclus,
A mes pauvres pieds las et qui ne courront plus.

BALTHAZAR, avec pitié, au prévôt.

C'est un agonisant, monsieur, que l'on arrête.

Sur un geste du prévôt, les quatre recors se retirent au fond, laissant Dirk tranquille.

LE PRÉVOT, à Balthazar, avec condescendance.

Je dois l'interroger tout au moins. Je regrette
Que ce soit chez vous. Mais je le dois d'autant mieux,
S'il est, comme il prétend, prêt à fermer les yeux.

Avec importance.

La justice a besoin, avant qu'il disparaisse,
De savoir...

DIRK, fiévreusement.

Vite alors!

En portant la main à sa gorge, douloureusement.

Le râle qui m'oppresse,
Peut m'étouffer.

Avec énergie, faisant appel à toutes ses forces.

Je veux parler, pourtant... Je veux
Faire à voix haute les aveux... tous les aveux.

Le prévôt a tiré de son pourpoint un parchemin, qu'il met sous les yeux de Dirk.

LE PRÉVOT, à voix brève.

Connaissez-vous, en bas, là, cette signature?

DIRK, après avoir lu le nom.

Katje.

LE PRÉVOT, même voix.

Ce témoignage est de son écriture.

Dirk examine le parchemin et fait, de la tête, signe que oui.

Etes-vous en état de le lire?

DIRK, doucement, prenant le parchemin.

Je crois.

Il lit avec attention tenant le parchemin de sa main gauche.

LE PRÉVOT, lui montrant de l'index un passage.

Cette ligne surtout, là, que marque une croix.

Dirk lit cette ligne et son visage, soudain, s'illumine à la fois de surprise et de joie.

DIRK, contenant sa joie.

Oui! Oui!...

LE PRÉVOT, sévèrement.

Qu'en dites-vous?

DIRK, avec force, en appuyant sur les mots.

Je dis que cette femme
N'a pas menti, que c'est mon couteau dont la lame
Au cou de Roytema fut plantée, en effet,
Et que ce meurtre, c'est bien moi, Dirk, qui l'ai fait.
Je dis, de plus, que pour donner à cette ligne
Force authentique, moi, Dirk, je la contresigne,
Devant témoins,

A Balthazar.

devant vous, père, ici présent,

Arrachant de sa main droite les linges qui enveloppent sa blessure, déchirant de ses doigts crispés cette blessure, puis frappant, d'un geste farouche, avec sa main droite ensanglantée le parchemin qu'il tient à plat dans sa main gauche.

Avec le sceau de mes cinq doigts teints de mon sang.

BALTHAZAR et LE PRÉVOT, dans un cri d'horreur.

Oh!

Dirk semble prêt à s'évanouir, affaibli par l'effort qu'il vient de faire. Balthazar, pitoyable, s'approche de lui et le soutient. Dirk le remercie du regard, puis lui adresse un geste de prière et regarde vers la maison.

DIRK, à Balthazar, d'une voix en larmes.

Lui!... Si je pouvais l'embrasser, lui que j'aime...
Tant... Mon Kobus!...

BALTHAZAR, à voix forte, vers la maison.

Kobus!

DIRK, regrettant sa faiblesse.

Oh! non, non...

BALTHAZAR, à voix plus forte encore, vers la maison.

Viens quand même.

Scène VII

LES MÊMES, KOBUS, puis LISBETH

Kobus paraîtra le premier et courra aussitôt à Dirk. Lisbeth, en toilette du dimanche, paraîtra derrière Kobus et restera d'abord sur le seuil, stupéfaite.

KOBUS, courant à Dirk et l'embrassant.

Dirk! Mon vieux Dirk!...

Apercevant seulement alors le prévôt et les quatre recors.

Ces gens!...

Avec horreur de lui-même.

Ah! mon Dieu! Quel remords!...
Je comprends.

Il fait le geste d'aller au prévôt.

DIRK, le retenant et l'attirant à lui.

Tais-toi, fils!...

A l'oreille, avec une gaieté sinistre.

On ne pend pas les morts.

Avec autorité quoique encore à voix basse.

Tais-toi! Tu l'as juré.

Il l'oblige à s'agenouiller près de lui.

Tiens ton serment.

Désignant Lisbeth, au seuil.

Appelle
Ta Lisbeth.

KOBUS, de loin, à Lisbeth, avec prière.

Viens!...

Lisbeth accourt, toute tremblante.

DIRK, avec une profonde tendresse.

Je veux te voir heureux près d'elle.

Lisbeth arrivée près de Kobus s'agenouille comme lui.

Là, bon.

Il prend la tête de Kobus et la presse contre son cœur en la baisant au front et l'empêchant de parler. Puis il pousse Kobus vers Lisbeth pour que leurs deux têtes se touchent. Alors, d'une voix haletante.

Et si tu veux... me remercier... bien,

Avec exaltation.

Fais des chefs-d'œuvre!...

Avec simplicité.

Moi, ça y est...

En laissant choir sa tête.

J'ai fait le mien.

Il meurt en souriant, auréolé par le rayonnement du soleil qui, maintenant levé, flamboie.

RIDEAU

Les recors. Lisbeth. Kobus. Dirk. Balthazar.

Dirk : « *Je veux te voir heureux près d'elle...* »

The play *la Route d'Emeraude* is entered according to act of Congress, in the year 1909, by M. Jean Richepin, in the office of the Librarian of Congress at Washington. All rights reserved.

bien des années, un souvenir précis et fort, qui ne ressemble pas tout à fait à un souvenir de lecture. Ce serait plutôt comme la mémoire d'une sensation réelle et que l'on aurait personnellement éprouvée, comme la trace d'une joie sensuelle dont on aurait retenu la saveur. On se rappelle le roman de M. Demolder de la même façon qu'on se souvient d'un bon repas, d'une matinée de soleil, d'une heure de bien-être ou de joie. C'est un livre gras, cordial et chaud, agréable au toucher et au goût... De ce large et onctueux tableau de nature et de mœurs, qui tient à la fois de la pastorale et de la kermesse, M. Jean Richepin a fait un drame.

» A-t-il cédé aux nécessités de l'adaptation scénique ? A-t-il obéi aux préférences de son propre tempérament ? Je ne sais, mais, en fin de compte, les tentatives dramatiques ne se jugent que par leur succès, et la pièce de M. Jean Richepin a reçu du public l'accueil le plus favorable. Le premier et le troisième acte, en particulier, ont été salués par d'unanimes et chaleureux applaudissements. De l'action du roman, judicieusement découpée, resserrée quand il convenait, étendue quand il était utile, M. Jean Richepin a su tirer une pièce solide, assez simple dans son fond ou par sa signification, mais variée et pittoresque dans ses aspects ou par sa forme, et qui réunit par conséquent, beaucoup de raisons différentes de plaire. »

M. François de Nion dit, de son côté, dans *l'Echo de Paris :*

« La Belgique est une terre française de chefs-d'œuvre. Et je n'écris pas cette phrase sans y réfléchir en un temps comme le nôtre où ces qualificatifs et ces superlatifs-là se débitent avec la même facilité que les aunes de rubans violets ou rouges, Mais les admirables prosateurs, comme Camille Lemonnier, les beaux poètes, comme Verhaeren, que la race wallonne nous a donnés pour sa contribution au génie des Gallo-Romains, doivent être exceptés des syndicats coopératifs d'admirations mutuelles. Parmi eux, Demolder est un des plus rares et des plus précieux. Et, après avoir lu et relu son œuvre, on ne peut plus s'arrêter à cette coïncidence, qu'on me signale, d'un drame publié en 1896, joué au Nouveau-Théâtre en 1898, et antérieur d'un an à ce dernier livre, *la Route d'Emeraude.* Certes, la pièce de MM. Josz et Dumur — une belle pièce qu'alors toute la critique artiste justement salua — fait mouvoir des personnages semblables et résonner des noms pareils ; mais la chose peut-elle surprendre d'une fiction, fortifiée d'histoire, où des personnages, où des sentiments pareils s'imposent ? M. Jean Richepin, en tout cas, demeure en dehors du débat et son vers a drapé assez amplement les héros flamands et leurs aventures pour que les uns et les autres lui appartiennent bien en propre.»

M. Camille de Sainte-Croix rappelle également, dans *la Petite République,* que le roman de M. Eugène Demolder fut publié en 1899 dans les éditions du *Mercure de France.* Il suivait d'un an la représentation, au Nouveau-Théâtre, du *Rembrandt* de MM. Josz et Dumur, évocateur de cette même phase de l'histoire de l'art qui fit passer le règne de la peinture de Flandre en Hollande et d'Anvers à Harlem et Amsterdam, avec la transition du seizième au dix-septième siècle; c'est l'âge de Franz Hals, de Brauwer, de Rembrandt et de Peter de Hoogh, de Van der Meer et de Ruysdaël :

« Mais la pièce de MM. Dumur et Josz était plutôt évocatrice du contraste de splendeur et de misère de ces maîtres : Rembrandt, vendu par ses créanciers, Peter de Hoogh, engagé comme valet de chambre ; Ruysdaël, pensionné à l'hôpital.

» Le drame de MM. Richepin et Demolder se présente surtout comme un drame d'aventure et d'amour auquel les scènes d'atelier prêtent surtout un cadre avantageux et pittoresque.

» Cette œuvre de poète est chaudement émouvante en ses déclamations d'art et d'amour. »

Pour M. Robert de Flers, qui s'en explique dans *la Liberté,* M. Jean Richepin a obtenu là un des succès les plus éclatants et les plus somptueux de sa carrière :

« On y retrouve l'inspiration heureuse, la grâce abondante, la véhémence passionnée, le faste et la variété du verbe auxquels nous devons *Monsieur Scapin, le Flibustier* et *le Chemineau.* C'est une belle et bonne soirée, qui fait le plus grand honneur et à M. Jean Richepin et à la direction du Vaudeville. »

Le Journal constate de même que l'épisode essentiel du roman choisi par M. Richepin se trouve là serti, gemmé, orfévré des mille caresses verbales, de tous les trésors d'horreur, de grâce, d'éloquence et d'habileté, de la splendeur infinie, de la virtuosité échevelée et sûre de l'auteur de *Don Quichotte* et de *Miarka.* »

M. Montcornet fait cette remarque ingénieuse, dans *le Petit Parisien :*

« C'est le premier ouvrage que M. Jean Richepin donne depuis son élection à l'Académie française. On a coutume de dire que les écrivains, une fois logés sous la coupole de l'Institut, ne tardent pas à y sommeiller : M. Jean Richepin a donné un magnifique démenti à cette assertion erronée, — comme tant d'autres. Jamais il ne fut plus en verve, plus en possession de son verbe éclatant, de son éloquente maîtrise. »

M. Félix Duquesnel estime, dans *le Gaulois,* que *la Route d'Emeraude,* telle que nous la présente M. Richepin, rentre dans ce qu'on appelait autrefois le drame épisodique, c'est-à-dire que les actes ne s'enchaînent pas directement, mais qu'ils se suivent à distance, en des milieux différents :

« L'action est bien menée, intéressante, habilement découpée. Il est inutile d'ajouter que la forme, très belle, parfois puissante et toujours colorée, ajoute grand relief au drame. »

Enfin, M. Jean Drault proclame, dans *la Libre Parole,* que *la Route d'Emeraude* l'a charmé :

« C'est une des plus jolies fantaisies que l'alliance de la poésie et du théâtre nous ait fournies depuis longtemps.

» Le succès n'est pas mince, car le drame en vers et à costumes historiques n'est pas le genre du Vaudeville, et on sait la difficulté qu'il y a à faire sortir un théâtre de son genre ! »

***

Pour placer avec exactitude le drame dans le milieu qui lui convient, pour lui donner des paysages, une architecture, un mobilier, des costumes justes et précis, et leur restituer, par les feux de la rampe, toutes les valeurs, des ombres aux clartés, que leur prodiguent là-bas les mouvants reflets du ciel et des eaux ; enfin, pour baigner toute l'œuvre de l'atmosphère où elle doit vivre, M. Porel, metteur en scène scrupuleux, s'était rendu, accompagné d'un dessinateur, à Dordrecht, à Amsterdam, à Harlem, et en avait rapporté tous les éléments de la décoration que M. Amable a réalisée avec un si bel art. De sorte qu'une soirée au Vaudeville vaut, en quelque mesure, aux spectateurs, un voyage en Hollande, et dans quelle Hollande ! la Hollande puissante et forte, riche et truculente du dix-septième siècle.

M. Decori, en Dirk, artiste intelligent mais paresseux, avec des élans de ferveur et d'enthousiasme, débraillé, grand buveur et grand coureur, sans scrupules et pourtant plein de générosités, nous apparaît, dans ce cadre, comme un personnage de l'époque, merveilleusement vivant et agissant ; il s'est placé au tout premier rang de l'interprétation par le réalisme lyrique, si l'on peut dire, avec lequel il a composé son personnage et dit les beaux vers de M. Jean Richepin ; M. Joffre figure avec bonhomie le brave meunier Balthazar et M. Louis Gauthier prête son ardeur juvénile et sincère à Kobus ; M. Lérand nous montre, un instant, la silhouette de Rembrandt.

Mlle Madeleine Carlier montre assez qu'elle peut, modèle ou courtisane, rivaliser avec la plus belle fille du monde ; Mlle Carèze est une fiancée ingénue et charmante ; Mmes Cécile Caron, Ellen-Andrée, Renée Bussy, sont trois commères merveilleusement acariâtres.

GASTON SORBETS.

L'ILLUSTRATION THÉATRALE

Les abonnés de *L'Illustration* ont reçu en 1908 :

TRENTE PIÈCES DE THÉATRE

Ils en ont déjà reçu onze depuis le 1er janvier 1909 : ***Pylade, le Poulailler, les Vainqueurs, la Course du flambeau, le Masque et le Bandeau, les Grands, l'Oiseau blessé, le Lys, Trains de luxe, la Furie*** et, aujourd'hui, ***la Route d'Émeraude;*** les prochains numéros contiendront les pièces suivantes, en cours de représentations ou en répétitions :

ARSÈNE LUPIN

DE MM. FRANCIS DE CROISSET ET MAURICE LEBLANC (Athénée);

J'EN AI PLEIN LE DOS DE MARGOT

DE MM. GEORGES COURTELINE ET PIERRE WOLFF (Renaissance);

LA CLAIRIÈRE

DE MM. MAURICE DONNAY ET LUCIEN DESCAVES (Théâtre Antoine, direction Gémier);

L'ANE DE BURIDAN

DE MM. R. DE FLERS ET G.-A. DE CAILLAVET (Gymnase);

CONNAIS-TOI

DE M PAUL HERVIEU (Comédie-Française).

ABONNEMENTS A *L'ILLUSTRATION*

donnant droit à tous les numéros de *L'ILLUSTRATION THÉATRALE*

France et Colonies		Étranger (Union postale)	
Un an	36 francs.	Un an	48 francs.
Six mois	18 »	Six mois	24 »
Trois mois	9 »	Trois mois	12 »

ON S'ABONNE DANS TOUS LES BUREAUX DE POSTE

Le Directeur : René Baschet.

Imprimerie de *L'Illustration*, 13-15, rue Saint-Georges, Paris (9e).
L'Imprimeur-Gérant : A. Chatenet